

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

59

La guerre du Peuple du Froid



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 59

***LA GUERRE DU PEUPLE DU
FROID***

(1991)



CHAPITRE PREMIER

Les trois nouveaux hydravions basés à Isthmus Station, sur la côte ouest de l'ancien Mexique, surgirent dans le ciel de l'île aux Phoques alors que le jour se levait à peine, et attaquèrent les trois cargos à l'ancre au sud de l'île. Surpris, les canons de la D.C.A. des Harponneurs ne ripostèrent qu'avec un grand retard, alors qu'un des cargos brûlait en produisant d'immenses flammes et que la batterie de missiles d'un second explosait. Dans l'île, les commandos de la Guilde, alertés par le bruit des explosions, se précipitèrent en désordre vers la plage d'embarquement qu'ils n'atteignirent qu'en tout petit nombre, l'hydravion d'Ann Suba venant de prendre l'air pour les pourchasser. Un groupe d'une quarantaine d'hommes de la Guilde agitèrent vite un drapeau blanc bricolé, et les volontaires de Titan, débarqués la veille dans l'île, allèrent les désarmer.

Cette intervention de l'Omnium du Pacifique fut la victoire la plus significative de la guerre entre la Patagonie Occidentale et l'Antarctique. Une grande euphorie se répandit alors un peu partout du nord au sud, malgré les recommandations de Yeuse. Et lorsque la Guilde débarqua en plusieurs points de l'immense côte, elle ne trouva pratiquement aucune résistance en face d'elle, et en deux jours s'empara de plus de cinquante kilomètres en profondeur.

Le colonel Benfield, chef d'état-major, ne décolérait pas devant cette démobilisation morale. Les Harponneurs construisirent des lignes provisoires qui leur permirent de débarquer du gros matériel de combat, de nouvelles draisines blindées très rapides, puissamment armées, et des avisos.

Le temps que les hydravions envoyés dans l'île aux Phoques

refassent leur plein d'huile et se réarment, trois fronts importants avaient été soigneusement fortifiés par les Harponneurs. Ann Suba, depuis son poste de pilotage, ne put s'empêcher de penser que la guerre ne faisait que commencer. Bien sûr, l'île aux Phoques libérée permettrait de produire de l'huile et servirait de base à l'armada qui se préparait de l'autre côté du Pacifique. Dans l'île du Titan c'était plus de cinq mille volontaires qui s'entraînaient avec un armement sophistiqué que le Kid faisait fabriquer dans ses usines. Mais à Lacustra City, d'autres volontaires affluaient, attirés par la promesse que leur faisait l'Omnium quand ils signaient. À la fin de la guerre, ils obtiendraient tous une priorité pour s'installer dans le nouveau pays lacustre en construction, pourraient également travailler à la scierie des îles de la Reine Charlotte, en Nemicie ou même dans l'île du volcan. Ils pourraient également recevoir des permis de chasse à la baleine s'ils le désiraient, dans les parages de l'atoll Euphrosia où le professeur Lerys produisait un plancton excellent en grande quantité, si bien que les cétacés se détournent de l'Antarctique et du complexe baleinier des Harponneurs pour venir peupler les eaux plus douces des atolls.

Le nouveau dirigeable de Songe, qu'elle avait baptisé *Orient*, s'envola de Markett Station avec un important stock d'armes légères pour équiper dix mille hommes, tandis que l'*Indépendance* chargeait de l'armement lourd dans l'île du Titan. Deux autres hydravions pourraient être sur place d'ici un mois, ce qui porterait le total des appareils à huit hydravions et deux dirigeables.

Grâce à ce trafic incessant au-dessus du Pacifique, les émissions radio purent être transmises à l'aide de ces relais provisoires, et Lien Rag, après que son *Iceberg-Ship II* eut été déchargé dans la ria de Rock Station en Nemicie, naviguait au maximum de la vitesse de ses diesels vers l'est.

D'ores et déjà, il savait que les dégâts causés par le commando de la Guilde étaient effroyables. Deux cents personnes avaient trouvé la mort au cours de l'opération brutale des Harponneurs, et parmi elles une proportion élevée de techniciens et d'ingénieurs. Des spécialistes pour la fonderie du gras de phoque et pour la construction des bateaux en glace,

sans parler des miliciens de la Manu qui s'étaient battus comme des héros pour empêcher les hordes du Caudillo Hernandez d'approcher du port. Mais les Harponneurs, mieux entraînés, plus nombreux et surtout dotés de terribles lance-flammes à longue portée, avaient en quelques heures bousculé toute les défenses. Le super-tanker en glace de cinq cent mille tonnes avait irrémédiablement coulé dans son chantier de construction ainsi qu'un cargo, également en glace, que l'on destinait à Yeuse. Les installations de fonderie avaient énormément souffert, et la Guilde s'était acharnée sur les troupeaux d'éléphants de mer, à la mitrailleuse lourde. L'affolement des animaux avait été tel que la plupart, des jeunes et des femelles, avaient péri sous la masse des mâles pesant parfois dix tonnes. On estimait à près de cent mille le nombre de ces animaux tués, et la fonderie endommagée ne pouvait récupérer l'huile de ces carcasses abandonnées sur le rivage ou dans l'eau. Les prédateurs accouraient de partout. Dans l'eau, les requins par centaines rendaient les abords de l'île dangereux, et une flaque de sang, longue de quinze kilomètres et large de trois, formait une marée rouge qui venait battre les plages de glace, tandis que sur l'île des chiens sauvages et des rats sortis d'on ne savait trop où dévoraient les cadavres. On disait que des loups venus de la cordillère traversaient en cet instant le bras de mer entre le Mexique et l'île pour venir prendre leur part de ce festin fantastique.

Des équipes protégées par des miliciens armés réussirent cependant à remplir des wagons isothermes de cadavres de phoques que l'on enterra dans la profondeur de la glace pour les conserver, en attendant que les différentes unités de la fonderie puissent fonctionner à nouveau.

À bord de son *Iceberg-Ship*, Lien Rag bouillait d'impatience. Certes il recevait quelques messages radio lui décrivant la situation, mais il avait hâte de s'en rendre compte par lui-même. Il essayait de dresser des plans de reconstruction et d'exploitation, estimait qu'il fallait en profiter pour se moderniser encore. L'*Indépendance*, une fois sa cargaison d'armes lourdes déposée dans l'île, retournerait chercher tout un matériel de fonderie pour le lard de phoque.

Le Kid lui-même devait venir dans l'île, puis à Chiloe Station, afin de discuter avec Yeuse de la tactique à suivre pour venir à bout de la Guilde. Liensun était déjà auprès de la présidente de la Patagonie Occidentale qui préférait garder son titre de P.-D.G. de la Panaméricaine alors que celle-ci n'existait pratiquement plus. Le nord, envahi par les eaux des fleuves et des rivières, n'était plus habité que par quelques groupes humains isolés. Même dans les Rocheuses, ceux qui avaient cru recommencer à vivre loin du dégel connaissaient des difficultés énormes. La fonte des glaces entraînait des glissements de terrains, obstruait les lignes qui avaient résisté jusque-là, envahissait les cavernes où ces nouveaux colons s'étaient réfugiés. Ils ne pouvaient plus cultiver le moindre lopin de terre, ne vivaient que de la chasse car de nombreux animaux s'étaient également concentrés dans ces montagnes, des animaux domestiques échappés des élevages sous serres, mais aussi des bêtes sauvages qu'on avait oubliées depuis longtemps, des bisons, des sangliers, des bœufs musqués et des cervidés.

Ces îlots humains s'organisaient en petites communautés indépendantes qui rejetaient à jamais l'ancien système des Compagnies ferroviaires. Cependant, Yeuse ne voulait rien entendre pour renoncer à son titre. Pour l'instant son domaine s'étendait sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud jusqu'au Mexique, mais le versant oriental jusqu'à l'Amazone se trouvait occupé par la Guilde des Harponneurs. Comme cette dernière fournissait à la population autochtone de l'huile et de la viande de baleine en quantité, celle-ci n'opposait à ces envahisseurs qu'une très faible résistance. On ne signalait que quelques groupes qui combattaient la Guilde et il était difficile de les considérer comme des rebelles alors qu'ils ne songeaient surtout qu'à tuer et voler.

Avant de rejoindre Yeuse, le Kid se faisait un devoir d'inspecter les territoires de l'Omnium du Pacifique, ne voulant pas que Lacustra City, par exemple, soit laissée à l'abandon du fait de la guerre à l'est. Il était à craindre que Tharbin, le président du Consortium des bonzes, n'en profite pour s'en emparer. Liensun avait prévu cette éventualité et des batteries de missiles étaient pointées vers le ciel dans l'attente des

dirigeables des maîtres de China Voksal.

Ce qui chagrinait le plus le Kid, c'était l'annonce faite par le Caudillo Hernandez qu'il détenait comme otage Jdrien, le fils aîné de Lien Rag, celui que l'on appelait le Messie des Roux. Lien Rag et lui n'en avaient parlé que brièvement avant le départ de l'*Iceberg-Ship II*. L'ancien glaciologue n'y croyait guère, pensait qu'il s'agissait d'un bluff mais peu à peu, d'autres informations venaient confirmer cette affreuse nouvelle. Des photographies de Jdrien non truquées avaient fait leur apparition dans la presse écrite et télévisée de China Voksal et de Markett Station. Et le représentant à China Voksal de la Sibérienne avait reçu un télégramme de son gouvernement, affirmant que la Guilde avait effectivement capturé le Messie du Peuple du Froid.

D'autres informations laissaient entendre que le garçon s'était rendu de lui-même à Leadership Station, la capitale de la Guilde dans l'Antarctique, pour négocier avec le Caudillo.

— Mais négocier quoi ? demandait le Kid qui avait envoyé des émissaires sur la côte est de l'Antarctique, en espérant qu'ils pourraient rencontrer quelques tribus nomades de Roux qui les renseigneraient.

Il s'embarqua à bord de son hydravion personnel sans avoir encore reçu leurs rapports, et tout le temps que dura le vol vers l'île aux Phoques il resta à l'écoute radio. Son appareil survola le tanker de glace de Lien Rag et les deux hommes eurent une longue conversation.

Puis à la fin de la nuit l'hydravion se posa enfin en face des installations portuaires de l'île aux Phoques. Le Kid ne les connaissait que par les photographies qui en avaient été faites, et il resta muet devant l'ampleur des dégâts. Les grandes tours de la fonderie avaient été détruites, de même que les wagons de l'administration. Des morceaux de glace énormes, tout ce qui restait des navires en glace fabriqués sur place, flottaient un peu partout. Lorsqu'il débarqua, il fut reçu par Ann Suba.

— Un véritable saccage, un massacre d'hommes et d'animaux. Pour renouveler le groupe des techniciens il faudra recruter un peu partout, mais qui en Australasienne voudra venir ici alors qu'une nouvelle action de commandos est

toujours possible ?

— De combien de cargos dispose la Guilde ?

— Le chiffre de vingt-cinq a été avancé et au début je le trouvais incroyable, car jamais le Consortium n'avait fourni de renseignements sur ses constructions navales.

— Naïvement nous pensions qu'ils ne possédaient que trois ou quatre navires. Ils en auraient vendu vingt-cinq à la Guilde ? Contre de l'huile de baleine ? Mais comment celle-ci arrive-t-elle sur le marché de Markett Station, voilà qui serait intéressant d'apprendre.

— Songe est ici, ainsi que les autres. Il est impossible d'effectuer ce genre d'enquête là-bas. Seule Jael est restée en Nemicie et escorte les convois qui se dirigent vers le royaume familial du Laos. Là-bas le prince Futuya devient de plus en plus exigeant, et comme nous ne pouvons plus lui fournir les armes qu'il réclame puisqu'elles arrivent toutes ici, il menace d'interrompre le trafic. Le prince voudrait liquider toute la famille royale qui postule au trône. En tout cent vingt personnes qui toutes ont des preuves de leurs prétentions.

Le Kid allait à pied parmi les décombres, découvrait les wagons isothermes remplis de carcasses qui attendaient sur des voies de garage que l'on ait creusé de grandes excavations dans la glace pour les conserver. Il visita le cimetière où se trouvaient les corps des victimes de la Guilde, plus de deux cents tombes en glace.

Il rencontra les survivants, visiblement traumatisés par les journées de cauchemar qu'ils venaient de vivre. L'état-major de l'île ayant été liquidé, tant du point de vue économique, naval que militaire, c'était un certain Gaverno qui dirigeait le tout avec l'inquiétude de ne pas être à la hauteur.

Sachant qu'il aurait l'accord de Lien Rag, le Kid déclara qu'il enverrait du matériel pour la fonderie et que l'*Indépendance* était reparti le chercher. Il pensait que dans moins de trois mois la production aurait repris son niveau antérieur, mais on lui fit remarquer qu'avec les prédateurs venus de la mer et de la terre, les éléphants de mer quittaient l'île en grand nombre pour nager vers le sud, et qu'on ignorait où ils se dirigeaient. Il aurait fallu les survoler avec un dirigeable pour suivre leurs groupes

souvent importants. Jusqu'à mille individus se décidaient soudain à partir et réussissaient à éviter les grands requins à l'affût, qui eux se gavaient de cadavres flottant sur la mer.

Le Kid s'envola le lendemain pour Chiloe Station, passa au-dessus de deux des trois fronts de la Guilde sur la côte de l'ancien Pérou. On avait bombardé les voies de débarquement mais on n'avait pas osé toucher au réseau nord-sud. Si l'on voulait reconquérir cette région, on aurait besoin de ces rails pour transporter les troupes et le matériel. Dans l'île de Chiloe il y avait désormais quatre hydravions et l'*Indépendance* de Liensun, amarré à cinquante mètres du sol. D'ailleurs le garçon se trouvait en compagnie de Yeuse quand le Gnome arriva. Avec son flair infailible, il comprit qu'il existait, entre la jeune femme et le garçon, une complicité qui n'avait pu naître que dans une grande intimité sensuelle. Il ne se trompait jamais sur ces relations amoureuses entre homme et femme et devait reconnaître que Yeuse restait toujours aussi désirable malgré sa cinquantaine proche. Lui aussi un jour avait pu disposer à sa guise de ce corps fait pour l'amour. Il avait su profiter d'une période où Yeuse était inquiète et dans l'attente d'une de ses décisions, pour devenir son amant durant quelques heures. Méfiant, il avait craint de la dégoûter mais savait qu'elle avait joui entre ses bras.

— Que vous soyez venu est tout simplement merveilleux, lui dit-elle. Je sais que jamais vous n'avez effectué cette traversée et je vous en remercie.

Il y eut un grand dîner avec Benfield, le chef d'état-major qui parut très compétent au Kid. Il restait très sombre, ne se vantait nullement, craignait qu'une attaque dans la cordillère réalise une jonction au nord dans la région qu'il appelait Coquimbo. Il avait sur lui une petite carte qu'il montra au Kid :

— Ici, il n'y a que cent kilomètres entre la cordillère et la mer. Ils ont attaqué là et se sont enfoncés de cinquante kilomètres, possèdent les embranchements du réseau côtier mais n'ont pas encore pu s'emparer du réseau de montagne que nous défendons âprement. Toutefois par ce col-ci, qui n'est qu'à deux mille cinq cents mètres, ils peuvent venir aussi de l'est. Ils disposent d'un important matériel ferroviaire et je sais qu'ils

utilisent une main-d'œuvre abondante.

— Des esclaves ?

— Justement non. Ils les payent bien en chaleur et nourriture, et tous les miséreux des Andes et de la plaine, tous ceux qui ne cessent de fuir devant le dégel se retrouvent sur ces chantiers. On les a survolés avec les hydravions, mais comment les atteindre au fond de gorges profondes ? Les missiles ricochent sur les roches et les bombes ne peuvent avoir toute la précision nécessaire. Il faudrait tout incendier.

— Il existait une vieille technique dont j'ai lu les effets dans une revue de jadis, dit le Kid. On appelait cela du napalm, je crois. C'était du carburant minéral solidifié. Comme de la gelée que l'on lançait et qui enflammait tout.

— Vous-même jadis avez mis le feu à la banquise pour lutter contre la puissante flotte de Lady Diana ?

— C'est exact.

— Il faudrait étudier le terrain, faire couler vers les chantiers de la Guilde un fleuve de feu. Mais ce ne serait pas facile à réaliser.

— Bombardez ses voies de ravitaillement. Très au-delà de la cordillère, dans la plaine. Il vous faut un plan précis des réseaux qui alimentent ces chantiers. S'ils coupent la Patagonie en deux nous sommes perdus.

Liensun qui les écoutait en silence intervint :

— Je suis volontaire avec mon *Indépendance* pour essayer de débarquer un commando incendiaire. Le dirigeable permet une approche assez silencieuse et peut plafonner des heures au-dessus d'un endroit s'il n'y a pas de vent. Il nous faudrait des montagnards, des gens habitués à se déplacer dans ces montagnes si redoutables, qui n'emporteraient que très peu de nourriture mais une grosse quantité de matériel. Ou alors on repère une zone plus proche que l'on occupera durant plusieurs nuits d'affilée.

Yeuse prit le Kid à part :

— Je vous suis très reconnaissante. Vous avez engagé des millions de dollars dans cette aventure. Vous n'étiez pourtant pas d'accord pour me soutenir, et vous pensiez avec Lien Rag que j'aurais dû revenir chez vous, là-bas à Lacustra, pour

m'occuper de choses moins dangereuses. Mais je n'ai pu me résoudre à abandonner cette Compagnie. Je sais que j'ai commis des erreurs impardonnables et que j'aurais pu faire mieux quand le dégel a amené la débâcle totale des glaces, cependant j'avais sous-estimé la puissance des fleuves, surtout celle du Mississippi et de l'Amazone. J'ai dû abandonner ces pauvres gens du nord pour me réfugier ici, et puis ce fut le tour de Magellan Station et de la partie orientale. Ici ils ne veulent pas de la Guilde, à aucun prix. Si j'avais soupçonné la moindre volonté de renoncement, je serais partie mais ils sont tous prêts à se battre. Il y a des milliers de volontaires que nous ne pouvons armer.

— Nos capacités de productions en armes individuelles sont limitées et nous aurions besoin de celles que le Consortium fabrique dans ses trains-usines de China Voksal. Toutefois Tharbin refusera de nous en vendre puisque le voilà lié à la Guilde. Je n'imaginais pas qu'il ait pu construire autant de cargos en quelque dix-huit mois. Plus de vingt-cinq vendus ou loués à la Guilde, c'est incroyable.

Le lendemain, il survola le troisième front au sud où les conquêtes de la Guilde étaient moins impressionnantes. On pouvait d'ailleurs se demander pourquoi le Caudillo Hernandez avait envoyé là quelques centaines d'hommes, avec un matériel réduit, pour qu'ils s'enterrent dans des excavations naturelles de la côte.

Yeuse qui l'accompagnait lui parla de Jdrien :

— Il est donc retenu en otage et nous avons appris que c'était pour négocier avec le Caudillo qu'il s'est rendu auprès de lui, espérant qu'il pourrait ensuite repartir librement rejoindre ses tribus.

— Négocier quoi ? s'étonna le Kid qui cessa de regarder par son hublot les longues vagues déferlantes du Pacifique qui projetaient sur la côte découpée des blocs énormes de glace.

Plus loin, des icebergs, entraînés par les courants, donnaient l'impression de remonter vers le nord, mais finiraient par fondre arrivés à une certaine latitude.

— Les Roux ont décidé de s'emparer de toute la région antarctique, dit-elle. Nous avons eu des tribus qui descendaient

vers le sud et qui ne cessent de répéter que la Guilde doit s'en aller et leur laisser la place. Ils ont même adopté notre mot de « guerre » dans leur langage, puisque jusqu'ici il n'existait pas.

— Les Roux faire la guerre ? Allons donc, c'est tout à fait exclu de leurs habitudes pacifiques ! Même la chasse n'est pour eux qu'un moyen de survivre et ils n'ont jamais tué plus que le nécessaire. Quand ils travaillaient sur les verrières des villes, ils disaient souvent qu'ils préféreraient cela plutôt que de tuer des animaux.

— Ils ont décidé que la Guilde doit s'en aller et je pense qu'ils feront tout pour la combattre. Jdrien devait être consterné et a préféré aller traiter avec le Caudillo.

— Donc s'il est otage, c'est pour empêcher les Roux d'entrer en guerre et non pour nous contraindre, nous, à ne pas résister ?

— C'est cela. Le Caudillo se souciait peu d'avoir dans son dos des tribus primitives prêtes à se sacrifier pour l'obliger à partir.

Dans l'appareil qui les ramenait à Chiloe Station, le Kid méditait sur cette nouvelle. Comment les Roux pourraient-ils attaquer la puissance fantastique de la Guilde dotée d'un potentiel militaire incroyable ? Certes ils pourraient s'en prendre aux postes isolés, détruire des aiguillages, mais très vite l'envoi de quelques draisines blindées les forcerait à s'éloigner des réseaux. Cependant sans aviation, le Caudillo ne pourrait pas les repérer facilement.

— Le malheur qui nous rendrait la vie intenable, dit Yeuse qui paraissait lire dans ses pensées, serait que le Consortium livre des dirigeables à la Guilde.

— Justement j'y pensais, fit le Kid, surpris. Mais je me demande si Tharbin le fera, car ce serait donner à la Guilde une véritable suprématie qu'il ne pourrait accepter. Les bonzes sont des Asiates très intelligents, très rusés, capables d'envisager l'avenir des prochaines années. Ils essayent de réduire notre puissance économique, mais celle de la Guilde qui est à la fois économique et militaire leur apparaît certainement comme plus dangereuse. Ils ont vendu ou loué des cargos, de l'armement, cependant ils n'iront pas plus loin.

— Allez-vous détruire les cargos qui se ravitailleront en

Antarctique ? demanda Yeuse.

Le Kid aurait préféré ne pas répondre à ce genre de question qui déjà les opposait âprement au sein de l'Omnium du Pacifique. Liensun aurait volontiers dirigé une attaque contre les cargos remplis d'huile de baleine, et Lien Rag hésitait. Farnelle, qui avait dû reprendre la route du nord, était elle aussi partisane de l'attaque.

— Là-bas dans les îles de la Reine Charlotte, il fallait envoyer quelqu'un d'urgence. Normalement Farnelle devait nous accompagner ici, mais les Djougiens auxquels nous n'achetons plus de bois se montrent menaçants pour notre installation de scieries.

— Elle navigue à bord de son *Princess* ?

— Malgré ses réticences, oui.

— Des réticences, Farnelle ? Contre son cher cargo *Princess* ?

— Non pas contre son navire, mais contre Zabel.

— Ce sont pourtant de grandes amies, et depuis longtemps. Zabel n'est-elle pas son second à bord du cargo ?

— Si, mais Zabel couche avec son fils Gdami qui n'a que treize ans et cela gêne Farnelle.

— Gdami est né d'un père Roux et connaît une sexualité précoce... Les enfants Roux sont nubiles à six, sept ans, tout le monde sait ça.

— Oui, néanmoins Farnelle est gênée. Parce que Zabel elle-même n'est pas très à l'aise non plus. Le petit est en adoration devant Zabel depuis des années. Il la faisait même rougir parce qu'il ne se cachait pas pour lui démontrer la vigueur de ses sentiments... Zabel a fini par le laisser la rejoindre dans sa cabine... L'équipage doit trouver cette situation scandaleuse, même s'il est composé d'hommes peu prudes. Farnelle voulait abandonner le *Princess* à son fils et à Zabel, toutefois elle a réembarqué pour aller voir sur place, dans les îles de la Reine Charlotte, ce qu'il convenait de faire pour empêcher les Djougiens d'être trop envahissants.

CHAPITRE II

Ils savaient beaucoup de choses sur lui, par exemple qu'il était télépathe, qu'il pouvait agir sur le système nerveux d'un homme, le paralyser ou même le tuer. Il était donc dans une cellule capitonnée au centre d'un wagon surveillé par une dizaine de gardes. Il ne voyait plus personne et la nourriture lui arrivait mécaniquement par une trappe. Il n'avait aucun contact, sinon avec les images d'un écran de télévision sur lequel apparaissait le gardien-chef pour lui dicter ses ordres. Par exemple on lui demandait de passer dans le compartiment d'à côté. S'il refusait, la lumière serait coupée ainsi que le système d'aération, le chauffage monté à quarante degrés. Il mourrait en quelques heures, ne pouvant supporter une telle température en tant que métis de Roux.

Sur l'écran apparaissaient des images de fiction, des films entrecoupés de slogans en faveur du Caudillo Hernandez qu'il n'avait rencontré qu'une seule fois. L'apparence qu'en donnait la télévision de la Guilde ne correspondait pas tout à fait à la réalité. Le Caudillo était beaucoup plus gros, plus pâle et chauve, alors qu'on le montrait avec dix ans de moins, des cheveux et l'air d'être en parfaite santé. La télévision fournissait aussi toutes les heures un bulletin d'informations qui commençait toujours de la même façon, par un compte rendu minutieux des activités du grand patron de la Guilde. Le Caudillo avait visité un train-usine d'armements, essayait une nouvelle super-draisine blindée, participait à un colloque de savants auxquels il avait donné de précieux conseils. Puis venaient des nouvelles très exaltantes sur les victoires de l'armée de la Guilde dans les territoires du nord. Parfois un film

plus précis montrait comment les populations libérées de la Patagonie Orientale appréciaient leurs libérateurs qui leur fournissaient en abondance de la nourriture, de la chaleur, de l'énergie et d'autres biens de consommation. La Guilde avait débarqué également en Patagonie Occidentale en trois endroits, mais l'île aux Phoques, qui produisait les seules sources d'énergie et de viande de ce qui restait de l'empire panaméricain, avait été totalement détruite par une puissance armée de la Guilde.

Jdrien ne pouvait, à travers des images électroniques, remonter jusqu'à leur concepteur pour faire la part de la vérité et du mensonge. Même la voix du commentateur ne pouvait lui servir de guide pour atteindre le cerveau de cet homme et le fouiller, mais il était certain que cette propagande, pour si exagérée qu'elle fût, avait un fond de vérité. Les Harponneurs avaient dû débarquer dans l'île aux Phoques et détruire les installations, puis de même ils avaient certainement réussi à établir trois têtes de pont sur les immenses côtes de la Patagonie Occidentale, qui s'étiraient sur près de dix mille kilomètres.

Parfois le nom de Yeuse était prononcé, mais on ne l'appelait que l'infâme Lady Yeuse, qui faisait le malheur de son peuple en le sacrifiant à ses intérêts personnels. Ou encore on lui prêtait les mœurs les plus abominables qui soient. Non content de dire qu'elle avait des milliers d'amants et d'amantes, on affirmait qu'elle copulait avec toutes sortes d'animaux et surtout avec les Roux. Et cette dernière accusation devait faire frémir tous les habitants de l'Antarctique qui considéraient l'Homme du Froid comme une bête puante tout juste bonne à être chassée, dépouillée de sa peau et de ses organes sexuels dont on faisait un aphrodisiaque.

Deux fois par jour la même télévision annonçait la capture du soi-disant Messie des Roux, et sa photographie apparaissait sur l'écran, sans pour autant correspondre à sa véritable personnalité physique. Certes la tête était bien la sienne, mais on l'avait placée au sommet d'un corps assez répugnant, une sorte de mannequin à la fourrure poisseuse et jaunâtre. Enfin on l'avait affublé d'un sexe déformé par les maladies vénériennes, scrofuleux et suintant à souhait.

« Ce monstre qui se dit Messie des Roux ou encore leur roi n'est qu'une sorte d'être abruti par l'alcool et dégénéré par les maladies honteuses. Il prétendait extorquer à notre bien-aimé Caudillo une sorte de traité ridicule dans lequel ce ramassis d'ivrognes et de débauchés revendiquaient la totalité de notre territoire. »

Jdrien était certain que sur les ondes radio on devait le présenter différemment et annoncer qu'il était considéré comme un otage. Le Caudillo ne lui avait pas caché qu'il le détiendrait pour l'échanger, au moment voulu, contre d'énormes concessions de la part de son père Lien Rag, de son père adoptif le Kid, ou de son demi-frère cadet Liensun. Le Caudillo, en prononçant ces deux derniers noms, paraissait libérer toute la haine qu'il portait à ces deux hommes. Le Kid n'avait jamais flatté la Guilde des Harponneurs, l'avait toujours tenue sous sa surveillance la plus sévère, car ces chasseurs de baleines avaient à plusieurs reprises tenté de le renverser et, pour finir, ils s'étaient vendus aux Panaméricains, à Lady Diana, pour prendre le pouvoir. Liensun, lui, les avait roulés plusieurs fois. Il avait réussi à s'infiltrer dans leurs rangs, à détourner un de leurs ingénieurs. Puis il avait participé à des bombardements.

Quinze jours après le début de sa détention apparurent les premières images sur certains accidents qui se produisaient sur différentes voies ferrées, et notamment sur le Réseau de la Reconquête qui se dirigeait vers la terre de Graham, dont les extrémités faisaient face au cap Horn à travers le détroit de Drake. Tout d'abord Jdrien n'y prêta guère attention, mais comme les accidents se répétaient, il finit par écouter attentivement les commentaires qui tentaient d'expliquer que la banquise, très fragile en certains endroits, cédait sous le poids des lourds convois de matériel militaire se dirigeant vers la presque île nord où ils étaient embarqués pour la Patagonie Orientale.

Une image frappa Jdrien, bien qu'elle ne durât que quelques secondes. On voyait nettement qu'un convoi s'était en totalité enfoncé dans une profonde crevasse, si profondément que le toit des wagons se trouvait à plusieurs mètres en dessous du

niveau de la glace. Jdrien se rendit compte que la crevasse ne pouvait être d'origine naturelle, car elle paraissait taillée au couteau dans l'épaisseur.

— Mes frères, murmura Jdrien. Ils ont commencé la guerre contre les Harponneurs. Ils creusent dans la glace de grandes galeries comme je le leur ai appris, et au passage des lourds convois, la voûte s'effondre.

Il avait utilisé cette technique pour empêcher un commando d'intervenir sur un point précis de la côte, là où des colonies de phoques servaient de garde-manger à ses frères Roux. Les Harponneurs voulaient les empêcher de se ravitailler là et les condamnaient à mourir de faim, lorsque Jdrien avait décidé d'intervenir et s'était débarrassé de toute une draisine de miliciens. La leçon était restée dans les esprits que l'on disait primitifs de ses amis, et désormais ils allaient poursuivre leurs destructions sur toute la longueur du réseau. Ils pouvaient creuser des heures et des heures, des journées, voire des semaines, partir de si loin que nul ni aucun appareil ne pourraient les détecter. Ils s'enfonçaient profondément sous le ballast de la voie, et une fois à l'aplomb, creusaient vers le haut différents puits. Un convoi pouvait passer sur plusieurs sans le moindre risque, mais il y en avait toujours un pour servir de chausse-trappe. Une locomotive de fort tonnage pouvait y basculer et bloquer le réseau des journées entières, voire obliger les services des voies à détourner le trafic sur une bretelle qu'il fallait construire en toute hâte.

C'était une guerre d'usure. Les Harponneurs finiraient par se procurer des appareils de détection perfectionnés, mais comment empêcheraient-ils les Roux de poursuivre leurs tunnels ? Et les Roux trouveraient ensuite d'autres procédés. Jdrien craignait que la réussite des premières tentatives ne les grise et ne transforme ce peuple si paisible en combattants de l'ombre acharnés. Ils ne comprendraient jamais le principe de la prise d'otage, ne s'arrêteraient jamais sous la menace. Les Harponneurs pouvaient l'exécuter, les Roux poursuivraient leur œuvre de destruction.

Désormais chaque jour on signalait d'autres accidents, et puis d'un seul coup il n'y en eut plus un seul. Jdrien pensa que

l'opinion publique commençant à s'inquiéter de ces accidents qui devaient causer bon nombre de victimes on avait décidé en haut lieu de ne plus en parler mais ce fut dans cette capitale même que des effondrements se produisirent, et la télévision fut bien obligée d'en parler lorsque la coupole, située au nord, bascula de plus de quarante degrés, menaçant de s'écraser sur le dôme voisin. Sa base enterrée profondément s'était enfoncée de plusieurs mètres d'un seul côté, si bien que l'autre s'était brutalement relevé de quatre mètres, cela en pleine nuit par une tempête effroyable, avec des vents de trois cents kilomètres à l'heure et une température proche des moins cent degrés. Une partie de la population habitant les confins avait péri dans son sommeil avant que les secours ne puissent leur venir en aide. Le commentaire fut un modèle du genre :

— « Cette coupole fut construite du temps de la Panaméricaine, par des équipes si mal payées qu'elles effectuaient un sale travail au lieu de suivre exactement les plans établis pour avoir une bonne assise de la coupole. Les ingénieurs et les techniciens en profitaient pour se remplir les poches avec l'argent des matériaux qu'ils volaient. C'était l'époque où Lady Yeuse, la débauchée, régnait sur cette Compagnie et se remplissait elle-même les poches avec l'argent destiné à la population. Mais cette faute impardonnable sera payée très cher quand nous capturerons cette femme. Nous le promettons aux victimes de cette ambitieuse sans idéal. »

Il n'y avait plus aucun doute pour Jdrien : ses frères creusaient aussi sous la ville, la capitale même de la Guilde. L'opinion publique serait-elle dupe de ce discours un peu trop maladroit, alors que tout le monde savait que Leadership Station n'était jadis qu'une petite station que la Guilde avait transformée en immense métropole ? La coupole avait été édiflée par les Harponneurs eux-mêmes.

Il y eut peut-être d'autres accidents de ce type, mais la télévision resta désormais muette sur le sujet, ne citant que les victoires lointaines remportées sur les armées de Lady Yeuse. Ce mot d'armées laissait Jdrien perplexe. Il savait que Yeuse n'avait jamais eu d'armée bien puissante depuis que le dégel avait commencé de disloquer l'empire de la Panaméricaine. Les

grandes flottes de jadis, impressionnantes et dotées d'une puissance de feu incroyable, avaient disparu, les unes se trouvant en Antarctique, les autres ayant certainement coulé lorsque les banquises s'étaient ouvertes. Pouvait-on parler d'armées ou de partisans ? Il semblait que son amie résistât assez bien, puisque les Harponneurs ne parvenaient pas à proclamer la victoire finale sur les Panaméricains. Il y avait aussi tous ces objets volants abattus. On ne citait jamais les noms des hydravions ou des dirigeables. On disait « objets volants » avec une pointe de mépris. Et chaque fois on en descendait un, si bien qu'on pouvait se demander si l'aviation possédée par l'ennemi n'était pas inépuisable. Les commentateurs successifs avaient l'air d'insinuer que ces appareils n'avaient qu'une efficacité limitée, mais si les habitants de l'Antarctique gardaient encore un brin de jugeote, ils devaient se souvenir des dégâts subis par le complexe baleinier. Depuis, la Guilde ne produisait presque plus d'huile, vivait sur ses fabuleuses réserves évaluées à plus de cent millions de tonnes.

Un matin Jdrien fut réveillé par une puissante secousse et un instant il crut qu'un homme avait pénétré dans sa cellule pour le réveiller. Il eut l'impression que son compartiment était quelque peu incliné, et quand il voulut mettre pied à terre s'en convainquit, le sol penchait fortement. L'écran de la télé s'alluma et un gardien apparut :

— Habillez-vous immédiatement et passez dans le compartiment voisin. Vous enfilerez la combinaison qui s'y trouve ainsi que la cagoule.

Il obéit en se demandant ce qui se passait. La cagoule qu'il enfila n'avait pas de lucarne, si bien qu'il n'y voyait plus rien et dut attendre dans le noir. On vint le chercher. Deux hommes, dont il ne sentit que les mains sur lui sans qu'il lui fût possible de sonder leur esprit. Ces deux-là devaient porter une cagoule doublée de plaques de plomb pour les protéger de toute tentative d'agression mentale. On le fit marcher pendant quelques minutes, monter dans une draisine qui roula assez longtemps pour le désorienter totalement. En définitive, il se retrouva dans une autre cellule plus petite mais tout aussi isolée

du monde extérieur, munie également d'un écran de télévision. Il attendit en vain les informations habituelles, et ce ne fut que le lendemain que les émissions reprirent sans autres explications. Jdrien fut alors certain que l'émetteur de la cité avait dû subir de graves détériorations. Ses amis les Roux étaient capables de creuser à de grandes profondeurs dans la glace, de prendre des risques insensés pour poursuivre leur guerre.

Il était dans sa nouvelle cellule depuis vingt-quatre heures lorsque le gardien-chef l'interpella depuis l'écran, pour lui demander de se préparer à un entretien très important.

— Je ne m'entretiens pas par télévision interposée, dit-il.

— Si vous refusez, nous coupons la lumière et l'aération.

Il dut se résigner et peu après le visage épais du Caudillo apparut en face de lui.

— Je me préoccupe de vos conditions de détention et je viens voir si tout est en ordre dans votre cellule.

Pour la première fois, Jdrien, qui avait cherché la caméra cachée qui le surveillait, comprit qu'elle était incorporée à l'écran et que le Caudillo le voyait comme lui-même l'apercevait.

— Nous avons dû vous transférer ailleurs à cause de quelques mouvements naturels de la glace, qui subit le contrecoup du fantastique dégel qui est en train de se répandre dans le monde entier.

— Vous savez bien qu'il s'agit d'autre chose que d'un séisme naturel, répondit tranquillement Jdrien, et je suis prêt à en discuter avec vous avant que toutes vos installations ne soient minées les unes après les autres.

Le Caudillo resta impassible, comme si ces paroles le laissaient complètement indifférent.

— Je voudrais en finir avec cette guerre de la Patagonie. Nous avons conquis les deux tiers de ce territoire et la résistance désespérée de votre amie Lady Yeuse me fait beaucoup de peine, car elle est sans issue. Elle sera vaincue et arrêtée puis jugée comme criminelle de guerre. Si elle accepte de s'en aller, nous l'épargnerons. Nous signerons un traité avec le Consortium des bonzes, l'Omnium du Pacifique, qui reconnaîtra notre propriété sur toute la Patagonie y compris les terres du nord, l'île aux

Phoques et l'île de Pâques. Dans ces conditions nous sommes prêts à arrêter les combats.

— Je ne suis venu vous voir que pour discuter avec vous des conditions de partage de l'Antarctique entre mes frères Roux et vous-même, mais vous ne m'avez même pas écouté. Quoi que vous fassiez, même si vous menacez de me tuer, ils poursuivront leurs travaux de sabotage sous la glace et vous ne pourrez jamais les en empêcher totalement. Vous en arrêterez quelques-uns, mais pas tous. Ils sont des milliers en train de creuser un peu partout.

— Qui fournit les machines ?

Jdrien resta interloqué. Ainsi cet homme et certainement toute sa clique ne pouvaient s'imaginer qu'un Roux simplement armé de quelques outils très sommaires en os de phoque ou de baleine puisse creuser de telles galeries. Pour eux seule la technique, et quelle technique, permettait d'aller aussi profondément pour effectuer un tel travail.

— Ne me racontez pas vos merveilleuses histoires, dit le Caudillo. Il faut respirer à cette profondeur, c'est-à-dire que l'air frais doit être acheminé d'une manière ou d'une autre. Les machines elles-mêmes ont besoin d'oxygène pour fonctionner. Je veux savoir où elles sont débarquées et comment on les a acheminées en différents points de l'Antarctique.

Jdrien était partagé entre l'envie de rire éperdument et une sorte de désespoir profond face à une telle incompréhension qui frôlait la stupidité. À quoi aurait servi d'expliquer que les Roux creusaient d'abord un tunnel ouvert aux deux extrémités, et même plusieurs tunnels s'entrecroisant, pour avoir une meilleure aération, avant de choisir l'endroit où ils gratteraient avec leurs petits couteaux d'os à la verticale.

— La paix, reprit le Caudillo sur un ton très sentencieux, la paix telle que je l'ai définie ne pourra être accordée par nous que si ces machines cessent de creuser sous notre surface. Ce n'est pas un procédé de guerre, cela, et nous ne l'accepterons jamais.

Ils n'avaient donc pour l'instant pas réussi à retrouver les tribus qui s'enfouaient sous la glace pour saper les stations et les réseaux. Soumis à la société ferroviaire, ils n'osaient pas envoyer des missions de reconnaissance en dehors des rails.

Pourtant, et Liensun en avait eu la preuve, ils disposaient de véhicules à chenilles pouvant se déplacer n'importe où sur la glace. Et ils n'imaginaient pas que les entrées de tunnels puissent se trouver à des kilomètres. Un jour ils finiraient par les découvrir et par admettre que les Roux possédaient aussi une intelligence aussi grande que la leur.

— Vous pourriez devenir notre émissaire de paix auprès de vos amis, toutefois il faut que cette guerre souterraine cesse. Je vous somme de les prévenir que nous allons forer d'immenses puits et déverser de l'huile enflammée, si jamais ils persistent.

— Comment voulez-vous que je les prévienne alors que je suis tenu au plus grand secret dans cette cellule capitonnée ?

CHAPITRE III

S'il ignorait complètement Grathe, ce dernier ne cessait d'essayer d'attirer son attention, se plaignait à voix haute qu'on le laissait dans l'ignorance la plus totale de ce qui allait se passer dans quelque temps. Il avait appris avec épouvante que son monde, le Bulb, risquait de disparaître à jamais. Comme ses parents et ses ancêtres, il n'avait jamais vécu en dehors du satellite, s'imaginait que c'était un monde éternel qui ne périrait jamais. Le père Faro, même s'il affirmait que Satan pourrait un jour les faire mourir tous, n'avait jamais envisagé une telle hypothèse, et il avait fallu que le petit docteur Isaïe explique au jeune garçon de quoi il retournait. D'abord sceptique, Grathe avait fini par découvrir le vide sidéral, les déchets, les cadavres qui gravitaient autour de leur Bulb, les autres Bulbs du troupeau qui attendaient patiemment que leur frère soit en état d'entreprendre le dernier et définitif voyage vers la mort. Isaïe lui avait montré les serpentins de peau qui se dévidaient dans l'espace :

— C'est la carapace protectrice de notre satellite qui s'effiloche ainsi sur des kilomètres, et sans cette carapace c'est foutu, les rayons cosmiques nous attaqueront puis il y aura implosion et nous serons tous attirés à l'extérieur et nous exploserons. Regarde ces cadavres avec leurs intestins qui forment une floraison étrange tout autour d'eux.

Le garçon n'avait jamais vu d'écran reflétant la réalité extérieure. Il ne savait même pas comment était fait le monde au sein duquel il vivait. Il ignorait qu'il s'agissait d'une composition hybride d'un animal de l'espace et d'une combinaison électronique extrêmement compliquée. Il avait

aperçu sur un autre écran la radiographie de la structure du Bulb, ce que Isaie et Gus appelaient son ossature.

— Elle est pourrie, pourrie, pourrie, avait déclamé Isaie qui ce jour-là avait un petit coup d'alcool dans le nez comme bien souvent.

— Mais si ce truc restait en place, il ne pourrait pas vivre encore un peu ? Jusqu'à ce que nous mourions ?

— Peut-être, mais lui ne veut pas. Il a enclenché tout un processus qui va lui permettre de suivre ses amis, d'abord jusqu'à ce qu'il appelle ses terrains de chasse, puis lorsqu'il sera vraiment à l'agonie, ils le précipiteront dans un trou noir, et basta, ce sera cuit pour nous. Mon ami le distingué Lienty Ragus est en train de passer des heures, nuit et jour, pour essayer de nous éviter de finir aussi bêtement.

Les yeux humides, Grathe regardait Gus avec une infinie gratitude et ce dernier ne pouvait le supporter.

— Si vous me laissiez travailler ?

— Il cherche le moyen de nous échapper pour rejoindre la Terre. Tu sais ce que c'est la Terre ?

— C'est comme l'enfer, a dit le Père Faro.

— Ouais, mais l'enfer c'est aussi ici, non ?

— Ici c'est l'enfer tolérable, à la mesure de nos forces, répondit le garçon comme s'il récitait. La Terre, c'est l'enfer intolérable où domine une race qui s'est enfuie d'ici après nous avoir dépouillés de toutes nos connaissances.

— N'importe quoi, soupira Isaie.

Gus n'en était pas tout à fait persuadé. Il était maintenant à peu près sûr que ceux qu'on avait appelés les Ragus se composaient surtout d'une élite intellectuelle irremplaçable, et que la déchéance du Bulb avait commencé lorsque ces gens-là avaient rejoint la Terre. De même les Aiguilleurs comptaient parmi eux les gens les plus capables de comprendre cet univers sophistiqué.

— Ça me fait peur, murmura Grathe en venant appuyer sa tête contre l'épaule d'Isaie qui lui caressa la joue.

Gus préféra regarder ses écrans et soupira de soulagement lorsqu'ils quittèrent la salle des contrôles tendrement enlacés.

Le Bulb chercha à converser avec lui. Gus n'en avait pas

tellement envie mais il finit par allumer l'écran de communication.

— Je vous trouve bizarre, dit le Bulb en lettres cathodiques. Je sais que la situation n'est pas réjouissante pour vous, mais vous devriez tout de même faire un effort. Je vous sens plein d'amertume.

— Vos révélations ne sont pas très réjouissantes non plus, dit Gus. J'ai l'impression qu'en deux mille deux cents ans l'homme n'a rien retiré de cette épreuve qu'était la glaciation. Il ne reste rien, ni une œuvre de génie, ni une nouvelle civilisation. Rien du tout. Aucun progrès, juste la recherche des techniques anciennes, des mœurs d'autrefois dans ce qu'elles avaient de plus condamnable. On n'a jamais autant exploité l'homme, il n'y a jamais eu autant de violence, autant d'appétits démesurés pour l'argent, le sexe et le pouvoir.

— Vous êtes de si curieuses créatures, dit le Bulb. Moi-même quand je suis devenu une sorte de satellite esclave de l'humanité, j'ai été abasourdi par les sentiments qui animaient ces parasites qui m'habitaient et qui n'étaient que de pauvres hommes, de pauvres femmes en proie à leurs passions, aux sentiments les plus vils, les plus sordides. Habitué à vivre paisiblement de la chasse et de la cueillette avec les miens, j'ai mis des siècles de votre temps pour comprendre.

Gus se disait qu'il n'avait même plus envie de retourner sur Terre, qu'il mourrait dans l'espace n'ayant rien compris lui aussi. Il ne saurait jamais ce qu'étaient devenus Kurts le pirate et Lien Rag, mais qu'importe puisque aussi bien le spectacle de leur nouvelle position l'aurait certainement désenchanté.

— Je trouve étrange votre compagnon Isaie. Si j'ai bien compris, il s'est amouraché d'un jeune homme du même sexe que lui ?

Gus préféra ne pas répondre.

— Voilà ce que c'est de ne pas avoir des hermaphrodites, comme chez nous.

Gus sursauta :

— Vous êtes hermaphrodite ?

— Pas moi, non, mais certains, oui. N'est-ce pas agréable de connaître les deux systèmes, les deux principes comme vous

dites, vous les hommes, le masculin et le féminin ?

— Mais comment devient-on bisexué ?

— En le souhaitant assez fort. Vous savez, nous vivons tout de même de longues périodes d'abstinence, étant donné la rareté de nos troupeaux. Le nôtre longtemps ne comporta guère de femelles et il fallut faire face. Une longue, très longue adaptation fut nécessaire, mais désormais en cas de pénurie de l'un ou de l'autre état, nous arrivons à obtenir un équilibre très satisfaisant. J'ai la nette impression que si vous faisiez la même chose, bien des conflits vous seraient épargnés, car vos guerres, vos jalousies n'ont-elles pas pour origine le désir caché de posséder l'autre ?

— Écoutez, dit Gus, si vous vous mêlez de psychologie et de psychanalyser les humains, vous en aurez des cauchemars. Alors que vous ne connaissez peut-être pas très bien comment vous fonctionnez vous-même à ce niveau-là.

CHAPITRE IV

Depuis plusieurs jours soufflait la purga, ce blizzard violent qui descendait de la presqu'île du Kamtchatka et qui soulevait une énorme mer. Les îles Kouriles disparaissaient dans des tourbillons d'embruns écumeux, et sans les balises que Liensun avait fait installer depuis des années, jamais le *Princess* n'aurait pu trouver son passage. À bord, l'inquiétude était générale, même chez Gdami le fils de Farnelle qui, pourtant, était d'une témérité sans égale. Il s'était installé sur le plus haut des mâts de charge et renseignait le timonier par talkie-walkie. De là-haut, il distinguait mieux le passage qu'ils allaient emprunter, les roches à fleur d'eau. Son copain Kurty, lui, s'était réfugié dans la passerelle et collait son visage à travers la baie embuée. Zabel et Farnelle se tenaient côte à côte, silencieuses, oubliant dans ces minutes leurs sentiments personnels. Farnelle, contrainte de réembarquer sur son cargo, supportait sans trop manifester son agacement la liaison entre cette femme et son fils.

Pendant quelques semaines elle avait déserté son *Princess* pour accompagner Jael, la demi-sœur de Liensun et l'amie intime de Lien Rag, à travers des Compagnies mal connues, pour trouver d'autres réseaux rejoignant Markett Station, puisque les lignes habituelles se trouvaient sous plusieurs mètres d'eau à la suite de la crue du Yang Tsé Kiang. Mais elle avait mal supporté cette vie à terre, ces fastidieuses discussions avec les petits potentats qui régnaient dans l'Asie du sud-est. Lorsque Yeuse avait appelé au secours, elle avait estimé que sa présence serait nécessaire auprès de son amie en Patagonie, toutefois l'Omnium en avait décidé autrement. La scierie des

îles de la Reine Charlotte se trouvait menacée par les habitants du pays de Djoug, et surtout par leur président Kayata qui ne pardonnait pas à l'Omnium d'avoir découvert un autre gisement de bois sur la côte de l'Alaska, et de ne plus acheter les produits de ses usines exploitant la banquise de bois.

— Nous sommes en plein passage, cria Gdami dans son petit émetteur. Pour le moment tout va bien mais il faudra bientôt mettre la barre au 270. Je donnerai le top.

Farnelle eut un demi-sourire. À treize ans son fils aurait pu commander le bateau dans les conditions les plus dures. Depuis des années il vivait à bord, avait enduré des dizaines de tempêtes, de coups durs, savait comment marchait un diesel, comment établir un cap, relever un point, étudier les indications d'une balise, d'un gonio, déchiffrer un spot confus sur un écran de radar, analyser une image d'infrarouge, lire un chiffre sur un asdic. Pas question de lui confier encore le commandement ni même une certaine responsabilité, les officiers de bord et l'équipage n'auraient pas supporté qu'un enfant, métissé de Roux de surcroît, leur donne des ordres, mais elle estimait que d'ici trois ans elle pourrait lui confier un poste de responsabilité. Zabel surprit ce sourire de satisfaction et se rengorgea un peu. Ce que savait Gdami sur la navigation c'était en partie à elle qu'il le devait. Elle ne lui avait pas seulement appris à lui donner du plaisir comme le pensait sa mère, mais souvent, la nuit, ils étudiaient une carte, démontraient un appareil de bord pour en découvrir le mécanisme.

Gdami était un passionné de technique et dès qu'un diesel tombait en panne il se précipitait derrière les mécaniciens pour en suivre le démontage.

— Nous sommes presque passés, dit Gdami toujours invisible sur son mât de charge.

Les vagues montaient à cette hauteur et retombaient avec un bruit effrayant sur le pont. Farnelle craignait qu'il ne soit emporté mais il s'était soigneusement attaché.

— Troncs à la dérive à dix heures ! Troncs à la dérive à dix heures ! hurla le gamin.

La purga disloquait chaque fois la frange sud de la banquise de bois. Cette fameuse banquise faite de millions de troncs

d'arbres se situait tout au fond de la mer d'Okhotsk, dans le golfe de Palana. Le pays de Djoug, situé à l'extrémité est de la Sibérienne, avait émerveillé Liensun lorsqu'il l'avait découvert quelques années plus tôt. Pour la première fois il avait vu ce qu'était un pays lacustre, visité les plates-formes sur lesquelles s'édifiaient des agglomérations, suivi des routes de planches qui s'enfonçaient dans toutes les montagnes avoisinantes. Et surtout il était resté muet d'admiration et de convoitise devant la fameuse banquise de bois qui s'étendait sur des centaines de kilomètres vers le nord et garnissait tout un golfe important.

C'était là qu'il avait commencé d'acheter des pilotis, des planches, plus tard des troncs entiers, mais le président du pays exigeait toujours plus, désirait acquérir un dirigeable, et quand il avait visité son premier hydravion, l'envie d'en posséder un était devenue obsessionnelle chez lui. Voyant qu'il ne parviendrait pas à obtenir un de ces appareils, il s'était tourné vers Tharbin et les bonzes pour son commerce du bois. Ceux-ci avaient paru intéressés, et Kayata avait commencé à refuser de vendre à l'Omnium du Pacifique. Liensun avait alors cherché d'autres réserves de bois et en avait trouvé une fantastique dans l'Alaska, flottant sur un lac immense. Des techniciens avaient fait sauter la crête rocheuse qui empêchait les troncs de basculer dans la mer et, désormais, la scierie des îles de la Reine Charlotte, S.I.R.C., comme les associés de l'Omnium disaient, fonctionnait à plein régime nuit et jour.

Le *Princess* ferait escale dans le port de Djougrad pour livrer différentes marchandises, des moteurs en céramique, des câbles pour les ponts suspendus, des machines-outils achetées au Consortium et des vivres.

— Troncs devant ! Troncs à quinze heures !

Une navigation difficile, avec ces troncs énormes qui, arrachés à la banquise, descendaient vers le sud. On trouvait là des pins, des mélèzes, des bouleaux, tous arbres magnifiques que la longue période de glaciation avait conservés en bon état. Au dégel, ils avaient été entraînés dans la mer d'Okhotsk par des dizaines de torrents de montagne soudain réveillés.

Pendant douze heures le *Princess* dut attendre en face de Djougrad que la purga se calme pour pouvoir accoster sans trop

de peine aux quais de bois. La première personne qui monta à bord fut l'ingénieur Pavakov, un grand ami de Liensun, qui fabriquait des glisseurs pour les routes de planches et attendait impatiemment ses moteurs pour ses turbines. Il était bon vivant, toujours rieur, et dès qu'il s'installa dans le carré, il accepta de boire un verre d'alcool en compagnie des deux femmes.

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, mais il vous faudra renforcer votre police dans les îles de la Reine Charlotte. Des envoyés de Kayata sont en train de monter les populations esquimaudes contre votre installation, et ils pourraient bien présenter des revendications de territoire alors qu'ils n'occupent plus cet emplacement depuis longtemps.

— Le bois se vend donc si mal, ici, demanda Farnelle, que Kayata cherche à nous ennuyer ?

— Le bois se vend très bien. Le Consortium des bonzes en achète par cargos entiers. Ce mois il y a eu huit cargos qui ont quitté le port avec une pleine cargaison.

Farnelle et Zabel échangèrent un regard surpris :

— Les bonzes construiraient des plates-formes lacustres ?

— Les cargos sont de plus en plus grands et le dernier qui a accosté devait bien faire cinq mille tonnes. Il emportait des planches épaisses, des pilotis. Je ne vois pas à quoi d'autre qu'une plate-forme lacustre pourraient bien servir ces pièces de bois déjà façonnées.

— Nous survolons souvent les Concessions du Consortium des bonzes, et jamais nous n'avons découvert le moindre chantier. Les cargos doivent donc prendre une autre destination.

Le lendemain on déchargea la cargaison. Les câbles d'acier et de carbone étaient destinés aux nombreux ponts que les Djougiens jetaient sur les torrents qui dévalaient les montagnes un peu partout. Ensuite le cargo gagnerait le S.I.R.C. pour embarquer des milliers de tonnes de planches et de produits préfabriqués qui deviendraient des immeubles de plusieurs étages. Une usine accolée à la scierie fournissait des façades, des portes, des fenêtres, des cloisons, des parquets, le tout soigneusement étudié à l'avance pour que le montage soit

simplifié à l'extrême. En quelques jours un immeuble de quatre étages était dressé et les finitions ne demandaient plus qu'une semaine.

Kayata ne se manifesta pas et Farnelle trouva cette réserve inquiétante. Elle demanda une entrevue mais on lui dit que le président était sur le chantier d'une route de planches qui, contournant le golfe par le nord, desservirait la presqu'île de Kamtchatka. Là-bas il existait un volcan, le Klioutchi, qui pourrait éventuellement fournir de la vapeur à une centrale électrique de grande puissance.

Le *Princess* repartit à vide, du moins c'était l'apparence qu'il donnait, cependant dans ses soutes était entassé un important matériel militaire, des lance-roquettes rapides et des canons montés sur glisseurs. De plus le Kid avait prêté sa vedette *Titan II* pour qu'elle soit affectée au S.I.R.C. C'était un bâtiment rapide, puissamment armé.

En sortant des îles Kouriles, ils aperçurent deux cargos du Consortium flambant neufs qui devaient jauger quatre à cinq mille tonnes chacun. Ils étaient lourdement chargés puisque leur ligne de flottaison enfonçait dans la mer. Farnelle les suivit d'un regard perplexe. Ils apportaient un certain matériel, lequel elle l'ignorait, et repartiraient avec des planches et des pilotis. Où donc se bâtissaient des plates-formes lacustres ?

Vangarde qui dirigeait le S.I.R.C., même s'il ne cachait pas son inquiétude, les accueillit avec joie. Il les invita le soir même dans sa maison de bois si confortable où des feux brûlaient dans plusieurs cheminées.

— Les populations des Aléoutiennes viennent souvent rôder dans le coin. De petits bateaux à vapeur pas très rapides mais très puissants, capables de transporter cinquante bonhommes bien armés. Et l'autre semaine il y en avait bien une douzaine autour du S.I.R.C. Six à sept cents hommes. Je me demande comment les agents djougiens s'y prennent pour les mobiliser. Ils doivent leur fournir des marchandises rares, comme de l'alcool... Surtout de l'alcool et des armes perfectionnées pour chasser les phoques et pourquoi pas la baleine ? Je sais qu'il s'en tue encore pas mal dans le coin, et d'ailleurs nous en avons acheté de grosses quantités sous forme d'huile.

Toute la scierie et l'usine, de même que les installations générales, étaient alimentées par l'électricité produite par des turbines à vapeur. On brûlait les déchets de bois, les branches trop petites pour être utilisées, les fours fonctionnaient en continu grâce à une technique de tapis roulants qui les alimentaient. Dans la baie, en face des îles de la Reine Charlotte, des centaines de milliers de troncs attendaient d'être débités.

— Les Esquimaux disent qu'avec cette nouvelle banquise de bois nous les empêchons d'aller pêcher le saumon et de chasser les phoques. Mais dans le temps ils ne venaient jamais, et si la baie était libre, ils ne viendraient pas plus à cause des énormes masses de glace que la descente des glaciers vers la mer fait basculer.

C'était un bruit presque incessant, avec parfois une intensité effrayante, quand des pans de plusieurs centaines de mètres de haut tombaient d'un coup dans l'océan. Les tsunamis se succédaient, mais dans les îles on n'y faisait plus attention. On était si haut perché sur les plates-formes que les plus hauts raz de marée ne pouvaient les atteindre, et des îlots arrêtaient la plupart de ces vagues gigantesques. Cependant Farnelle restait sceptique, car dans certaines régions on avait relevé des traces récentes de tsunamis ayant dépassé les quatre cents mètres d'amplitude. Le S.I.R.C. n'y résisterait pas si jamais une telle vague accourait de l'est.

— Des nouvelles de Patagonie ? Ici nous captons des radios assez faibles échelonnées le long de la côte occidentale jusqu'au Mexique. Des groupes humains très isolés restent ainsi au contact, essaient de trouver le moyen de communiquer. Tous pensent à la navigation mais bien peu disposent des moyens nécessaires, et encore moins des techniques de construction. Certains possèdent quelques embarcations pour aller pêcher à proximité du rivage et c'est tout. Par contre, ils ont réussi à produire de l'électricité grâce aux chutes d'eau si nombreuses qu'ils ont le choix. C'est ainsi qu'ils peuvent recevoir et émettre en phonie et que depuis le sud de la Panaméricaine leur parviennent des nouvelles. Ils savent que la présidente Yeuse a dû fuir en catastrophe la Patagonie Orientale, mais qu'elle résiste dans la partie occidentale. Sa capitale est Chiloe Station.

Les Harponneurs ont débarqué en plusieurs endroits, notamment dans l'île aux Phoques qu'ils ont détruite, mais aussi en trois ou quatre points de la grande côte occidentale qui s'étire sur dix mille kilomètres. La station d'Isthmus et celle de l'île aux Phoques est captée plus au nord et relayée par des gens qui prennent plaisir à envoyer des messages de toute nature. Ils se sentent si seuls dans leurs petits coins encore protégés des eaux qu'ils parlent nuit et jour, se relayent même pour le faire.

Il montra aux deux femmes comment capter ces petits émetteurs et bientôt une voix de femme s'éleva. Elle donnait une recette de cuisine inédite, une sorte de gâteau qu'elle fabriquait avec du lait de chèvre et du riz. Elle expliquait que dans leur coin – Farnelle le situa du côté de la très ancienne ville de San Francisco –, ils élevaient des chèvres et pouvaient cultiver du riz et aussi du soja, mais que le riz était meilleur pour certaines pâtisseries. Quand elle eut fini sa recette, elle fut remplacée par une voix d'homme qui donna des nouvelles de la guerre, comme si vraiment toutes ces communautés de la côte étaient concernées :

— « Les appareils volants de Lady Yeuse ont bombardé plusieurs objectifs, mais il semble que les dégâts soient peu importants, car les Harponneurs continuent à s'infiltrer dans toute la haute Patagonie Occidentale. Radio Isthmus annonce que les réparations dans l'île aux Phoques avancent vite, et qu'une nouvelle fonderie vient d'être livrée par un de ces énormes engins volants que l'on appelle dirigeables. »

— Ils restent encore sous le coup des interdits de la société ferroviaire, commentait Vangarde, et prononcer certains mots comme « Soleil », « dirigeable », « hydravion », leur est toujours difficile. Ils ont l'impression de dire des insanités, des gros mots. Ils sont si isolés qu'ils continuent de croire que peut-être le rail les sauvera un jour quand toute cette eau, ce brouillard cesseront de les entourer.

— Pourquoi pas ? murmura Farnelle. Il faudra bien qu'un jour ces groupes soient mis en communication. On ne pourra pas établir des lignes régulières de dirigeables ou d'hydravions. Que restera-t-il d'autre, sinon le rail et aussi la route, bien entendu. Pour aménager une piste d'atterrissage, c'est beaucoup

de travail et de matériaux, de même pour qu'un dirigeable se pose dans un endroit convenable à l'abri des vents.

— Vous croyez vraiment que nous pourrions revenir à une ère ferroviaire ? fit le patron du S.I.R.C. qui paraissait choqué.

— Oh ! il y aura d'autres moyens de transport, mais l'utilisation raisonnable des rails me paraît la meilleure solution. Vous savez, je viens de passer quelques semaines dans le Sud-Est asiatique, et j'ai vu comment en quelques jours on pouvait acheminer des centaines de wagons-citernes. Dans des zones montagneuses, difficiles d'accès. Deux rails suffisent avec quoi ? Une faible implantation. Liensun d'ailleurs le croit aussi, et ses routes seront faites de telle façon que nous trouverons des rails au centre et un sens de circulation de chaque côté pour les autres véhicules, qu'il s'agisse de glisseurs ou de véhicules sur roues. Juste avant son départ pour la Patagonie, Ann Suba faisait étudier dans la Manufacture Kurts un véhicule à roues justement, et pensait que le prototype circulerait bientôt. Toutefois sa participation à la guerre aux côtés de Lady Yeuse a dû en retarder la sortie.

Dans la nuit, le *Princess* fut secoué par une succession de vagues très fortes qui réveillèrent tout l'équipage. On dut filer de la chaîne, des dizaines de mètres, et l'alerte se maintint jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Farnelle constata, avec un ravissement mêlé d'effroi, que la lucarne céleste qui éclairait cette région du monde était de plus en plus translucide. Désormais on ne pouvait regarder ces ouvertures dans les poussières lunaires à l'œil nu sans risquer de devenir aveugle : il fallait des lunettes noires pour le faire.

— Nous avons été secoués cette nuit, disait Vangarde, tandis qu'on commençait de décharger le *Princess*. Un peu plus fort que de coutume, mais rien de grave cependant.

Farnelle voulut ensuite aller visiter les radeaux de troncs d'arbres que l'on préparait pour rejoindre Lacustra City, d'où elle avait ramené des équipes et des moteurs qui seraient installés sur ces immenses bateaux bricolés. Mais elle apprit que ces équipages demandaient un temps de réflexion avant de se lancer à nouveau à travers le Pacifique.

— Une grève ? Ils exigent une meilleure paye ?

— Je ne pense pas, dit l'ingénieur Vangarde. Il se murmure entre eux que Kayata interdirait l'entrée dans le pays de Djoug aux gens qui travaillent pour l'Omnium du Pacifique. Et ces équipages ont leur famille là-bas. Ils sont ennuyés car le métier, fort bien payé, leur plaît beaucoup. Ils aiment naviguer ainsi dangereusement, se retrouver dans les cabanes installées sur les radeaux pour bâfrer et boire, cependant si on leur interdit de revenir au pays ils ne sont plus d'accord.

— C'est une guerre larvée que nous fait Kayata. Croyez-vous qu'il ait des relations avec la Guilde des Harponneurs ?

— Je l'ignore. Il aurait fallu demander à Pavakov. Le Consortium doit bien sûr influencer Kayata, c'est certain, la Guilde, je ne sais pas. Tout est cependant possible.

Farnelle demanda à recevoir les patrons des équipages et sur dix, six seulement se présentèrent. Les autres avaient emprunté des petits bateaux qui faisaient la navette entre les îles pour rentrer au pays. Personne ne pouvait préciser s'ils comptaient revenir ni à quelle date.

Le représentant des équipages de radeaux était un grand gaillard métissé d'un peu toutes les races. Ses yeux bridés étaient bleus et rieurs. On disait qu'à lui tout seul il pouvait soulever un tronc énorme. Il s'appelait Danglov et aimait bien manger et boire. C'était lui qui à chaque voyage emportait des moutons vivants qu'il tuait en cours de navigation et faisait rôtir à la broche. Pour cela il utilisait un immense foyer en tôle démontable qu'il n'oubliait jamais de remporter quand il retournait dans le S.I.R.C.

— Moi, le pays de Djoug je m'en fous. Nous sommes deux ou trois dans le même cas. Désormais notre pays c'est ici, dans ces îles, et peut-être plus tard, qui sait, dans Lacustra City où nous nous plaisons bien. Mais tous les autres ont des attaches dans le pays de Djoug, et il faut les comprendre. Cette fois nous ne serons que quatre radeaux à prendre le départ. Sur dix, c'est bien peu, je le reconnais, toutefois nous ne pouvons faire mieux.

— On pourrait recruter des équipages dans le coin.

— Pas dans les Aléoutiennes, parce que dans ces îles ils sont tous sous la juridiction de Kayata, et ils craindraient de ne retrouver ni maison ni famille à leur retour. Cependant j'ai une

petite idée. Il faudrait recruter dans le sud, le long de la Panaméricaine. Comme tout le monde j'écoute les radios de ces communautés isolées, et je pense que là-bas il y aurait des hommes prêts à travailler avec nous. Il faudrait les entraîner, pour commencer, avant d'avoir des maîtres d'équipage et des marins capables de partager notre vie durant des semaines. C'est toujours dangereux, même si parfois on connaît de grandes rigolades. C'est bien payé, faut reconnaître. Là-bas ils sont coincés sans bateaux, sans même savoir comment c'est fait. Il suffirait d'une tournée de propagande avec un radeau par exemple pour leur faire comprendre qu'il est temps qu'ils voient d'autres gens, d'autres régions.

Farnelle examinait l'homme avec sympathie. Il paraissait fait d'un seul tronc d'arbre lui-même, avec son torse puissant, ses jambes solides et ses bras énormes. Il lui rendit son regard tranquillement et elle se sentit rougir.

— Écoutez, dit-elle, vous vous chargeriez de visiter ces communautés pour recruter des marins ? En leur disant que nous les payerons bien, en marchandises ou en argent comme ils le souhaitent. Ils pourraient rentrer chez eux deux fois par an, à moins qu'ils n'envisagent de s'installer avec leur famille dans les îles...

— C'est à étudier, dit Danglov. Si je suis payé pareil... Et pourquoi vous ne m'accompagneriez pas ? Je sais que votre seconde est capable de faire marcher votre cargo aussi bien que vous, et ma foi c'est vous qui détenez les cordons de la bourse.

Un instant elle se vit sur un de ces radeaux effrayants bien que solides, propulsés par d'antiques machines à vapeur. En général une cabane était ménagée au centre pour abriter l'équipage, mais c'était une sorte d'ancre des plus sommaires. Une femme pouvait-elle vivre au milieu d'une dizaine d'hommes rudes et souvent hantés par des pulsions irrésistibles ? Elle avait bien envie de quitter le *Princess*, maintenant qu'elle avait eu un aperçu de la situation dans le S.I.R.C. Elle descendrait le long de la côte et remonterait tous les quinze jours environ avec de nouvelles équipes, ce qui lui permettrait de surveiller la situation dans les îles au cas où les Djougiens deviendraient trop encombrants.

— C'est une idée qui me séduit, murmura-t-elle tandis que l'ingénieur Vangarde riait silencieusement.

— On vous aménagera un coin dans la cabane, dit Danglov.

— Je ne suis pas une mauviette.

— J'en suis profondément persuadé, même que vous seriez pour ainsi dire une légende vivante dans le milieu. Une femme qui a toujours fait corps avec son rafiote et la mer, et qui a été la première à oser naviguer à travers les icebergs, fallait le faire. Moi je serai fier d'aller avec vous voir un peu ces gens qui vivent repliés sur eux-mêmes. On va leur ouvrir des horizons nouveaux, et je suis certain que dans le tas il y aura des gars au poil pour effectuer ce que nous faisons depuis quelques années. Et que Kayata aille se faire foutre. Nous n'aurons bientôt plus besoin de subir ses lois et ses caprices.

Lorsque Gdami apprit que sa mère allait quitter le bord, il resta comme frappé de stupeur. Elle ne resterait pas à terre dans les îles de la Reine Charlotte mais s'en irait le long de la côte occidentale de l'Amérique du Nord pour recruter des hommes.

— Ce sera dangereux pour toi, finit-il par dire, et je préférerais que tu restes avec nous.

— Je serai solidement encadrée, dit-elle.

Pendant ce temps, avec la vedette *Titan II* Vangarde effectuait des patrouilles un peu partout et jusque dans les Aléoutiennes. Sous prétexte de rendre des visites de courtoisie, il ne cachait rien de l'armement important de ce petit navire capable d'affronter en combat naval plusieurs bateaux en bois. On commençait à regarder la vedette avec méfiance, et quand elle s'engageait dans les chenaux entre les différentes îles, des yeux perçants ne perdaient aucun de ses mouvements.

Le *Princess* repartit donc sans son commandant de bord et l'équipage se regroupa sur le pont pour saluer celle qui venait de les abandonner. Gdami restait invisible, réfugié dans une cabine où il se laissait aller à une violente crise de rage désespérée. Zabel ne put parvenir à le consoler et Kurty seul fut admis dans son intimité.

Pendant ce temps, Farnelle faisait connaissance avec sa nouvelle vie à bord d'un immense radeau déjà construit sur

lequel on installait l'habitacle. Une petite cabane tout en longueur et basse de plafond, pour mieux se protéger du vent et des embruns. On lui aménageait une sorte de cabine, et surtout un endroit réservé pour sa toilette et ses besoins naturels. On était bien décidé à respecter sa pudeur, aussi invita-t-elle tout l'équipage à un fameux banquet pris dans l'un des derniers restaurants qui venait d'ouvrir dans les îles. On y bâfra comme il convenait à ces rudes marins, et on y but assez pour que chacun se croie obligé de rouler sous la table. Farnelle seule réussit à tituber sur les quais jusqu'à la chambre que lui prêtait Vangarde. Elle s'écroula sur son lit et ronfla, lui dit-on, durant quinze heures d'affilée. Et quarante-huit heures plus tard, elle portait son paquetage à bord du radeau. C'était un ensemble de deux mille tonnes de troncs de bois long de cinquante mètres, large de vingt-cinq. L'avant était vaguement profilé comme une étrave, mais des troncs empilés formaient un bordé qui empêcherait l'eau de mer d'embarquer. Il y avait une quille pour assurer la route, une machine à vapeur qui faisait tourner deux grosses hélices. Seul le gouvernail était fabriqué avec un soin particulier, relié à une roue par des chaînes. Le pilote était installé dans une petite hutte surélevée pour bien apercevoir l'océan. Pas d'instruments de navigation, sauf ceux destinés à faire le point ; ces gens-là connaissaient l'océan dans tous ses coins les plus difficiles et ne s'égarèrent jamais.

Le radeau quitta le S.I.R.C. sous les yeux perplexes de Vangarde.

CHAPITRE V

Liensun surgissait dans la vie de Yeuse à n'importe quel moment. Il dirigeait depuis son *Indépendance* les trois hydravions qui séjournèrent à Chiloe Station. Ann Suba était rentrée à Lacustra City pour surveiller sa manufacture et hâter la construction des autres appareils promis. Il y avait aussi le prototype de dirigeavion qui devait faire ses premiers essais. S'ils étaient concluants, l'appareil serait également envoyé en Patagonie Orientale où il rendrait d'incalculables services.

Lorsque le garçon se présentait, Yeuse savait qu'elle ne pourrait pas s'occuper d'autre chose durant quelques minutes ou quelques heures. Elle se laissait trahir comme une fille des rues, un peu n'importe où, n'arrivait pas à s'expliquer pourquoi ce garçon imprévisible, violent, qui était loin de posséder le charisme de son père ou de son demi-frère Jdrien, parvenait à la soumettre aussi facilement. Quand il se dénudait, elle aurait rampé devant lui s'il le lui avait demandé et, chose incroyable, elle devinait sans qu'un seul mot, un seul regard ne soient échangés, ce qu'il attendait d'elle, quel caprice le contenterait, quelle folie complaisante il souhaitait.

Ensuite sévère, fermée à toutes les suggestions des autres, elle reprenait son travail, dirigeait la guerre, la pauvre économie de la Patagonie Occidentale. Sans les apports de ses amis, sans les dirigeables qui transportaient l'huile et la viande de l'île aux Phoques, le petit pays n'aurait pu tenir longtemps.

Dans la région de Coquimbo, les deux réseaux de voies ferrées étaient désormais aux mains de la Guilde, mais celle-ci n'avait pas encore accompli sa jonction avec la voie provisoire que les Harponneurs construisaient à travers la cordillère et le

col de San Jose. On avait envoyé un commando qui avait fait sauter tout un ensemble de rochers, mais plus tard on avait découvert que les Harponneurs avaient creusé un tunnel qui les mettait à l'abri des bombes. Un tunnel dans l'épais glacier qui obstruait complètement le col et qui n'était pas près de fondre. Les Harponneurs pouvaient prolonger ce tunnel sur des kilomètres. Seules les cheminées de ventilation pourraient les trahir, s'ils oubliaient de les garnir de filtre empêchant la vapeur de signaler leur présence.

— Lady Yeuse, disait Reiner qui souffrait atrocement de la présence de Liensun, il faut attaquer un de ces fronts. Nous avons besoin d'une victoire pour l'opinion publique qui commence à se lasser, celle de l'île aux Phoques n'était pas la nôtre.

— Benfield n'est pas prêt.

— Il faut qu'il le soit. Les volontaires commencent à savoir se servir d'une arme et peuvent faire des bons soldats.

Yeuse savait qu'il avait raison, mais Liensun dont elle n'osait pas mentionner l'opinion disait qu'il fallait attendre un peu. Un cargo qui ravitaillait le front de Coquimbo avait été coulé avec sa cargaison d'armes et de soldats. Depuis son dirigeable il avait vu les hommes nager désespérément. Ce qu'il n'avait pas dit, mais on commençait de le murmurer, c'était que le cargo naviguait sous pavillon du Consortium. Par radio, Liensun lui avait ordonné de s'éloigner de la côte et de prendre la direction du nord-ouest, mais le navire ne s'était pas dérouter. Liensun lui avait envoyé quelques bombes qui avaient explosé à moins de cent mètres, et comme le cargo persistait à conserver son cap il l'avait coulé. Assez rapidement. Il avait alors constaté que ces cargos construits par Lafitte étaient extrêmement fragiles, fabriqués en quelques semaines pour être tout de suite loués ou vendus à la Guilde. Une seule bombe et il avait explosé, alors qu'un cargo ancien aurait nécessité un pilonnage intensif. L'attaque avait été effectuée à une centaine de kilomètres de la côte de Coquimbo.

Le Kid était également rentré à Titan et Lien Rag se tenait à disposition de Yeuse, mais dans l'île aux Phoques. Les dégâts étaient en voie de réparation. Les ateliers de Titan avaient

envoyé une unité de fonderie ultramoderne pour le lard de phoque. L'*Orient* effectuait des navettes incessantes pour approvisionner les armées de Yeuse. L'*Iceberg-Ship I* ravitaillait Chiloe Station en huile de phoque, et le cargo *Espoir* apportait des vivres et différentes marchandises.

Si une attaque devait être effectuée, elle aurait lieu dans la partie la plus étroite de la Patagonie Occidentale, entre la cordillère et l'océan, dans la région de Coquimbo déjà citée. Mais il serait difficile d'éviter les destructions des deux réseaux de voies ferrées nord-sud. Yeuse savait qu'elle manquait terriblement de matériel ferroviaire, et que ses amis de l'Omnium n'en fabriquaient pas. En détruisant ces lignes, c'était toute la colonne vertébrale du pays qui serait touchée, et même si la victoire était remportée sur les Harponneurs, la remise en état de la région serait lente et difficile.

— Le matériel ferroviaire disponible est fabriqué dans les trains-usines du Consortium des bonzes. Ce sont eux qui nous approvisionnent là-bas dans Lacustra City et la Nemicie.

— N'y a-t-il pas de stocks en Nemicie, justement ? Même de vieux rails, de vieux aiguillages, de locos à vapeur ou diesel ? Le matériel le plus ancien pourrait être utilisé dans cette région. Nous n'avons que des convois de voyageurs, quelques wagons de marchandises mais beaucoup sont immobilisés et inutilisables dans le nord. La Guilde a réussi à couper le pays en deux et nous allons mourir d'asphyxie économique.

Liensun s'envola pour l'île aux Phoques, pour rencontrer son père Lien Rag qui surveillait la reconstruction de la fonderie nouvelle et la mise en chantier d'un autre super-tanker-iceberg de cinq cent mille tonnes. Pendant ce temps, on effectuait le plein de l'*Iceberg-Ship II* avec les stocks ayant échappé aux incendies des Harponneurs.

— Ramener du matériel ferroviaire dans un tanker en glace qui n'est pas tellement aménagé pour cela, il ne faut pas y compter. Il faut un bateau plus classique comme le *Princess* ou le *Rewa*.

Liensun fit la grimace. Ces deux bateaux étaient réservés à la fourniture de bois pour les plates-formes de Lacustra City et pour la construction de la route et du chemin de fer du sud en

direction de la Nemicie. Il voulait bien participer à la guerre contre la Guilde, aider Yeuse, mais il souhaitait que l'immense chantier lacustre ne souffre aucunement de ces péripéties. Il avait déjà prélevé deux dirigeables de la flotte, et là-bas ne restait que l'*Asia* qui servait d'engin de levage pour les pilotis. La surface totale en plancher de Lacustra City atteignait désormais les deux cent cinquante mille mètres carrés. La route du sud progressait pour l'instant dans des plaines, sans trop de difficultés. Quelque trente à quarante kilomètres avaient été construits, mais on se heurtait surtout à des obstacles administratifs : des Compagnies s'opposant au passage de cette route gratuitement, exigeant une redevance. Pourtant ces Compagnies étaient toutes noyées par les eaux ou menacées de l'être. Le Consortium des bonzes était derrière ces revendications et offrait même aux actionnaires leurs services de contentieux gratuitement.

— Pourquoi Yeuse n'enverrait-elle pas son cargo *Espoir*, et en attendant elle serait ravitaillée par l'*Iceberg-Ship* qui ne va pas tarder à rentrer ?

— Ce cargo que j'ai conçu et fait construire n'a jamais effectué d'aussi longue traversée, répondit Lien Rag.

— Il a doublé le cap Horn, ce qui n'est déjà pas si mal, avec les vents fous et les icebergs qu'on trouve là-bas.

— Il y a de très grosses tempêtes dans le Pacifique et on doit quitter la terre des yeux pendant des semaines, je ne sais si l'équipage actuel le supporterait.

Liensun repartit avec la promesse que l'*Iceberg-Ship I* serait affecté au service de Chiloe Station, tant que l'*Espoir* serait dans l'océan, mais Yeuse ne parut pas satisfaite de cette solution.

— Si tu veux du matériel ferroviaire, c'est tout ce que nous pouvons te proposer.

— Pourquoi pas l'ancien charbonnier, le *Rewa*, qui peut emporter dix mille tonnes ? Je sais que tu ne penses qu'à ton Nouveau Pays comme tu l'appelles, mais il ne s'agirait que d'une seule traversée. Nous aurions alors tout ce dont nous manquons pour lancer à la fois une attaque terrestre et une attaque aérienne. Nous pourrions également envoyer l'*Espoir* croiser au large de la région de Coquimbo.

Liensun décida de rentrer à Lacustra City en dirigeable. Il emportait quelques produits locaux assez rares extraits des mines anciennes, comme le cuivre et le tungstène. Il quitta Yeuse avec un grand regret, ne remarquant pas qu'elle paraissait soulagée. Heureuse de briser cette sorte de charme maléfique auquel elle succombait et qui la privait de ses moyens, de toute sa combativité. Elle était sûre que lorsqu'il serait loin d'elle, elle effectuerait de grandes choses, au lieu de se laisser souvent aller à de lascives rêveries.

Le premier, Reiner remarqua, le deuxième matin, qu'elle reprenait en main la direction des affaires les plus urgentes. Elle exigea que soit rapidement nommé un patron de la petite flotte aérienne limitée à trois hydravions. Les trois autres basés à Isthmus Station, au Mexique, opéraient plutôt dans le nord, mais pouvaient à l'occasion descendre plus bas.

— Sans dirigeable, nous ne pouvons les ravitailler facilement, dit Reiner. Il y a un garçon qui paraît avoir de l'ascendant. Sur les neuf pilotes qui se relayent aux commandes, je crois que c'est le plus doué. Il se nomme Kaling.

— Un Asiate, fit-elle, méfiante. Si c'était un homme de Tharbin...

— Je ne crois pas ; il a accompli des prouesses lors de l'attaque du cargo du Consortium.

Il n'alla pas plus loin, effrayé d'avoir laissé échapper ce secret.

— Quel cargo du Consortium ? Voulez-vous dire que Liensun a attaqué un navire de Tharbin ? Ce cargo coulé l'autre jour en face de la plage où la Guilde a débarqué ?

Reiner inclina la tête.

— Et Liensun a gardé le secret... C'est un acte de guerre. Déjà de la part du Consortium et ensuite de notre part. Cet incident peut avoir des conséquences très graves.

— Je sais, Lady Yeuse. La nouvelle ne sera pas connue tout de suite là-bas à China Voksal, mais lorsqu'elle y parviendra, les réactions risquent d'être difficiles. Le cargo arborait le pavillon du Consortium et ne se trouvait pas encore dans nos eaux territoriales.

— Du temps de la Banquise, il aurait été dans notre

territoire, fit-elle remarquer. Cette notion d'eaux territoriales n'est pas encore bien définie. Ce cargo ravitaillait nos ennemis.

— Le Consortium répliquera qu'il fait du commerce et qu'il ne se préoccupe pas du choix fait par ses clients.

— Il ne nous ravitaille plus et je n'ai plus revu ce Lafitte depuis Magellan Station.

Elle resta tout de même préoccupée. Lorsque le jeune pilote Kaling se présenta, elle le trouva sympathique et ses états de service étaient élogieux. Vers la fin de l'entrevue elle lui demanda des explications sur l'attaque du cargo des bonzes.

— Vous avez vu le pavillon du Consortium ?

— Très nettement, mais le capitaine a refusé de faire demi-tour vers le nord-ouest comme le lui demandait Liensun. Nous avons envoyé des bombes d'avertissement, puis nous l'avons coulé. Une seule bombe l'a fait exploser, preuve qu'il transportait de l'armement, certainement des produits dangereux.

Il n'avait aucun état d'âme. Pourtant il était d'origine asiate et aurait pu prendre le parti des bonzes, mais elle avait lu qu'il était plutôt du sud-est et que les gens de ces régions détestaient les Chinois du nord.

— Vous allez prendre le commandement de la petite escadrille. Les trois appareils basés ici. Lorsque les trois autres seront forcés de nous rejoindre, nous aviserons. Vous allez me proposer un programme pour les journées à venir, en sachant que nous ne pouvons pas attaquer dans l'immédiat un des fronts de la Guilde. Je veux dire attaquer par la voie ferroviaire.

— Nous n'avons pas des stocks très importants de bombes et de missiles, répondit Kaling, et je pense que nous devrions les économiser en vue de la future offensive.

— Si je reçois un cargo rempli de matériel ferroviaire, ce ne sera pas avant un mois.

Le pilote ne cacha pas ses craintes :

— La Guilde se sera répandue au nord et au sud du réseau et aura certainement plus de mille kilomètres. Ils sont très nombreux dans la région de Coquimbo, certainement quarante à cinquante mille.

— Mais d'où sortent-ils donc tous ces soldats ? s'énerva

Yeuse qui s'était lourdement trompée dans ses estimations du début, quand elle comptabilisait les anciens bagnards, les réfugiés et toute cette faune de marginaux qui depuis toujours avait élu domicile dans la Province Antarctique.

En fait, lorsque la Panaméricaine s'était retirée de cette Concession, elle était beaucoup plus peuplée que prévu.

— Il y aurait cinquante mille hommes en Patagonie Orientale, cinquante mille là où vous dites, vingt à trente mille dans le sud et dix mille plus au nord. Nous avons donc près de cent cinquante mille hommes et on me dit que des centaines débarquent chaque jour dans Magellan Station... Enfin ce sont des radios dites clandestines qui l'affirment, mais il peut s'agir d'émetteurs dont se sont emparés les Harponneurs. Je ne possède là-bas aucun service de renseignements sérieux.

Dans la même journée, Benfield, le chef d'état-major, rentra d'une inspection dans le nord et son visage contracté ne cachait pas ses inquiétudes sur une offensive générale en direction de Chiloe.

— Il y a quand même plus de deux mille kilomètres de distance.

— Oui, mais deux excellents réseaux. Le côtier a au moins dix voies et celui qui passe dans la précordillère quatre. Il faut faire sauter les ouvrages d'art.

— La population ne comprendrait pas, penserait qu'on l'abandonne, et nous ne pouvons l'évacuer. Nous manquons de convois et de nourriture. Ici comment loger, nourrir, chauffer des dizaines de milliers de gens ? Il faudrait les armer pour qu'ils se défendent âprement.

— Ils revendront les armes pour se procurer de la nourriture. Nous ne pouvons compter que sur l'armée et l'aviation. Il faut faire sauter les ponts, Lady Yeuse, et sans tarder.

— Je veux y réfléchir encore.

— Prenez garde de vous laisser aller à des décisions trop sentimentales. Nous devons empêcher la Guilde de descendre jusqu'ici, le temps que ce matériel ferroviaire et de nouvelles armes nous parviennent. Nous avons besoin au minimum de six semaines de sursis. Seule l'aviation est capable de stopper les

hommes d'Herandez et vous le savez fort bien. Il n'est plus question d'économiser les bombes et les missiles.

CHAPITRE VI

Il apprit, de la bouche même de Zabel, que les équipages des radeaux de bois travaillés par la propagande secrète de Kayata, le président djougien, ne seraient que quatre à descendre à bord des énormes radeaux. Zabel venait de faire décharger sa propre cargaison sur les quais très surélevés de Lacustra City. Les nouveaux ascenseurs hydrauliques ne fonctionnaient pas encore, et son cargo devait rester tout en bas de la jetée qui la surplombait de plusieurs dizaines de mètres. Liensun apprit aussi que Farnelle était partie recruter des marins sur la côte ouest américaine dans les communautés de survivants. Elle comptait ramener des volontaires et leurs familles pour les installer dans le S.I.R.C.

— Il faut qu'elle ramène aussi des soldats et des gens bien décidés à se battre si jamais Kayata était tenté de nous attaquer. Il pourrait profiter de notre dispersion actuelle pour le faire, sachant que nous participons activement à la guerre contre la Guilde.

Le soir même il dînait avec Ann Suba dans son appartement de la manufacture. Auparavant il avait visité les ateliers et aperçu le dirigeavion presque terminé. L'appareil ferait ses premiers essais avant un mois, et si la guerre durait encore, il pourrait participer au pont aérien qui ravitaillait Yeuse.

— Tu as vraiment coulé un cargo du Consortium ? lança-t-elle, alors que Liensun appréciait les plats qu'elle venait de servir.

Il resta la cuillère en l'air, prêt à se servir :

— Qui dit ça ?

— La nouvelle aurait été diffusée par une radio de China

Voksal, et on dit que des bonzes demandent une enquête.

— Je ne pensais pas que la nouvelle irait si vite. Comment a-t-elle pu franchir une distance aussi énorme quand on connaît les difficultés qu'éprouvent les ondes radio à parcourir une telle quantité de kilomètres ? Il y a là-dessous un secret qui nous échappe.

— Alors c'est vrai ?

— C'est vrai.

Il lui donna de brèves explications.

— C'était ça ou laisser débarquer un matériel dangereux. Je n'ai pas hésité à donner l'ordre d'attaquer.

— Et nous allons en subir les conséquences.

— Que fallait-il faire ?

— Tu étais à bord de ton *Indépendance* ? Il fallait arraisonner le cargo.

— Trop dangereux pour mon équipage.

— Il faut choisir. Tu pouvais confisquer la cargaison et renvoyer le navire et son équipage. Il y aurait eu trente morts, sans parler de la valeur marchande du cargo, et tu sais combien Tharbin attache plus d'intérêt au matériel qu'aux hommes qu'il emploie.

Le lendemain il visita ses chantiers, vit que la route du sud n'avancait pas très vite parce que le bois commençait à manquer. On avait dû doubler les pilotis dans certaines zones fragiles où, d'ici quelques années, se formeraient très certainement des marécages. Par contre la liaison ferrée avec Tcheou Voksal fonctionnait très bien, et à condition d'effectuer des détours très importants, on pouvait faire venir l'huile de Nemicie.

— As-tu des nouvelles de Jael ? avait-il demandé à Songe par téléphone.

— Elle est en route avec un important convoi. Chaque fois elle doit accompagner nos envois sinon le racket devient trop élevé. Désormais nous embarquons aussi des gardes, car on nous a attaqués par deux fois pour nous faucher quelques wagons d'huile de phoque.

— L'huile de baleine arrive toujours ?

— Si bien que le fuphoc n'arrête pas de baisser. Bientôt il

vaudra mieux le stocker que le transporter pour le vendre.

— Sais-tu comment arrive cette huile ?

— Le plus naturellement du monde par cargos. Ceux-ci déchargent du côté d'une station qui s'appelle Chan Fan Station. Ce n'était qu'une bourgade désolée, mais avec le dégel de la banquise elle est devenue le port le plus important de cette région. Il y avait un important réseau qui la desservait et, avec peu de frais, le Consortium peut recevoir des milliers de tonnes d'huile de baleine et de viande. À des prix défiant toute concurrence. On dit aussi que Tharbin fait construire trois dirigeables pour la Guilde des Harponneurs.

— Je n'y crois pas, et tant que je n'aurai pas de preuves, je n'y croirai pas. Tharbin n'est pas fou. S'il donne trois dirigeables à Herandez, il se condamne lui-même. Un jour ou l'autre, la Guilde envahira toute l'Asie du sud-est et du nord. Herandez est un envahisseur qui ne saura jamais se limiter dans ses conquêtes. Il faut me donner des preuves.

Le lendemain, la nouvelle éclata dans toute l'Australasienne. Le Consortium des bonzes sommait l'Omnium de s'expliquer sur l'attaque d'un de ses cargos naviguant paisiblement dans le Pacifique Sud, en dehors des eaux territoriales de tout pays. Cette notion d'eaux territoriales venait d'ailleurs de China Voksal et la limite était fixée à cinquante kilomètres. Jamais personne n'avait donné son accord. Aucune réunion entre les différentes organisations intéressées ne s'était tenue, mais Tharbin aimait que l'on respectât ce qu'il décréait avec assez de prétention.

— Vous savez que Tharbin nous menace ? lui lança Le Kid par radio depuis son île de Titan. Il faut répondre sans tarder.

— Nous devons nous consulter.

— C'est donc la vérité ?

— Le navire a refusé de faire demi-tour. Il se dirigeait vers la plage de débarquement où la Guilde s'est imposée. Qu'il demande des comptes à la Patagonie Occidentale, c'est-à-dire à Yeuse.

— Ne pensez-vous pas que vous devriez vous rendre auprès de Tharbin ? Vous avez travaillé pour lui. Je sais qu'il conserve pour vous une certaine affection.

— Ce serait me jeter dans la gueule du loup.

— Attention, il peut stopper tout notre trafic ferroviaire entre Tcheou Voksal et Markett Station, et Markett Station et China Voksal. Ces lignes lui appartiennent de droit, sans parler de quelques autres. Nous ne pouvons nous permettre de ne pas répondre.

— Et si on bombardait les usines de Tharbin, ricana Liensun.

— Ne plaisantez pas. J'arrive aussi vite que possible et nous prendrons une décision.

— Tous les deux seuls ? Ni Farnelle ni mon père ne seront là.

— Il y a Ann Suba à titre consultatif, et demandez donc à Songe ce qu'elle pense qu'il convient de faire.

Il n'en avait pas envie et continua ses inspections, mais dans la journée l'information de China Voksal prit une telle importance que Songe elle-même l'appela :

— Dis donc, c'est dangereux tout ça, et ça empeste la guerre. On dirait que Tharbin veut en découdre. Tu as suivi les dernières informations ?

— Non... Que se passe-t-il ?

— Il veut mobiliser dix mille soldats. Il dit qu'il a demandé que trois de ses dirigeables soient équipés d'armes automatiques et de lance-missiles. On dit qu'à China Voksal c'est l'affolement, et le prix de l'huile de baleine et de celle de phoque a pris vingt-cinq pour cent.

— Ne cherche pas : tout est dans cette spéculation. Un coup en Bourse de notre copain Tharbin.

— Je n'en suis pas si sûre. Nous l'agaçons depuis pas mal de temps et il doit estimer que c'est une bonne occasion de se débarrasser de nous.

La réunion entre le Kid, Ann Suba et lui-même fut assez difficile. Liensun comprit que les deux autres souhaitaient qu'il se rende à China Voksal et rencontre Tharbin. En communication par radio avec ses associés, Songe, actionnaire consultative, était du même avis.

— Vous voulez que j'aille m'humilier, dit le garçon. Qui sait même si Tharbin ne me retiendra pas en otage.

En même temps qu'il se laissait aller à prononcer ce mot il comprit qu'il avait commis une erreur grossière, car le Kid le regarda férocelement :

— L'otage, il est entre les mains de Hernandez, le Caudillo de la Guilde, et je pense qu'il n'y a aucune comparaison possible. Tu as coulé un cargo du Consortium, tu dois aller t'en expliquer. Tu ne présenteras pas d'excuses mais tu donneras les preuves de ce que tu avances grâce aux photographies prises lors de l'attaque. Tu laisseras entendre que nous sommes prêts à recommencer, si Tharbin continue d'envoyer ses cargos pour ravitailler les troupes qui ont envahi la Patagonie. Tu ajouteras que la livraison de trois dirigeables à Hernandez serait une véritable déclaration de guerre, et que le soir même nous bombarderions China Voksal. Mais tu enroberas tout cela. Tu ne te montreras pas trop brutal ni menaçant. Tout simplement, tu exposeras les décisions prises par notre collectif.

— Je pourrais, dit Liensun qui commençait à accepter cette éventualité, demander à Tharbin d'intervenir pour que Jdrien soit libéré. Je pense que la perspective de passer pour le complice de gens capables de détenir un innocent en otage pourrait retourner l'opinion publique en notre faveur. Nous pourrions également commencer à faire état, dans nos informations sur la guerre de Patagonie, des atrocités commises en territoire oriental.

— Nous ferons diffuser ce type d'informations pendant que tu seras à China Voksal, et en même temps nous laisserons entendre que toute la communauté internationale condamne le fait que Jdrien soit prisonnier de la Guilde. Mais sans mettre directement Tharbin en cause. Nous émettrons aussi que de nombreuses Compagnies se sont déclarées indignées, mais qu'on attend toujours la prise de position du Consortium des bonzes. Nous ajouterons que des dirigeants de Compagnies proposent le boycott de l'huile de baleine tant que Jdrien ne sera pas libéré. Tout cela est faux, cependant je suis certain que dans les vingt-quatre heures nous aurons déjà une douzaine de déclarations soutenant cette motion.

— Très habile, admira Liensun. On voit que vous avez dirigé la plus grande Compagnie de la planète. Dans ces conditions je

suis prêt à me rendre là-bas.

— Je me charge d'obtenir le rendez-vous, lança Songe depuis Markett Station. Mais dépêchez-vous de faire cette émission. Il faut que la décision de Tharbin soit influencée par ce remue-ménage.

— Je m'en occupe dès que la séance sera levée, dit le Kid.

Pendant ce temps, les rumeurs les plus inquiétantes couraient sur toutes les ondes de l'Australasienne limitée à l'Asie du sud-est et à l'ancienne Chine. On affirmait que le Consortium allait faire alliance avec la Guilde des Harponneurs pour que la fourniture d'énergie animale ne soit pas aux mains d'un seul groupe économique. Trop longtemps les livraisons d'huile de phoque avaient été soumises à des manœuvres qui en faisaient grimper le prix.

Mais vers midi, alors que les premières informations lancées par Radio Lacustra commençaient de se répandre, on sentit un flottement chez le commentateur. Le Kid venait de frapper fort : il proposait qu'une cinquantaine de journalistes et d'hommes éminents acceptent de faire le voyage en Patagonie, pour se rendre compte sur place des traitements cruels infligés par les Harponneurs à la population.

— Je me demande où il trouvera les témoins, grommela Liensun. Pas un seul rescapé de cet enfer n'a pu passer en Patagonie Occidentale.

Mais c'était surtout l'histoire de Jdrien, le Messie du peuple des Roux, qui soulevait une grande émotion. Les habitants de ces contrées étaient racistes, ne supportaient pas la présence des Roux, d'ailleurs de moins en moins nombreux dans les Compagnies, mais Jdrien n'avait jamais perdu un pouce de sa célébrité. On rappelait que c'était un homme tolérant, pacifique, qui avait toujours voulu réconcilier les deux composantes de la planète : les Hommes du Froid et ceux du Chaud. Les anciens Banquisiens qui avaient dû fuir leur Compagnie aux prises avec le dégel se souvenaient de lui avec émotion. Il avait obligé Jelly, la monstrueuse amibe qui menaçait le sud de cette Compagnie aujourd'hui défunte, à interrompre son invasion. Il avait souvent aidé les Hommes du Chaud et l'on citait des dizaines d'anecdotes souvent inventées ou enjolivées.

— La tactique du Kid commence à faire des effets surprenants, lui dit Songe par radio. J'attends toujours la réponse du président du Consortium des bonzes. On vient de me rappeler pour me dire qu'elle ne saurait tarder, alors que ce matin c'est tout juste si on avait enregistré ma demande. Tharbin est pris de court. Il réagira, certes, mais pas avant demain, et le mal sera fait.

Radio Lacustra continuait à proposer un voyage en Patagonie à bord d'un dirigeable ou d'un hydravion de l'Omnium du Pacifique. Et il y avait déjà une dizaine de personnes qui avaient posé leur candidature.

CHAPITRE VII

Cette fois il avait remporté une petite victoire : le Bulb venait d'accepter de lui fournir un exemplaire de son écriture mentale comme il l'appelait, et Gus se préparait à l'enregistrer. L'animal de l'espace s'était fait quelque peu prier, mais depuis quelques jours il cherchait comment reproduire son langage télépathique, celui qu'il utilisait pour correspondre avec ses compagnons des étoiles.

— Il me faut une matière susceptible d'être gravée comme le sont nos cerveaux quand nous discutons.

Il disait avoir trouvé cette matière, mais refusait d'expliquer ce qu'elle était. Puis l'écran se ralluma et, après avoir demandé à Gus s'il était prêt, le Bulb lui envoya toute une série de dessins bizarres. Ce n'étaient pas des diagrammes, mais plutôt des idéogrammes ou des iconogrammes, en ce sens qu'ils exprimaient l'idée ou l'image d'un mot et non le son de ce mot. Impossible de traduire ces motifs en langage parlé. Et comment les reproduire quand on n'était pas un Bulb ?

Les imprimantes débitaient du papier déjà bien rempli de ces dessins quand Gus en demanda la traduction.

— Eh bien, dit le Bulb, je suis en train de dire que depuis si longtemps que je vis dans cette région de l'Univers, je ne me suis jamais senti aussi serein à la pensée de retourner enfin chez nous. La présence des autres Bulbs me réconforte et m'aide beaucoup pour ma préparation définitive, cependant je ne peux oublier que vous fûtes tout de même un ami et que vous avez accompli des exploits pour m'aider à survivre.

— Mais comment chaque image, chaque idéogramme peuvent être ainsi liés pour exprimer une suite assez cohérente ?

Le Bulb effaça ses petits dessins pour inscrire en langage humain :

— Et l'imagination, la poésie, qu'en faites-vous ? Nous développons dans un sens ou dans un autre le concept que nous gravons dans le cerveau des autres. Par exemple si j'évoque un endroit précis de l'espace, une zone de minuscules astéroïdes où nous aimions nous prélasser, il est certain que l'image d'un de ces astéroïdes ne peut dire grand-chose. Aussi j'y ajoute l'image d'un Bulb en train de se prélasser en dévorant un saus, et déjà l'image trop précise laisse place à un sentiment plus délicat, plus intime. Nous sommes de grands poètes, vous savez ? Nous discutons parfois à l'infini pour nous griser d'images et d'idées qui pourraient paraître absurdes, mais qui ont pour nous la même puissance et le même effet que vos alcools et vos drogues. Nous prenons des cuites de poésie comme vous-mêmes vous vous soûlez à la méchante vodka. Et pour attirer une dame dans nos parages, nous savons trouver les plus habiles comparaisons. Nous les charrions d'images agréables qui peu à peu peuvent se transformer en visions érotiques, toutefois avec une très grande prudence car nos dames sont assez pudiques et même farouches.

Gus se demandait ce qu'il pourrait bien faire de cette écriture mentale qui, désormais, figurait sur des bandes de papier en signes incompréhensibles. Il lui faudrait des semaines, des mois pour en pénétrer le secret, et il n'avait aucune autre traduction pour comparer.

— Comment pourrai-je communiquer avec vous, murmurait-il, si par exemple je désirais m'initier à votre poésie naturelle ? Il n'y en a aucune à pianoter sur ce clavier qui établit la communication entre nous. Avez-vous un conseil à me donner ?

— Je ne vois pas pour l'instant et d'ailleurs jamais les Ophiuchusiens n'ont été tentés de le faire. Il a fallu que j'apprenne leur langage, leur écriture surtout, sans pour autant les voir essayer de s'initier à ma façon de m'exprimer.

S'il parvenait à saisir le sens des conversations télépathiques entre les Bulbs, peut-être parviendrait-il à connaître l'instant précis où le fabuleux animal abandonnerait sa position géostationnaire pour s'en aller dans l'hypermespace.

Ce serait la seule chance de faire basculer le Bulb dans l'attraction terrestre et ainsi d'échapper au destin de l'animal. Le Bulb tomberait vers la Terre, traverserait les couches de l'atmosphère en brûlant. Il se consumerait peut-être dans son entier, mais Gus pensait qu'il y aurait bien un endroit qui resterait intact, qui serait épargné. Il y aurait ensuite le choc effroyable, à moins que le Bulb ne tombe dans un océan. Gus savait que le dégel avait en partie débarrassé la Terre de la glace qui la recouvrait depuis plus de deux millénaires, cependant il n'avait presque plus d'images de la planète, les caméras extérieures étant endommagées ou impossibles à régler. Il y avait néanmoins une chance sur deux pour que les restes de ce satellite hybride entrent en contact avec de l'eau. Ce qu'aurait voulu Gus, c'était un procédé pour pénétrer dans les couches de l'atmosphère terrestre, sans les traverser brutalement et risquer de brûler. Il y avait des boosters dans des soutes que l'on pourrait installer à l'extérieur du Bulb et mettre à feu, lorsque ce dernier serait en chute libre et pris par l'attraction de la Terre.

— Notre poésie vous attire, fit le Bulb avec quelque satisfaction. Il est certain que nous y sommes habitués alors qu'un étranger pourrait bien être séduit par les trésors qu'elle peut contenir.

— Les perles, dit Gus avec humour faisant référence aux pearls qui étaient des graines de l'espace dont se nourrissaient les Bulb.

— Vous êtes très drôle, répondit le satellite, et cela aussi est une forme de poésie. Nous aimons faire ce que vous appelez des rébus. Les idéogrammes et les iconogrammes s'y prêtent à merveille. Des rébus et aussi des jeux de mots... Des contrepèteries, c'est bien ça ?

— Vous avez gravé une matière inconnue pour reproduire ensuite cette écriture sur l'ordinateur, ne pouvez-vous pas me dire quelle est cette substance ? Je voudrais essayer de graver ma propre écriture mentale pour voir si elle correspond à la vôtre.

— Pourquoi insistez-vous pareillement ? fit le Bulb, soupçonneux. Je sais que vous ne vous résignez pas à finir avec moi dans un trou noir et je reste sur mes gardes.

— Excusez-moi, dit Gus, je ne voulais pas vous tromper. Après tout, cela n'a pas d'importance, et si votre poésie n'a pas la qualité que j'en attends, je préfère m'abstenir que d'être déçu.

— Comment, s'indigna le Bulb, vous mettez en doute ce qui fait la beauté de nos vies ? Nous faisons de la poésie de notre naissance à notre mort, et dans tout l'Univers vous ne trouverez pas autant de beauté et de puissance, autant de délicatesse dans l'expression des sentiments, autant de justesse dans l'analyse de nos destins. Et si vous voulez vraiment comprendre ce que je dis, utilisez donc un cerveau vierge d'un de ces enfants de loupés qui vient de naître. C'est ainsi que j'ai procédé, en m'emparant d'un cerveau tout frais, tout vierge et non encore marqué par des pensées et des appétits répugnants.

CHAPITRE VIII

Au bout de vingt-quatre heures, Farnelle estima que de toute sa vie elle n'avait jamais connu des instants aussi difficiles. Elle crut qu'elle ne pourrait en supporter davantage, en découvrant ce qu'était la vie sur ces radeaux de bois, à peine préparés pour la lutte contre le plus dangereux des océans. Il fallait des hommes hors du commun pour accepter de se battre constamment contre le vent, les paquets de mer, pour rattacher sans cesse les troncs d'arbres qui menaçaient de se disloquer. Ils subissaient un coup de tabac d'une violence que Farnelle n'avait jamais rencontrée. Danglov pensait que c'était la rencontre des tsunamis avec les vents du sud qui leur valait d'être ainsi ballottés sur des vagues gigantesques. Farnelle avait aperçu des creux de trente à cinquante mètres, et c'étaient des montagnes écumantes de rage qui accouraient à l'assaut de la fragile embarcation. Deux mille tonnes, cinquante mètres de long sur vingt-cinq de large, et on avait l'impression d'être dans un esquif. Son cargo *Princess* lui donnait un sentiment de sécurité. Alors que là, pour faire trois pas, il fallait s'attacher sous peine d'être emporté à jamais, et même dans la minuscule cuisine où elle essayait de confectionner un repas chaud, Farnelle avait l'impression d'avoir été rouée de coups. Les mouvements brusques du radeau la précipitaient contre les murs, contre les quelques meubles grossiers de l'endroit. Elle faisait un ragoût de viande de renne séchée mais se demandait si elle parviendrait à ses fins. Déjà pour le café et le thé, elle avait dû utiliser des ustensiles qui fermaient de façon étanche et pouvaient se balader dans tout le carré sans trop de dommages. Et c'était dans une casserole fermée qu'elle essayait de mijoter

son dîner.

Les hommes entraient pour prendre un verre, une tasse de café et avec eux s'engouffraient la furie extérieure, l'eau, le vent, la nuit. Elle était heureuse quand la porte se refermait.

Danglov, le maître à bord, finit par abandonner sa barre à un de ses hommes et vint prendre du café additionné d'un alcool extrêmement fort qui se fabriquait dans les Aléoutiennes avec du sucre, de la levure et auquel on ajoutait du sang de requin parût-il, ce qui expliquait sa vilaine couleur rouge.

— Pas trop dur ? hurla-t-il pour se faire entendre.

— Ça va, répondit-elle sur le même ton.

Mais au même instant elle fut projetée en l'air et il tendit les deux bras pour la recevoir. Il la serra contre lui comme si elle n'était qu'un paquet de guenilles trempées, et elle entendit craquer ses propres os. Mais elle sentit aussi autre chose : l'érection brutale de ce grand gaillard alors qu'il la gardait contre lui. Elle ferma les yeux, croyant qu'il allait la violer, enfin elle aurait été à moitié consentante, mais il la porta avec gentillesse jusqu'au fourneau où elle put s'accrocher aux doubles barres qui ceinturaient fermement ce foyer.

— Merci, murmura-t-elle.

— Dans quelques heures ce sera plus calme, nous échapperons aux remous d'un fleuve qui se jette juste en face et qui doit débiter des millions de mètres cubes, toute cette glace des Rocheuses qui n'en finit pas de fondre. Je crois que ce fleuve s'appelle Colombe ou quelque chose dans ce goût-là.

Plus tard elle vérifia sur une carte et vit qu'il s'agissait du Columbia ou encore de l'Oregon. Un fleuve très puissant qui frôlait les deux mille kilomètres de long.

Effectivement dans le petit matin la mer se calma. C'est-à-dire qu'elle n'eut plus que des vagues de quatre à cinq mètres que le radeau pouvait affronter sans trop de mal. Les hommes étaient exténués, et pourtant ils veillaient à tout vérifier, les attaches des troncs, les bordés, la machine à vapeur qui, malmenée dans tous les sens, n'en avait pas moins continué à fonctionner sans faillir.

— Une brave mécanique assez rustique pour marcher dans les pires conditions. Sans elle, nous ne nous en sortirions pas.

Pourtant elle a un rendement peu rentable aux yeux des spécialistes. Il faut sans cesse l'alimenter en bois, mais ce n'est pas ce qui manque.

Ce radeau possédait une cale où étaient entreposés les provisions, le matériel et le bois de chauffage pour la chaudière. Des quantités impressionnantes, d'ailleurs. C'était dans cette cale que Farnelle devait aller chercher aussi le bois de son poêle. Et lorsqu'elle y descendait, elle n'en serait plus remontée. Malgré les mouvements du bateau, on s'y sentait plus à l'abri que dans la cabane, et au moins les bruits de la tempête y parvenaient étouffés. Mais il y avait quelques infiltrations d'eau que le calfatage déficient laissait passer. Il fallait sans cesse enduire les espaces entre les troncs d'un mélange épais de goudron et de filasse. Des pointes maintenaient ensuite le tout. Farnelle se demandait si un produit plus récent, une matière plastique, n'aurait pas été plus performant, cependant ces gens-là fabriquaient des radeaux depuis des années de la même façon. Des radeaux plus petits, bien sûr, à partir du moment où la mer d'Okhotsk s'était libérée de sa banquise, puis la mer de Béring.

On prit le repas du petit matin dans une meilleure ambiance. Farnelle n'oublia pas les hommes de quart dans les différentes parties du radeau ; on pouvait désormais circuler avec une marmite de nourriture chaude dans les mains.

Danglov avait dessiné une carte assez imprécise sur une toile cirée et pointait son doigt sur une sorte de petite échancrure dans la côte :

— À mon avis, il y a des gens qui se sont réfugiés là sur ce promontoire et qui émettent par radio. On peut les écouter et au fur et à mesure qu'on se rapproche le son s'améliore. L'endroit s'appelle Espérance, tout un programme.

Bien avant que la côte n'apparaisse, les yeux exercés d'un des marins aperçurent le panache de fumée que le vent encore fort rabattait vers eux, et bientôt ils sentirent une odeur assez caractéristique pour quelques-uns, dont Farnelle.

— On brûle du charbon. Vous croyez que c'est Espérance ? interrogea-t-elle.

Avant la nuit on aperçut le cap en haut duquel s'élevait cette

fumée et le radeau se dirigea lentement vers lui. Mais on ne trouva des eaux plus calmes que vers trois heures du matin. On put jeter l'ancre et dormir un peu. Au réveil on découvrit une sorte d'anse peu hospitalière au fond de laquelle on ne voyait personne.

— Je suis déçu, dit Danglov, ni habitations ni bateaux et pourtant il n'y a pas trace d'inondation. Cet endroit me semble avoir été épargné.

— Nous avons un contact radio, dit le barreur depuis l'habitable où se trouvait l'émetteur-récepteur.

La voix d'une femme très effrayée, semblait-il, venait d'être remplacée par celle d'un homme plus calme qui demandait des explications. Danglov raconta qui ils étaient, et pourquoi ils naviguaient dans ces eaux avec une embarcation aussi étrange.

— Nous ne sommes pas des marins, dit l'homme. Nous avons réussi à recréer ici une vie assez supportable et nous ne cherchons pas l'aventure.

— Pourtant vos émissions radio ressemblent à des appels angoissés pour rencontrer d'autres survivants.

— Oui, c'était le fait d'une de nos animatrices. Nous ne demandons rien et nous ne voulons pas vous détourner de votre mission. Je pense que vous trouverez des gens intéressés plus au sud mais pas chez nous.

— Nous ne pourrions pas vous rendre une petite visite ? demanda Danglov avec une infinie patience. Nous pouvons peut-être échanger quelques produits ?

— Nous n'avons besoin de rien.

Ce n'était guère encourageant, cependant Danglov insista encore, proposa du bois en échange de charbon.

— Comment savez-vous que nous avons du charbon ? fit l'homme d'une voix un peu plus agressive.

— L'odeur de votre fumée, répondit Danglov. Nous pouvons vous donner du bois. Vous en aurez l'usage pour confectionner certains objets car là-haut sur votre promontoire il ne doit y avoir aucune forêt. Et comment pouvez-vous avoir du charbon ?

À ce moment-là revint la voix de la femme qui était moins effrayée qu'au début :

— Je suis désolée de m'être affolée, mais nous désirons tout

de même avoir des contacts avec vous. Nous avons été attaqués il n'y a pas huit jours par des gens venus de la mer justement, et depuis nous sommes sur le qui-vive. Pouvez-vous nous envoyer un émissaire ?

— Un homme seul et sans armes.

— Attendez, dit Farnelle. Dites-lui qu'une femme va monter là-haut pour discuter avec eux.

Danglov lui jeta un regard songeur puis hocha la tête :

— Bien, je vous annonce.

CHAPITRE IX

Treillé depuis l'*Indépendance*, Liensun descendit au sein même de l'empire de Tharbin et du Consortium des bonzes, au milieu des gigantesques ateliers où se fabriquaient les dirigeables, mais aussi des machines-outils, d'autres produits dont il ne connaissait pas exactement la nature. Il y avait un comité d'accueil, six bonzes en robe safranée avec le soleil des Rénovateurs sur la poitrine, cette roue à rayons qui figurait jadis sur tous les documents, tracts et affiches clandestins que les Rénovateurs répandaient dans le monde. Depuis le dégel, les Rénovateurs n'existaient pratiquement plus en tant que groupe idéologique, mais les bonzes restaient fidèles à certains principes, utilisaient cette fraternité née dans une période difficile pour rester unis et accroître leur puissance économique et financière.

Les bonzes s'inclinèrent et l'encadrèrent pour le conduire dans un nouveau bâtiment – on ne pouvait même plus parler de wagon puisque les roues n'étaient pas visibles –, un endroit qu'il ne connaissait pas. Du temps de la toute-puissance de la société ferroviaire, personne n'aurait osé construire un immeuble comme celui-ci. Liensun fut même certain qu'il était en béton, ce produit autrefois interdit par les règlements de la CANYST.

D'autres bonzes et notamment Tharbin attendaient dans une salle assez longue et haute de plafond, autour d'une table garnie de thé et de pâtisseries. Des plantes vertes étaient disposées avec un certain sens de la décoration.

Liensun se vit désigner un siège sans dossier, sorte de curule aux coussins confortables. Il s'assit et attendit. Puis le silence se prolongeant, il inclina la tête et commença :

— Je suis ici pour fournir toutes les justifications nécessaires aux accusations lancées contre l'organisation à laquelle j'appartiens comme membre associé.

Il attendit que deux jeunes filles très jolies aient commencé de servir le thé pour poursuivre :

— Nous avons effectivement attaqué et coulé un cargo qui ravitaillait les ennemis de Lady Yeuse, à laquelle nous lie un pacte d'assistance économique, militaire et d'amitié. Ce cargo allait ravitailler les armées de la Guilde qui ont débarqué dans un coin de la Patagonie Occidentale. J'ai fait préparer des dossiers à ce sujet et je vais vous les présenter. Je ne pensais pas me trouver face à une si importante et honorable assemblée et il n'y a que six exemplaires.

Le dossier était très bien fait, avec des précisions sur le front ouvert par la Guilde dans la région de Coquimbo, puis la position du cargo au moment de l'attaque, les photographies sur les coups de semonce, le sillage que suivait le cargo avec des indications sur les points cardinaux. Enfin des photographies après l'attaque. L'explosion violente qui avait entraîné le naufrage était assez significative, et on y avait adjoint une étude du spectre des couleurs qui s'en était suivi et qui confirmait que le navire transportait des matières explosives d'une puissance énorme.

Les dossiers circulaient dans une atmosphère silencieuse mais non tendue. Liensun avait même l'impression que plusieurs bonzes s'efforçaient de cacher un certain étonnement. Il prit une tasse de thé et le gâteau que lui offrait une des jolies serveuses. Il se sentait lui-même assez décontracté. Radio Lacustra, depuis deux jours, avait fait un tel travail que de nombreuses Compagnies commençaient à réagir, et que l'on parlait d'une commission d'enquête sur l'attaque du cargo, ainsi que sur les événements en cours dans la Patagonie tout entière.

L'examen dura tout de même près d'une heure, ce qui prouvait le désir des bonzes d'être bien renseignés. Tharbin tout au bout de la longue table, en face de Liensun, s'efforçait de rester impassible, toutefois le garçon percevait ses ondes mentales d'impatience. Tharbin se sentait humilié par l'insistance que ses amis bonzes mettaient à bien étudier les

documents et photographies apportés par son ennemi. Liensun se demanda si la position du président n'était pas remise en question par ses pairs. Il avait subi quelques échecs depuis un certain temps, et la disparition de la nouvelle station portuaire de Tunk Kow, détruite par la crue fantastique du Yang Tsé Kiang, avait été un véritable désastre pour le Consortium. Les options de Tharbin, ses errements, la montée en puissance de l'Omnium du Pacifique et l'édification de Lacustra City devaient lui nuire auprès des siens.

— Voilà un document intéressant, dit un vieux bonze à la gauche de Liensun, mais nous n'avons aucune contrepartie. Le cargo a coulé corps et biens et il n'y a pas eu un seul survivant. Les débris ont été retrouvés par la suite assez vite par un autre bâtiment, et c'est tout ce que nous savons. Ces débris portaient des impacts de missiles.

— Quel genre de bâtiment ? demanda Liensun avec un sourire sournois. Un autre cargo qui ravitaillait les Harponneurs ? Sous le pavillon de votre honorable Consortium ?

Il y eut des murmures, cependant le vieux bonze ne parut pas autrement fâché d'être ainsi attaqué.

— Il y a une équivoque certaine dans ces régions. Certains cargos portent le pavillon de la Guilde, d'autres celui du Consortium, et tous ne paraissent avoir qu'une seule mission, concourir au transport des troupes et au ravitaillement de la Guilde qui occupe illégalement les territoires de la Panaméricaine. Je suis venu pour que vous me disiez dans quelle mesure ces cargos doivent être considérés comme neutres et navigant dans ces zones sans participer à la guerre.

Ce fut l'effarement. Ils s'attendaient à des excuses et voilà que très poliment il demandait aussi des explications et poursuivait avec la même fermeté :

— J'ai un autre dossier qui démontre de façon très nette que c'est une vingtaine de cargos qui naviguent dans cette région. J'ai ici les photographies de tous ces bateaux et de leurs origines.

Cette fois les bonzes se tournaient vers Tharbin qui ne s'attendait pas à ce que Liensun apporte de telles précisions. Le

garçon sortait des liasses de photographies de sa serviette et les faisait circuler.

— Elles sont prises depuis les dirigeables ou les hydravions. Vous pouvez constater que certains cargos sont dans le port de Magellan Station qui se trouve aux mains de la Guilde. Le Consortium est libre de commercer avec qui lui plaît, mais est-ce raisonnable de le faire dans un port qui a été attaqué dans la plus grande illégalité et qui se trouve entre des mains de gens sans foi ni loi ? Jamais la Guilde n'a été reconnue comme Compagnie, et nous ne sommes donc liés par aucun règlement quand nous l'attaquons pour défendre la Panaméricaine. Votre complicité dans cette affaire nous peine énormément. Nous ne voulions pas entretenir avec vous des relations aussi tendues et sur le point d'être rompues. Nous apprenons que trois dirigeables doivent être vendus à ce Caudillo Hernandez, et pour nous c'est un casus belli. Dès que la tractation sera connue et prouvée, nous n'hésiterons pas à prendre des mesures de rétorsion qui pourraient se traduire par une attaque immédiate sur cette station. Nous avons désormais assez d'hydravions pour soutenir Lady Yeuse à l'est, et pour envoyer sur cette grande cité une dizaine d'appareils. Je ne vous menace pas, toutefois je vous répète ce que notre collectif d'associés a décidé. Nous voulons aussi savoir si vous approuvez cette même Guilde, lorsqu'elle retient comme otage un être aussi pacifique et aussi tolérant que mon demi-frère Jdrien. La plupart des Compagnies ont déjà condamné cette ignominie, dont l'Africana qui vient de nous envoyer un ambassadeur extraordinaire.

Les bonzes paraissaient pétrifiés. Ils venaient de voir comment un cargo pouvait exploser sous l'impact de quelques bombes, et voilà que ce garçon leur annonçait que leur chère station pourrait à son tour être le prochain objectif de l'Omnium du Pacifique.

— Vous n'êtes pas venu ici pour regretter d'avoir coulé un de nos cargos et assassiné plus de trente hommes, cria Tharbin qui sentait la situation lui échapper. Vous êtes en train d'orienter cette réunion sur des sujets secondaires, alors que nous ne pouvons accepter que vous attaquiez nos cargos. Nos relations avec la Guilde des Harponneurs sont tout à fait régulières. Il

s'agit d'une Compagnie...

— Une Compagnie qui n'est même pas homologuée. Le Bureau des Concessions existe toujours que je sache, et même son tribunal siège à Markett Station désormais. Avez-vous vérifié si la Guilde est régulièrement inscrite sur ses registres ? Sinon n'importe qui peut faire n'importe quoi. Nous pouvons nous emparer de vos possessions, et dire ensuite que nous sommes une Compagnie tout à fait régulière et vous n'aurez aucun recours.

Les bonzes paraissaient réfléchir à ce que venait de dire Liensun qui jugea bon d'insister :

— Vous pouvez importer de l'huile de baleine, après tout pourquoi pas, mais vous n'avez pas le droit d'entériner l'invasion de toutes ces régions. Je suis donc venu vous mettre en garde. Tout cargo qui arborera le pavillon de votre Consortium et naviguera en direction de la côte patagonienne occidentale sera immédiatement coulé. Si vous voulez trafiquer avec la Guilde, passez au moins à deux cents kilomètres de ces côtes. Autre chose ?

CHAPITRE X

Yeuse avait fini par donner son accord et les deux réseaux nord-sud, le côtier et le montagnard comme on les nommait, avaient été bombardés à plusieurs reprises. Désormais sur plus de cent kilomètres toute la circulation des convois était interrompue, et les images qu'elle recevait par le canal de la télévision ne la réjouissaient guère. Un hydravion de reconnaissance était allé les prendre le matin même, et l'on voyait des files de pauvres gens immobilisés le long des rails détruits. Il y avait d'énormes excavations, des rails qui s'enroulaient sur eux-mêmes, des aiguillages qui avaient été déplacés à cent mètres par les déflagrations. Tout un train gisait renversé, avec des wagons à bestiaux éventrés, remplis de moutons déchiquetés. D'autres habitants essayaient de prendre ces débris de viande tandis que des miliciens de la Guilde les menaçaient.

— C'est de la folie, murmura Yeuse, mais elle devenait nécessaire.

Reiner approuvait. Il tenait dans sa main les états dénombrant les réfugiés qui ne cessaient d'affluer dans la station. Les habitants pensaient que les bombardements allaient reprendre et préféraient quitter les stations en bordure des voies ferrées.

Le chef de l'aviation Kaling avait cependant fait un excellent travail et l'offensive de la Guilde se trouvait enfin stoppée. Des draisines, des avisos et des trains blindés s'étaient rués pendant plusieurs jours vers le sud, et en moins d'une semaine plus de mille kilomètres avaient été conquis. On avait bombardé cette armée d'invasion et également coupé les voies plus au sud, là où

les combats n'avaient pas encore eu lieu. Seulement il n'y avait plus de bombes dans les réserves et, dès que la Guilde aurait réparé, la deuxième offensive ne pourrait être clouée sur les rails.

L'*Orient*, le dirigeable de Songe, livra quelques armes, un contingent de volontaires armés de pied en cap, mais pas de bombes pour les hydravions, si bien que durant quelques jours Yeuse pensa que la situation allait devenir désespérée. Les photographies qu'elle recevait prouvaient que la Guilde réparait les dégâts et qu'elle atteindrait bientôt la zone bombardée plus au sud. Là aussi les Harponneurs pourraient réparer assez rapidement et reprendre leur attaque vers Chiloe Station.

Dans la ville c'était d'ailleurs le bruit qui courait et déjà les réfugiés ne s'attardaient plus dans les camps mis à leur disposition. Ils préféraient descendre encore plus au sud pour se mettre à l'abri, alors que le front ouvert par les Harponneurs dans le bas de la Patagonie Occidentale commençait à s'activer.

Un jour, Reiner rentra furieux, avec des rapports sur le moral de la population.

— On commence à se répéter que dans la Patagonie Orientale la situation des gens n'est pas aussi mauvaise qu'on le dit, les Harponneurs ravitailleraient les stations en huile et nourriture et la plupart des activités économiques ont repris.

— Ce sont des bruits que la propagande de la Guilde répand. Reiner ne répondit pas.

— Ne me dites pas qu'ils sont vérifiés.

— Des habitants de la Patagonie Orientale sont arrivés dans cette région. Ils disent que la vie est redevenue normale et même meilleure que du temps de la Panaméricaine. Eux se sont évadés car ils étaient recherchés pour des activités politiques. Ils racontent que c'est un régime qui n'admet aucune critique, mais à part ça...

— À part ça tout va bien, conclut Yeuse avec une certaine amertume. Ils doivent déverser des milliers de tonnes de marchandises sur le pays pour faire oublier leur poigne de fer. Ce qu'ils veulent, dans le fond, c'est s'installer dans un endroit tempéré et abandonner peu à peu l'Antarctique où règne le froid. Ils ne garderont que les installations baleinières et

phoquières, mettront en valeur la Patagonie et continueront leur conquête vers le nord. Comme l'Amazone est un obstacle impossible à franchir, ils passeront par la côte occidentale. Plus tard l'Amazone cessera d'inonder des millions de kilomètres carrés, et ce sera autant de terres fertiles qui retourneront dans le patrimoine de la Guilde.

— Pas avant trente ou quarante ans, d'après les études les plus optimistes, dit Reiner.

Elle accompagna Benfield et Kaling dans une inspection aérienne. Elle n'aimait pas tellement l'hydravion mais devait reconnaître que c'était un moyen exceptionnel dans ce genre d'opération. En moins de deux heures elle découvrait les installations de la Guilde, les multiples voies de garage qu'ils avaient implantées pour leurs nombreuses super-draisines blindées, leurs transports de troupes, leurs avisos. Un train blindé complet devait abriter l'état-major. Des batteries de missiles étaient pointées vers le ciel. Comme ils volaient trop haut pour un bombardement, la Guilde ne jugea pas utile de gaspiller une seule roquette, ce qui vexa Yeuse :

— Ils se sentent vraiment les plus forts puisqu'ils nous méprisent ouvertement.

— Ils sont les plus forts, dit Benfield. Supériorité de l'armement, numérique, tactique... Et entraînement. Contre dix Harponneurs, nous devons aligner vingt ou trente de nos pauvres volontaires.

— J'ai ordonné qu'on démonte les rails, dit Yeuse sans trop d'enthousiasme, sachant que les Harponneurs les reconstruiraient à toute vitesse.

Seules les bombes avec les énormes excavations qu'elles laissaient pouvaient vraiment les retarder.

— On va faire sauter les principaux ouvrages. Avec des explosifs normaux qu'on a récupérés dans des mines.

Elle rentra découragée dans son train présidentiel réduit au minimum et veilla tard, essayant d'établir un bilan des armements dont elle disposait. Liensun devait revenir avec l'*Indépendance*. L'*Omnium* suivrait, mais surtout elle comptait sur le *Rewa* qui pouvait d'un coup déverser dix mille tonnes sur le port. Des draisines blindées notamment, pour courir au-

devant des envahisseurs et les attaquer. Des armes lourdes et des bombes. D'autres hydravions devaient arriver, aussi.

Le lendemain matin, elle envoya un message au commandant de l'aviation d'Isthmus Station en lui demandant un état de ses réserves. La réponse mit toute la journée pour lui parvenir, car désormais le télégraphe était interrompu entre le nord et le sud et seuls les réémetteurs radio transmettaient les messages. Après en avoir pris connaissance, elle demanda qu'un appareil ayant fait le plein des bombes disponibles soit détaché à l'aviation de Chiloe Station. Le chef de cette petite flotte aérienne lui répondit dans la nuit qu'il était désolé, mais qu'il se trouvait pour l'instant sous les ordres immédiats de Lien Rag, et que ce dernier venait de quitter l'île aux Phoques à bord de son *Iceberg-Ship II*. Elle faillit s'étrangler de rage. La pensée que le trafic de l'huile de phoque continuait, alors que dans son entourage on était paralysé d'effroi dans la crainte d'une attaque massive la bouleversait. C'était pour rejoindre au plus vite Jael, la sœur de Liensun, que Lien Rag avait abandonné son île.

CHAPITRE XI

C'était une colonie de gens venus de l'est depuis quelques années et qui, en prévision du réchauffement, s'étaient installés dans les Rocheuses où ils avaient créé des élevages divers sous abri. Mais les conditions de vie avec la fonte des glaces, la multiplication des torrents rendirent bientôt leur présence impossible à maintenir. Avec des difficultés inouïes ils descendirent vers la côte en espérant trouver un endroit où aucun torrent, aucun ruisseau soudain transformé en fleuve énorme ne viendrait tout inonder. Ils avaient trouvé ce promontoire, et surtout un stock invraisemblable de charbon dans la vallée juste en dessous.

— Un dépôt vieux de plusieurs siècles. Des quantités incroyables. Nous avons calculé qu'en en brûlant sans nous priver nous n'aurons entamé le stock de moitié que dans deux cents ans. Nous cherchons également comment l'utiliser ailleurs que dans notre centrale électrique et nos foyers, malheureusement nous n'avons aucun scientifique parmi nous.

Farnelle avait conquis ces gens, une trentaine, par sa simplicité et son humour, et les marins du radeau avaient pu également escalader le promontoire. Un banquet géant avait été organisé avec des volailles à la broche et de la charcuterie.

— Nous sommes bien ici et je ne pense pas que vous puissiez recruter un seul marin. Nous en avons parlé entre nous. L'océan nous effraye quand il se déchaîne, et nous trouvons que c'est souvent. Au point que nous n'osons même pas aller pêcher et que nous avons conservé nos habitudes de montagnards. Nous appartenions à la High Society, vous savez ces gens extravagants qui avaient anticipé le retour de la chaleur pour

aller vivre écologiquement sur les hauteurs, que ce soient les Appalaches ou les Rocheuses. Mais en fait c'était plus une mode qu'une véritable recherche d'une vie nouvelle, et nous n'en avons retiré aucune expérience positive. Ici nous apprenons à vivre vraiment.

Dans le fond, ces gens-là reconstituaient la vie pantouflarde qu'ils menaient à NYST, du temps où grâce à de gros salaires ils vivaient confortablement dans de beaux compartiments, se cultivaient, achetaient des produits chers et des vêtements luxueux. Grâce à ce charbon, ils avaient reconquis une existence douillette, avec des élevages, des cultures.

— On ne trouvera rien ici.

— Si, du charbon, répondit Danglov ; j'en embarque pour ma chaudière. Certaines nuits de tempête nous n'aurons pas à la recharger constamment au risque de nous brûler.

Ils descendirent un peu plus loin vers le sud où une autre radio émettait périodiquement, toutefois quand ils atteignirent cet endroit, ils ne découvrirent personne dans les wagons abandonnés. Un émetteur restait encore visible, mais les gens qui avaient utilisé cette radio avaient fui en quelques heures sans que l'on sache pourquoi.

— Nous ne le saurons jamais, dit Danglov. Nous allons approcher d'endroits beaucoup plus civilisés, ce qui ne veut pas dire plus riches, bien que le ton des émissions radio soit beaucoup plus prétentieux que celui des communautés que nous avons visitées.

Deux jours plus tard ils aperçurent un petit bateau en plein océan, à plus de deux heures de la côte. Un étrange esquif, certainement bricolé à partir d'un wagon en aluminium et doté d'un mât et d'un petit moteur diesel. À bord il y avait deux couples qui les regardèrent approcher avec appréhension. Ils retiraient un filet de l'eau où ne se trouvaient pris que quelques poissons. Le radeau avait quelque chose d'effrayant, pouvait être pris pour un de ces bâtiments anciens surgis du fond des mers avec un équipage fantôme.

— La pêche est bonne ? cria Farnelle.

C'était un excellent effet psychologique que sa voix créait. On ne pouvait accuser la porteuse de cette voix un peu

nasillarde de mauvaises intentions.

— On pourra juste payer l’huile, répondit une des femmes que le dur métier de pêcheur avait vieillie avant l’âge.

Elle avait le visage et les mains dévorés par le sel et les embruns. Les autres n’avaient pas meilleure mine.

— Vous habitez en face ?

— Salt Shop Station, allez donc savoir pourquoi, car il n’y a pas de sel ni de magasins. Nous autres on fait partie de la basse classe des pêcheurs. Toutefois il y a des privilégiés qui cultivent sous serre et font de l’élevage. Ceux-là sont heureux. Mais nous ne savons faire que cela, pêcher quelques poissons, et aujourd’hui c’est vraiment fichu.

— On peut accoster chez vous ?

— Il y a des gars avec des fusils qui sont dans le sémaphore. Une ancienne tour d’aiguillage, et qui tirent sur tout ce qui bouge. Vous pouvez essayer, si vous avez quelque chose à vendre ou à échanger.

— Du bois, ça marcherait ?

— J’en sais rien, fit la femme. Nous on doit continuer à pêcher jusqu’à la nuit. On vous souhaite bon courage.

— Un instant, dit Farnelle, j’ai quelque chose à vous proposer.

Ils l’écoutèrent avec une sorte d’indifférence. Ils n’avaient jamais entendu parler de ce qui se passait autour d’eux, ni au nord, ni à l’ouest, ni au sud. Lacustra City, connaissaient pas, et ils n’avaient aucune idée de ce qu’étaient devenus des millions d’autres humains. Farnelle leur dit qu’ils recrutaient, qu’ils cherchaient des équipages avec leur famille pour aller s’installer dans le nord.

— Il y fait froid encore ? Alors c’est non. La glace, merci bien.

— Il y a des pêcheurs autres que vous ?

— Une cinquantaine. En vous rapprochant de la côte vous les rencontrerez.

Ils les rencontrèrent à bord des engins les plus insolites. Beaucoup ne pouvaient s’éloigner de la côte faute d’un moteur et ne paraissaient rien connaître de la navigation à voile. Eux aussi ne comprenaient pas ce que Farnelle et Danglov

attendaient d'eux. Ils étaient salement méfiants.

— On va se faire cueillir à coups de fusil, dit le maître d'équipage, mais j'ai quand même envie d'aller voir.

Par radio il entra en contact avec la communauté et, après une heure de discussion, fut autorisé à accoster le long d'une sorte de jetée, en fait une ancienne ligne interbanquisienne effondrée. Tout de suite quatre individus armés de fusils sautèrent à bord et fouillèrent partout. Ils étaient si stupides que les dix gaillards du radeau auraient pu les désarmer d'une pichenette. Ils demandèrent si on leur échangeait de l'alcool, ils en avaient vu des tonneaux dans la cale, contre autre chose, de la nourriture fraîche.

— Pourquoi pas, dit Danglov.

On vint par curiosité examiner leur radeau en forme de grossier bateau. Des dames arrivèrent même dans une sorte de voiture à quatre roues, tirée par un cheval efflanqué, et poussèrent de petits cris dont on ne pouvait dire s'ils étaient choqués ou ravis.

— Ce soir on ira faire un tour chez les pêcheurs. Ne sont peut-être pas tous aussi abrutis que ceux qu'on a croisés dans l'océan.

CHAPITRE XII

Bientôt vingt-quatre heures qu'il attendait tapi dans cette jungle inextricable d'un niveau inférieur du satellite, il ne savait plus lequel. Il avait choisi son poste de guet en fonction de cette flore bizarre qui montait des bas-fonds du Bulb, flore intestinale certainement, d'une luxuriance inouïe. Cette végétation, dotée d'un élan vital extraordinaire, cherchait visiblement à conquérir tout l'intérieur du satellite par ses ramifications épaisses d'où coulait une sève gluante et chaude. Gus en recevait sous forme de pluie et devait s'abriter sous une tente spéciale, car parfois ces ondées répugnantes contenaient un acide dangereux. La flore utilisait cette arme contre ses parasites et en l'occurrence il en était un, au même titre que ces bestioles informes ressemblant à de gros vers mous qui se déplaçaient furtivement dans l'humus du sol. Il avait déjà rencontré des groupes de primitifs, des hordes hébétées qui allaient d'un niveau à l'autre à la recherche d'un peu de nourriture, d'un endroit pour s'installer, mais entre la végétation agressive et les loupés, leur destinée restait aléatoire. Leur seule garantie était une fuite éperdue et on les voyait courir avec les hommes en tête, puis les femmes et les enfants. Gus répugnait à capturer un de ces bébés encore à la mamelle de leur mère pour lui arracher son cerveau. Il se répétait que sa survie était à ce prix mais fermait les yeux quand un de ces groupes passait à proximité.

Il n'avait emporté que des rations caloriques sous un très faible volume pour ne pas s'encombrer, et à la fin elles le dégoûtaient. La pensée que dans le niveau supérieur le petit docteur Isaie et son protégé Grathe poursuivaient dans la plus totale irresponsabilité leur train-train quotidien, à peine animé

par quelques pulsions sexuelles, le rendait furieux. Isaïe, tout à sa passion et au maintien de son petit confort minable, se moquait bien de ses tentatives pour éviter un destin fatal.

Jusqu'ici il n'avait guère aperçu de loupés, c'est-à-dire des Garous ou des hybrides qu'une infernale matrice inventée par les Ophiuchusiens d'autrefois continuait à produire par saccades. Parfois tout s'arrêtait et Gus pensait que l'utérus artificiel était enfin hors d'usage, mais quelques jours plus tard il découvrait sur ses écrans d'autres produits de cette manipulation génétique, surtout des nouveau-nés qui mouraient très vite, que quelques mères Garous emportaient parfois pour les nourrir d'un trop-plein de lait. Les femelles hybrides déjà adultes accouchaient également, cependant leur progéniture n'avait guère plus de chance de survie que celle engendrée artificiellement.

Dans la nuit, nuit réglementaire du satellite qui devait durer désormais dix heures, il avait aperçu de vagues silhouettes éclairées par la phosphorescence d'une des plantes. Des cochons-garous qui se déplaçaient à quatre pattes, hallucinants avec leur tête vaguement humaine, leurs jambes arrière trop hautes. Ils broutaient les plantes, grognaient en fouissant dans l'humus gras, criaient comme des écorchés lorsqu'une pluie acide les arrosait. Gus les avait laissés repartir. Ces animaux le répugnaient, mais avec le jour qui venait de passer très vite il regrettait déjà d'avoir laissé échapper cette occasion, était bien décidé d'en finir. Un cerveau vierge, lui avait expliqué le Bulb, un cerveau pour imprimer les idéogrammes et les iconogrammes d'une écriture mentale inconnue. Il en avait vu la représentation. Sur le cerveau fraîchement recueilli d'un nouveau-né d'hybride, le langage télépathique s'imprimerait comme sur un de ces disques d'autrefois que l'on trouvait chez les antiquaires terriens, en même temps que les étranges appareils qui permettaient d'en tirer quelques sons, le plus souvent des chansons idiotes, plus rarement de belles mélodies.

Il mordit dans une sorte de pâte vaguement parfumée qui ensuite collait à ses dents et à son palais durant de longues minutes. Il vérifia son matériel. Pas d'arme à feu, juste un laser pour se défendre. Il disposait aussi de plusieurs lames effilées et

d'un sac isotherme dans lequel il emporterait l'objet de sa chasse. Très vite il devrait rejoindre son niveau et brancher le cerveau sur différents circuits pour l'empêcher de mourir.

Il savait que le moment où le Bulb abandonnerait son orbite géostationnaire approchait. L'animal de l'espace se sentait de mieux en mieux, prêt à supporter les fatigues d'un voyage dans l'hyperespace, soutenu par ses compagnons. Gus continuait d'étudier son retour sur Terre à travers les couches de l'atmosphère s'il réussissait son coup. Tout serait très rapide, deux, trois heures du temps terrestre.

Le bruit devait agacer son ouïe depuis quelques minutes car il ne fut pas surpris de son approche. Cela ressemblait à une mastication aussi appliquée que multiple, et il pensa qu'une troupe approchait. Il n'y aurait pas forcément d'hybrides dans le tas. Beaucoup d'animaux créés artificiellement se déplaçaient à tous les étages du satellite, des animaux de boucherie très souvent, mais aussi des prédateurs comme des loups, de petits fauves à fourrure. Et même s'il s'agissait de loupés, rien ne l'autorisait à penser qu'il puisse y avoir des petits à la mamelle parmi eux.

Énervé, il entendait leurs dents claquer mais ne les apercevait pas. La flore sur sa gauche était d'une épaisseur peu commune, et il n'aurait pu y pratiquer un passage qu'à coups de machette. Même pas une silhouette pour l'informer sur les affamés en train de se goinfrer. Peut-être des moutons, de simples moutons stupides qui auraient brouté n'importe quoi. Peut-être aussi des hybrides de moutons, et il devait se tenir prêt.

La première image qu'il eut enfin de ces dévoreurs inconnus fut une paire de cornes et tout de suite il sut que c'étaient des chèvres-garous. Et sa pensée dériva aussitôt vers Gueule-Plate, la chèvre-garou qui avait servi de nourrice à Kurty, le fils de Kurts le pirate. Une bête à la fois irritante et amusante qui les avait accompagnés sur Terre et qui montrait pour Kurts et son fils un attachement indéfectible. La pensée de devoir attaquer un bébé de chèvre-garou lui souleva l'estomac, mais il n'avait pas le choix.

C'était bien un troupeau d'hybrides d'humain et de chèvre

qui progressait lentement à moins de trois mètres de lui et ne se doutait pas de sa présence, cependant il n'apercevait aucun bébé. Le mâle qui venait en tête ne pouvait se tenir sur deux pattes, trop grêles pour son énorme tronc d'homme, et derrière apparaissait un autre jeune mâle qui, lui, marchait comme un humain. Deux femelles aux mamelles vides, un vieux mâle et une autre femelle. Cette dernière avait des seins de femme mais aucun enfant n'y était pendu.

Encore une journée de perdue, pensa-t-il avec découragement. Il lui faudrait passer une nouvelle nuit à attendre. Et puis la toute jeune femelle fut tout à côté de lui avec un tout-petit dans ses bras. D'elle on ne parvenait pas à définir ce qui était bestial ou humain, toutefois son enfant, lui, était beaucoup plus humain que chevreau. Et il n'avait même pas trois jours, pensa Gus avec une formidable envie de s'enfuir à toutes jambes.

CHAPITRE XIII

Grâce à des patrouilles incessantes jusqu'à mille kilomètre des côtes chinoises, la flotte des cargos du Consortium, revenant lourdement chargés de l'Antarctique, fut bientôt repérée. Depuis plus d'une semaine, et à la suite de renseignements qui depuis l'île de Pâques leur étaient parvenus par un hydravion basé à Isthmus Station, la direction de l'Omnium savait que huit cargos remontaient vers le nord avec leur ligne de flottaison bien enfoncée dans l'océan. En tout près de cinquante mille tonnes d'huile de baleine.

Les échos radar confirmèrent plus tard. Les hydravions basés à Titan allèrent à la rencontre de cette flotte sans prendre le risque de se montrer, puis retournèrent à Lacustra City où l'on prépara le jour J. Six appareils avaient été choisis pour leurs hautes performances. C'étaient les derniers sortis de la Manufacture Kurts et Ann Suba avait tenu à prendre le commandement de cette force aérienne. Liensun suivrait à bord du dirigeable *Omnium*. L'*Indépendance*, lui, était en route pour Chiloe Station avec un important chargement d'armes. Le *Rewa*, après avoir déchargé son bois, venait lui aussi de repartir de Nemicie pour Chiloe Station qu'il espérait atteindre en trois semaines. D'après les derniers messages de Yeuse, toujours transmis par un relais d'hydravions, la situation était plus que critique et elle s'attendait à une offensive foudroyante dans les prochains jours, offensive contre laquelle elle ne pourrait opposer que de très faibles forces. Son aviation, faute de bombes et de missiles, resterait clouée au sol.

L'escadrille de Lacustra City décolla dans un ordre impeccable, sous les yeux de plusieurs milliers de Lacustriens

qui applaudissaient. Tout le monde était persuadé que les six hydravions allaient attaquer et couler les cargos du Consortium, et chacun en son for intérieur redoutait la colère future de Tharbin qui disposait d'un énorme potentiel militaire. Depuis des mois il se préparait en secret à ce genre d'épreuve, et l'on disait qu'éventuellement un contingent d'Harponneurs pourrait prêter main-forte aux armées des bonzes. Dans China Voksal on avait recruté près de cent mille hommes que l'on payait très cher pour un entraînement poussé. De plus, les usines du groupe produisaient de nouveaux dirigeables plus petits et plus rapides, pouvant voler très haut tout en emportant deux cents tonnes de fret. On murmurait que les ingénieurs de China Voksal avaient découvert un gaz inerte encore plus léger que l'hélium, un gaz qui n'existait pas dans l'atmosphère terrestre et que l'on produisait à partir de certaines substances. Liensun n'y croyait pas. C'était, disait-il, un coup de bluff, une intoxication psychologique, mais dans Lacustra on se disait que si les cargos étaient coulés, la ville sur pilotis serait à son tour la cible de bombardements futurs.

Depuis son dirigeable, étant parti à l'avance, Liensun assista à l'arrivée des six hydravions qui volaient en formation étagée, celui de la directrice de la manufacture arrivant le premier. De son poste d'observation il venait de repérer les cargos qui, eux, naviguaient à la queue leu leu, les plus puissants restant volontairement à la traîne.

Ils durent d'abord localiser, sur leur écran radar, le dirigeable et identifier sa silhouette comme appartenant à l'escadre lacustrienne. Liensun, dans ses appareils optiques, vit que les lance-missiles de deux de ces cargos se relevaient dans sa direction, prêts à toute éventualité :

— Préparez les leurres. Nous les lâcherons quand je l'ordonnerai et il ne faudra pas perdre une seule seconde. En même temps nous perdrons mille mètres d'altitude.

Il avait expliqué à l'équipage que pour désorienter un missile à recherche infrarouge, il ne fallait surtout pas essayer de gagner de la hauteur. Ces bombes volantes pouvaient à tout moment rectifier leur plan de vol vertical, mais étaient moins à l'aise pour plonger sur un objectif perdant de la hauteur. Quant

aux leurres, et c'était la grande nouveauté, ils seraient, eux, envoyés à deux mille mètres au-dessus du dirigeable, grâce à des fusées qui exploseraient pour les libérer en quelques secondes.

Les six hydravions venaient d'être repérés à leur tour, et cette fois c'était l'affolement et le branle-bas de combat sur tous les cargos. Liensun ricanait car ces marins-là ne s'attendaient pas à une telle démonstration de puissance aérienne. Venant de l'Antarctique, à des distances trop considérables pour pouvoir recevoir des messages d'alerte, ils naviguaient sans trop d'inquiétude, heureux de se rapprocher du terminal. Et voilà qu'une armada aérienne menaçante fondait sur eux.

Ils commirent l'erreur de tirer les premiers, et cela fut enregistré sur des films spéciaux où l'heure était indiquée seconde après seconde. Ces films avaient été fournis par des huissiers de Markett Station qui en avaient scellé les cassettes de façon à ce qu'on ne puisse les truquer. Sur les huit cargos, au moins quatre envoyèrent des missiles, cependant pour l'instant ils ne visaient que les hydravions. Ceux-ci lancèrent des leurres, mais depuis l'hydravion d'Ann Suba partirent de petits antimissiles très sophistiqués.

— Les leurres ! cria Liensun, ayant un pressentiment lorsqu'il aperçut une batterie du plus gros des cargos en train de changer de site.

Le départ des fusées joint à la brusque perte d'altitude fut assez éprouvant, toutefois le dirigeable, très bien équilibré, supporta vaillamment le tout.

Pendant ce temps, la première Ann Suba piquait à toute vitesse vers le plus gros des cargos, et sa bombe unique placée entre les flotteurs se libéra. Liensun ne put s'empêcher de sourire en imaginant à l'avance la surprise des marins, et tout son équipage souriait avec lui. Chaque hydravion plongea sur sa proie, en dépit des nombreux missiles qui éclataient autour d'eux.

La bombe d'Ann Suba, au moment de l'impact, se comporta curieusement. Le navire bombardé par une telle masse aurait dû littéralement exploser mais il n'en fut rien. Tandis que des marins se jetaient à l'eau pour échapper au carnage, la bombe

explosa certes, mais médiocrement, libérant tout un flot de peinture rouge qui se répandit sur tout le pont du navire et le macula pour de longues semaines. Cette peinture était en principe indélébile. Et chaque cargo reçut son « pot » de peinture comme les appelaient les aviateurs. Chaque hydravion en lâcha un, sauf deux qui doublèrent pour que tous les cargos soient atteints.

L'escadrille reprit de la hauteur et, depuis six mille mètres, Liensun put vérifier que les navires étaient désormais vernissés de rouge, et que de nombreux membres de l'équipage l'étaient aussi. C'est alors qu'il fit lâcher les tracts lestés pour atteindre les cargos. Sur ces tracts une seule phrase :

« Pour cette fois c'est de la peinture, mais la prochaine ce seront de vraies bombes qui vous pulvériseront tous si vous acceptez encore de collaborer avec la Guilde des Harponneurs, ce gang de tueurs et de tortionnaires. »

Puis les hydravions rentrèrent à Lacustra City, précédant l'*Omniium* qui naviguait plus lentement, venant derrière comme un berger poussant son troupeau devant lui.

CHAPITRE XIV

Les armes individuelles commençaient d'arriver et avec l'*Indépendance* on aurait enfin des bombes et des missiles. En attendant le *Rewa* dont la venue était annoncée pour dans les dix jours à venir. On avait appris à Chiloe comment la flotte aérienne de Lacustra City avait ridiculisé les cargos de Tharbin. Toute l'Australasienne s'était gaussée de Tharbin et approuvait la manœuvre des gens de Lacustra City. Les films démontraient de façon irréfutable que les cargos du Consortium avaient tiré les premiers. Les dirigeables qui ravitaillaient Yeuse apportaient des journaux, des extraits d'émissions télévisées et de radio qui racontaient dans le détail ce qui s'était réellement passé. Et tout le monde était bien d'accord sur un point. Si les patrons de Lacustra City l'avaient souhaité, huit cargos auraient coulé corps et biens dans le Pacifique. La seule réaction de Tharbin avait été assez critiquée, car aussitôt il avait expédié dans les airs, au-dessus de la route qu'empruntaient ses navires, trois dirigeables qui étaient relevés tous les deux jours. Ils étaient chargés d'escorter les cargos dès que ceux-ci franchiraient l'équateur.

Liensun et Ann Suba, avec l'accord du Kid, décidèrent de les survoler régulièrement mais sans manifester d'hostilité, si bien que les équipages de ces aéronefs commencèrent à éprouver des symptômes psychologiques très perturbants. Tharbin dut les relever plus souvent. Il était certain que les équipages des hydravions mieux fourrés, mieux entraînés, montraient alors leur supériorité.

Yeuse, si elle s'amusait de ces nouvelles, était de plus en plus terrorisée par la puissance des Harponneurs qui massaient

dans le nord, et peu à peu dans le sud, des forces considérables. Des éléments motorisés qui, en quelques heures, remonteraient ou descendraient les réseaux sans rencontrer beaucoup de résistance. Songe avait accepté de venir avec son dirigeable *Espoir* bourré de fournitures militaires et ce qu'elle avait découvert du ciel en survolant le front nord l'avait fortement impressionnée. Elle confia à Yeuse qu'elle voyait mal comment résister à une telle puissance de feu.

— Sans bombardement, vous n'y parviendrez pas. Et le *Rewa* risque d'être retardé par les nombreux icebergs qui remontent vers le nord. Ils se détachent de plus en plus nombreux, de plus en plus énormes de la banquise de l'Antarctique et compliquent la navigation.

Mais plus tard on devait apprendre que cette malédiction avait également frappé les Harponneurs. D'abord deux cargos ravitailleurs avaient été éperonnés par des masses de glace flottante, et de plus le terminal situé dans la terre de Graham avait été emporté au moment où près de deux cents kilomètres de glace s'étaient détachés du continent pour partir vers le nord. Sur ce bloc de banquise toutes les installations d'embarquement des marchandises et des troupes à bord des cargos, toute l'infrastructure ferroviaire, des centaines de kilomètres de rails arrachés, des wagons-citernes, des wagons d'administration et d'habitation, des dizaines de victimes.

Pendant près de quinze jours le ravitaillement du front nord et du front sud fut totalement interrompu, et c'est ainsi qu'on s'expliqua la perte de temps du Caudillo dans son offensive terminale. Ce qui laissa au *Rewa* le temps d'accoster sur les quais de Chiloe Station, et de débarquer enfin les fameuses drisines blindées ultra-rapides qui iraient semer la mort dans les rangs ennemis. Ayant deux moteurs, un à l'avant l'autre à l'arrière, capables de franchir cent vingt kilomètres en une heure avec une charge de dix tonnes, dotées de canons-mitrailleuses ultra-performants, elles allaient décider du sort de la Patagonie Occidentale, et peut-être permettre de reconquérir l'Orientale. Il y avait aussi des bombes et des missiles, de quoi effectuer des dizaines de missions de bombardement, et enfin deux mille hommes puissamment armés.

Manister, le capitaine reçu par Yeuse, lui confia qu'il y avait dans ses soutes tout un armement récent dont il fallait conserver le secret.

— Je ne devais en parler qu'à vous sur l'ordre du Kid. Les ateliers de Titan ont repris un vieux procédé. Il s'agit d'un gel hautement inflammable qui, lorsque la bombe explose, se colle à tout, aussi bien au matériel qu'aux hommes et les brûle sans qu'on puisse arrêter les flammes. Comme il y a du phosphore, l'eau ne sert à rien dans ces cas-là. Si les Harponneurs fabriquent des rails en matière synthétique, vous pouvez les ravager sur des kilomètres, les racornir sous la chaleur, et vous enflammerez en même temps le ballast artificiel en profondeur, si bien qu'ils ne pourront plus avancer avant des jours.

Yeuse restait sans voix, ne s'attendant pas à recevoir une horreur pareille. Dire qu'elle hésitait toujours à ordonner les bombardements, et voilà que ses hydravions allaient utiliser une arme diabolique.

— J'attendais de vous en avoir parlé avant de les décharger. Il faut s'entourer de très grandes précautions, d'abord dans leur manipulation et ensuite pour en garder le secret. Elles sont dangereuses même en stock et les espions de la Guilde pourraient en profiter pour épouvanter l'opinion publique.

— Je vais convoquer mon chef d'escadrille et le chef d'état-major.

Les deux hommes, Kaling et Benfield, arrivèrent une heure plus tard, et Manister reprit ses explications. Ils restèrent de marbre mais Yeuse, qui connaissait bien Benfield surtout, surprit dans son regard une expression angoissée.

— C'est l'arme ultime, dit-elle alors, que nous n'emploierons que si les ennemis persistent dans leur attaque.

— Le président Kid, fit remarquer Manister, aimerait que vous les utilisiez assez vite car il désirerait en connaître les effets pour perfectionner leur fabrication. Il compte vous en fournir deux à trois fois plus prochainement.

— Je pense, dit Yeuse, ne sachant que répondre pour retarder le plus possible l'emploi de cette horreur, je pense que nous ne devons pas dévoiler trop vite leur existence... Nous enverrons les fameuses draisines avec un appui aérien. Une

contre-offensive à laquelle le Caudillo, qui a pris personnellement le commandement du front nord, ne doit pas s'attendre.

— Et pour le front sud que faisons-nous ?

Songe l'avait survolé et avait fourni quelques renseignements très importants. La progression, là-bas, serait moins rapide, pensait-elle, car le matériel était à peine le quart de celui prêt à entrer en action dans le nord.

— Nous allons débarquer ces caisses spéciales, trancha Yeuse, et nous les stockerons avec le maximum de secret. Il faut que le *Rewa* puisse repartir assez vite pour éventuellement revenir plus tard.

Manister répondit qu'il ne détestait pas ce genre de mission, que les voyages dans le nord, vers le S.I.R.C., devenaient de plus en plus dangereux avec ces tsunamis qui se succédaient à un rythme de plus en plus accéléré. Manister n'avouerait pas qu'au cours de la traversée du Pacifique, loin des échanges radio, il se sentait plus libre pour satisfaire son alcoolisme et passer son temps allongé sur sa couchette, laissant le commandement à son second.

— La date de la contre-offensive ? demanda Benfield quand le marin fut sorti.

— Avant la fin de cette semaine.

CHAPITRE XV

Ce fut un appel de Markett Station qui mit la puce à l'oreille de Liensun. En l'absence de Songe qui avait voulu se rendre auprès de Yeuse en Patagonie Occidentale avec son dirigeable *Omnium*, c'était Jael, la demi-sœur du garçon, qui dirigeait la société économico-financière créée par l'ancienne Rénovatrice et qui se développait de jour en jour.

— Le prix de la tonne de baleinium augmente tous les jours.

Le baleinium c'était l'huile de baleine destinée à alimenter les moteurs diesels, et qui était plus raffinée que l'huile ordinaire.

— Les conditions de raffinage, peut-être ?

— Non, je me suis renseignée, dit Jael. Le prix du transport serait en train d'être multiplié par trois.

— Pourtant le Consortium utilise des cargos qui ne reviennent pas très cher à la construction et qui dépensent peu d'huile. Enfin les équipages sont réduits, même s'ils sont bien payés.

— Justement, c'est à cause de ces équipages qui se sont mis en grève à la suite de l'opération peinture, pour réclamer des salaires augmentés de trois cents pour cent. De plus ils exigent un armement plus important, des conditions de survie mieux adaptées en cas de naufrage, et enfin d'être escortés par des navires qui doivent être mis en construction immédiatement. On dit que le coût total de ces exigences pourrait doubler le prix de revient du baleinium et de l'huile tout court. Si bien que la tonne passerait de trois cents à six cents dollars. Nous serions très compétitifs avec notre fuphoc à quatre cent quatre-vingts dollars. Et même à cinq cent cinquante il resterait compétitif,

puisque les gens le préfèrent.

Le Kid et Ann Suba aboutirent à la même conclusion que lui. Il fallait accentuer la pression sur les flottes de cargos rapportant du baleinium de l'Antarctique. Puis un autre bruit courut. Les derniers cargos attendus par Tharbin auraient entre trois semaines et un mois de retard, et ce fut depuis Chiloe qu'on apprit la dislocation de la banquise de la terre de Graham et la destruction du terminal où les cargos venaient pomper l'huile de baleine. Du coup le prix commença de grimper vertigineusement. Le Consortium engrangea des bénéfices solides durant quatre jours, puis d'un coup la vente du baleinium chuta tandis que le cours du fuphoc s'envolait.

Même à quatre cents dollars la tonne de baleinium on achetait de l'huile de phoque à cinq cent dix. Les trains venus de Nemicie, à travers toutes ces Compagnies centrales très exigeantes, formaient désormais des convois ininterrompus et la famille royale du Laos, toujours partagée en clans ennemis, commençait à trouver un terrain d'entente pour percevoir les péages.

Songe rentra avec d'autres nouvelles qui excitèrent les patrons de l'Omnium, Liensun et le Kid. La contre-offensive des armées de Yeuse avait débuté par une victoire sans bavures. Les draisines rapides avaient, en moins d'une journée, détruit des dizaines de bâtiments légers de la Guilde, et touché également deux avisos et un destroyer, si bien que le train blindé du Caudillo avait dû se replier à une centaine de kilomètres de là. L'aviation avait bombardé les lignes arrière, et les envahisseurs se trouvaient coincés entre deux coupures importantes des réseaux.

— La logique aurait voulu que l'on répare tout de suite le réseau à l'arrière pour assurer une retraite rapide des armées, mais le Caudillo Hernandez étant ce qu'il est, un mégalomane total, il a estimé que ce serait faire preuve de défaitisme, et il a ordonné qu'on rétablisse immédiatement la circulation vers le sud. Du coup ses hommes seraient assez inquiets d'être coupés de leur base arrière, toutefois il semblerait qu'Hernandez prépare une autre tête de pont au sud, justement.

— Yeuse a-t-elle utilisé les nouvelles bombes ?

- Quelles nouvelles bombes ? demanda Songe.
- Faites comme si je n'avais rien dit, sourit le Kid.

Lorsqu'ils furent seuls dans un hôtel de Lacustra City, le plus luxueux établissement de toute l'Asie du sud-est, elle essaya de faire parler Liensun, toutefois il s'y refusa, sous prétexte que c'était au Kid de livrer le secret.

- C'est donc une arme terrible ?
- Oui, terrible.

Ils changèrent de conversation. Elle quittait souvent le lit pour consulter le rouleau de papier qui se dévidait constamment avec les variations du marché financier et celui des matières premières. Liensun avait dû se résigner à accepter ce petit appareil de transmission quand Songe venait le voir.

— Le baleinium s'écroule toujours. Curieux qu'en devenant rare il perde sa valeur. Je crois que les gens préfèrent une valeur sûre comme notre fuphoc. Et s'il doit y avoir pénurie d'huile de baleine, ils aiment mieux encore stocker notre produit.

La radio de Lacustra, mais aussi d'autres émetteurs étrangers parlaient de la contre-offensive de la Patagonie Occidentale et de la première victoire terrestre remportée par Yeuse. Désormais il y avait une forte demande des médias pour envoyer des journalistes dans cette région, et Liensun leur avait promis qu'il y aurait de la place pour une trentaine dans le prochain vol de dirigeables. Cette contre-offensive victorieuse ne faisait qu'accentuer la dégringolade de l'huile de baleine, mais aussi de tous les produits que vendait le Consortium, et d'un coup les commandes de dirigeables se firent plus rares. On attendait avec impatience le vol expérimental du dirigeavion de la Manufacture Kurts.

— Lien Rag est à Titan, dit Songe lorsqu'au petit matin elle se pencha sur le téléscripateur miniature. Avec deux cent cinquante mille tonnes de fuphoc. Du coup les cours se stabilisent à cause de cette nouvelle, mais nous allons annoncer que nous procéderons à un stockage d'une bonne partie de la cargaison et le prix de la tonne remontera.

Liensun ne l'écoutait pas. Tous ces chiffres l'agaçaient, démobilisaient ses ardeurs amoureuses. Se penchant sur ce papier qui se dévidait sans arrêt, elle lui offrait un charmant

spectacle, deux mignonnes fesses rondes très attirantes, cependant il restait sous ses couvertures. Avec Ann Suba, et surtout avec Yeuse, il aurait bondi et aurait courbé l'une ou l'autre sous son étreinte en dépit du ronronnement de l'engin, mais avec Songe il n'osait pas. Elle aurait été capable de continuer à lire les cours de la Bourse ou de s'étonner d'une telle impétuosité, de dire qu'on ne faisait pas ça ailleurs que dans un lit ou une couchette.

Il préféra fermer les yeux, et lorsqu'elle passa dans la salle de bains, il commença de s'habiller avec un grand regret. Il lui fallait Yeuse, son corps fait pour l'amour le plus fou. Yeuse qui préférait un orgasme à une réussite politique ou militaire très certainement, Yeuse qui ne reculait devant aucune invite sensuelle. Et dans le temps avec Ann Suba c'était la même chose. La physicienne sévère, qui cachait ses formes dans des combinaisons strictes, pouvait se révéler la pire des dévergondées. C'était elle qui tout jeune l'avait initié aux audaces amoureuses les plus perverses.

L'appareil crépita plus fort et, couverte de mousse, Songe se précipita sur les dernières nouvelles de Markett Station.

CHAPITRE XVI

Quarante-huit heures que Gus n'apparaissait que quelques minutes dans la cuisine commune pour avaler n'importe quoi et disparaître à nouveau. Le docteur Isaie restait songeur, regardait Grathe avec un soupir :

— C'est tout de même étrange. Il est descendu dans les niveaux inférieurs avec des provisions, est remonté avec une sorte de sac isotherme qui contenait quelque chose d'assez petit et mou, et depuis il s'enferme dans la salle des contrôles. J'ai l'impression qu'il y a installé une sorte de laboratoire, mais lorsque j'ai ouvert la porte, il m'a regardé avec une telle expression que je n'ai pas osé aller plus loin. Pourtant c'est aussi chez moi là-bas, et moi aussi j'ai besoin de faire certaines expériences.

— Fais-les avec moi, susurra Grathe.

Isaie lui adressa un regard complice mais n'en resta pas moins préoccupé. Gus lui était aussi indispensable qu'il était difficile à supporter avec ses brusqueries, son caractère entier. Et puis il méprisait Grathe et ne s'adressait jamais à lui.

Dans la salle de contrôle, Gus venait d'échouer sur une dernière tentative. Il avait cru découvrir comment utiliser le cerveau du bébé garou pour enregistrer l'écriture mentale du Bulb, mais rien de tel ne s'était produit malgré une dizaine de tentatives. Il avait piraté les terminaisons nerveuses du Bulb qui couraient dans des gaines encastrées et alimentaient divers cadrans et écrans en données. Grâce à ces fibres, ces axones, on pouvait contrôler toutes les fonctions physiologiques de l'animal de l'espace, et ces données avaient été bien utiles lorsqu'il avait fallu le soigner de son sarcome particulier. Gus était certain

d'avoir dérivé les axones venant du cerveau sur un appareil enregistreur qui lui-même, grâce à des impulsions magnétiques, communiquerait éventuellement les messages télépathiques de l'animal de l'espace. Mais Gus savait qu'il lui manquait un élément qui transformerait le code du Bulb en message correspondant au cerveau de l'enfant garou. Lorsqu'il était remonté avec l'objet de sa chasse, il l'avait tout de suite immergé dans une solution adaptée pour le nourrir et le maintenir en vie. Il fallait qu'il fût rapidement irrigué et il avait réussi cette opération-là et en était très fier. Depuis, le cerveau vivait. Il préférait oublier dans quelles circonstances il s'en était emparé, comment il avait arraché le bébé à sa jeune mère qui le défendait avec désespoir. Il avait dû assommer la femelle pour emporter l'enfant. Il avait couru en pensant qu'il était poursuivi par toute la bande, et avait pu rejoindre un ascenseur qui fonctionnait par intermittence et qui, ô miracle, avait accepté de le monter à son niveau. C'était seulement là-haut qu'il avait en quelques secondes détruit la vie du bébé qui hurlait, décalotté son crâne poilu de petit chevreau pour lui ôter avec d'infinies précautions le cerveau et une partie de la moelle épinière.

Il parvenait au niveau où il résidait lorsqu'il s'était heurté à un Isaïe qui avait failli l'embrasser avec fougue.

« — J'ai eu si peur de ne plus vous revoir... Je suis si heureux... Parfois on n'arrive plus à se supporter, mais lorsque l'un de nous deux disparaît pour quelque temps, l'attente devient intolérable. Mais que transportez-vous dans ce sac isotherme ? »

Gus l'avait écarté avec violence :

« — Foutez-moi la paix, vous allez tout faire rater. »

« — Vous êtes vraiment déplaisant ! » s'était exclamé Isaïe.

Mais Gus n'écoutait plus et s'enfermait dans la salle de contrôle, peu soucieux de recommencer sa chasse aux cerveaux vierges. Il avait tout de même réussi à l'irriguer avec une solution sanguine artificielle que les machines du satellite produisaient toujours. Une analyse rapide du groupe sanguin nécessaire, quelques boutons à appuyer et tout le programme avait défilé sur un écran tandis qu'il branchait l'encéphale. C'était deux jours auparavant, mais depuis il patageait, devait

s'avouer qu'il ne savait trop comment s'y prendre. Il avait cru avoir une idée et en fait c'était faux. Le Bulb disait avoir gravé sa pensée sur un cerveau frais et vierge, mais n'avait pas expliqué comment il s'y prenait.

Il essaya d'entrer en communication avec lui mais le Bulb ne répondit pas. Un regard aux cadrans lui révéla que le Bulb dormait tranquillement, sous l'effet des sédatifs dont les appareils thérapeutiques le gavaient depuis que sa maladie se développait. Sinon la douleur aurait été insupportable pour lui.

Gus devait donc se débrouiller seul, et pendant une partie de la nuit il s'acharna encore. Il cherchait dans les archives, dans les données, s'il existait un précédent de ce type, passa dans le secteur scientifique qui jadis avait étudié la pensée humaine et le mode de transmission à distance. On n'avait pas agi empiriquement, mais en essayant d'établir des règles scientifiques.

— Le fils de Lien Rag, Jdrien, est télépathe et son autre fils Liensun l'est également. Il y a bien une raison.

Le Bulb se réveilla vers cinq heures du matin et ce fut lui qui interpella Gus à l'aide de l'écran. Il avait une façon à lui de faire retentir la sonnerie spéciale et d'envoyer des éclairs aussi éblouissants que des flashes.

— Vous ne dormez donc plus ?

— Je cherche comment transmettre la pensée à un autre homme. Lien Rag, vous vous souvenez de Lien Rag ?

— Votre copain qui est resté sur Terre. Il a longtemps vécu dans mon organisme avec son ami Kurts. Oui, je m'en souviens.

— Ses fils sont télépathes et même télékinésistes... Ce n'est pas le terme approprié, mais disons qu'ils peuvent influencer un cerveau humain ou animal, et même un ensemble électronique.

— Vous ne m'en avez jamais parlé, c'est très intéressant.

— Si, je vous en ai parlé quand vous étiez comateux à cause de votre mal, mais vous ne vous en souvenez pas.

— Il a deux fils qui ont ce don ? Alors il appartenait à ceux qu'on appelait les X.

— Les X ?

— Oui, c'était un nom de code au début, quand les Ophiuchusiens se sont rendu compte que certains des leurs, des

enfants pour commencer, possédaient des dons exceptionnels. Ce fut un beau remue-ménage parmi les grands patrons qui dirigeaient cet ensemble dont je fais partie. On a d'abord voulu cacher au reste de la population du satellite, il faut bien que je l'appelle par son nom, même s'il s'agit en fait de moi, oui, on a voulu cacher leur existence et on les appelait des X. Toutefois au cours des années, les autres, les gens dits normaux, ont commencé à se douter de quelque chose. Les gosses savaient ce qu'ils pensaient et pouvaient leur jouer des tours, leur provoquer des cauchemars épouvantables ou des hallucinations qui les rendaient fous. Et ce qu'on avait craint se produisit. On commença de regarder ces enfants de travers et de les tenir à l'écart. Mais comme ils devenaient un peu plus nombreux, il a bien fallu les intégrer dans la société qui vivait ici.

— Mais comment cette mutation s'est-elle produite ?

Le Bulb ricana :

— Ça, c'était mon petit secret.

CHAPITRE XVII

Le plus vieux des pêcheurs de Salt Shop Station, qui fumait un mélange bizarre dans une pipe en bois, prit la parole :

— Jamais les Lords de cet endroit ne nous laisseront partir. Ils ont besoin de notre poisson et de notre travail pour vivre. Nous rapportons du poisson, mais ce n'est pas tellement pour leur cuisine. Ils en font de la fumure pour leurs serres, en tirent une huile qui alimente leur chaudière. Ce sont eux qui ont les armes. D'autres ont essayé de quitter cet endroit, sans y parvenir. Bien sûr, nous aimerions vous accompagner dans le nord, jusqu'aux îles de la Reine Charlotte, pour former des équipages sur des radeaux comme celui que nous pouvons voir ici. Ce que vous nous promettez comme gages, et la nourriture variée et abondante dont vous disposez, nous tentent fort. Mais il y a les Lords et surtout les Ladies.

— Comment une telle organisation sociale a-t-elle pu exister aussi vite ? Il n'y a pas trois ans que le véritable dégel a commencé sur cette côte, et déjà ce groupe étend sa domination sur le vôtre ?

— Ils avaient des réserves de nourriture et d'énergie importantes, et puis ils étaient ici depuis longtemps. Quand la glace a commencé de fondre et que d'innombrables ruisseaux se sont mis à couler vers la mer, ils se sont installés sur la hauteur où, avec des engins bricolés, ils se sont débarrassés de ce qui restait du glacier. Ils le faisaient même sauter à la dynamite. En quelques mois ils ont déblayé le terrain pour s'y installer, construire leurs serres. Nous, nous sommes arrivés les uns après les autres, complètement épuisés, ne sachant où aller. Moi, par exemple, avec les miens je venais d'un train qui se

trouvait bloqué par le dégel plus au sud. Nous avons marché des jours entiers à la recherche d'un endroit. Quand nous sommes arrivés ici, les Lords nous ont accueillis avec des fusils, mais quand ils ont vu que nous n'avions qu'un désir, nous installer et ne chercher aucune querelle, ils nous ont désigné cette zone rocheuse où nous avons pu installer un campement. Par la suite, avec du bois de récupération qui arrivait des Rocheuses dans les torrents, nous avons bâti ces cabanes. Au moment de notre installation il y avait une petite colonie de phoques et les Lords nous ont proposé un contrat. Eux tireraient sur les phoques, et nous, nous les dépouillerions pour ensuite les passer dans des chaudières pour obtenir de l'huile. C'était une petite colonie et un an plus tard il n'y avait plus un seul phoque.

— Les Lords exigeaient toujours plus d'huile, dit une femme au visage vieilli avant l'âge. Nous leur disions que les phoques allaient disparaître mais ils ne nous écoutaient pas. Ils arrivaient avec d'étranges vêtements et l'un d'eux jouait d'un instrument assez curieux tout enroulé sur lui-même.

— Un cor de chasse ? demanda Farnelle.

— Je ne sais pas. Les sons qu'il en sortait étaient insupportables. Tout le temps du massacre il en jouait tandis que les Ladies, un peu plus haut dans des charrettes, applaudissaient. Elles portaient des robes blanches et de grands chapeaux avec des panaches en plastique.

— Mais pourquoi les appelez-vous les Lords et les Ladies ?

— Ce sont eux qui nous ont demandé de dire ainsi. Nous ne connaissons pas leurs noms, pour nous ce sont des Lords.

— Quand les phoques ont disparu nous n'avons plus rien eu à manger. On avait commencé à pêcher au bord de l'océan, mais on a vite compris que le poisson était plus abondant au large et nous avons osé nous lancer sur l'eau. Le premier à le faire fut un certain Idovic qui rassembla des panneaux de plastique et se lança sur l'eau avec des rames. Il alla jeter un filet à un demi-kilomètre du bord et revint avec une demi-tonne de poisson. Nous pouvions en garder quelques-uns mais les Lords exigeaient le reste. Il fallait le charger dans des chariots comme une marchandise de faible valeur, alors que nous avons passé souvent vingt-quatre heures en mer pour capturer tout ça, et ils

montrent un grand mépris et un grand dégoût pour notre pêche. Ils nous donnent en échange de la viande de mauvaise qualité et des légumes qu'ils ne veulent pas consommer. Ils viennent toujours ici avec des fusils et nous avons peur.

— Ils ont déjà tiré sur vous ?

— Nous avons perdu trois amis. Ils avaient protesté contre ces échanges qui nous lésaient et avaient réussi à nous convaincre de ne plus sortir en mer. Nous sommes restés huit jours sans aller pêcher et les trois hommes ont décidé d'aller trouver les Lords pour obtenir que le troc soit plus égal. Le lendemain ils les ont ramenés dans un chariot, les ont jetés sans ménagements aux pieds des gens qui accouraient, et nous ont dit que si nous ne reprenions pas la pêche, ils détruiraient notre village.

Farnelle allait s'emporter, rouge d'indignation, mais Danglov posa son énorme main sur sa cuisse pour l'empêcher de parler. Elle frissonna à cause de ce contact. C'était la première fois qu'il se permettait un geste aussi familier, et elle se souvint de la scène dans l'habitable du radeau au cours de la tempête, lorsqu'elle l'avait senti durci parce qu'il l'avait reçue dans ses bras.

— Nous ne voulons pas vous faire prendre des risques, dit le maître d'équipage, cependant nous sommes prêts à vous aider. Nous ne pouvons affronter les Lords et leurs fusils, mais voici ce que je vous propose. Vous pouvez en discuter entre vous. J'espère qu'il n'y aura pas de traîtres pour tout rapporter aux Lords ?

— Cette nuit nous surveillerons les sorties de notre village, dit le vieux pêcheur. Que sont vos propositions ?

Farnelle et Danglov rejoignirent le bord du radeau où une partie de l'équipage avait attendu leur retour.

— Les types qui habitent plus haut sont venus avec les fusils pour demander où vous étiez, dit-on à Danglov. Nous avons dit que nous cherchions de l'huile à acheter et ils nous ont dit que c'étaient eux qui négociaient ce genre de transaction. Ils reviendront demain matin très tôt.

— Nous levons l'ancre, dit Danglov.

Personne ne s'étonna et le puissant radeau quitta son

mouillage pour rejoindre la haute mer. À trois kilomètres de la côte, Danglov ordonna qu'on arrête la chaudière et qu'on mouille deux ancres. Farnelle alla se coucher dans la toute petite cabine qui lui était réservée, un cagibi avec une couchette étroite et une sorte de salle d'eau. Elle venait de quitter sa combinaison lorsqu'on frappa. Elle s'enveloppa d'une couverture pour ouvrir à Danglov qui baissa la tête pour ne pas heurter le plafond très bas, et resta ainsi à moitié penché en avant :

— Vous êtes satisfaite ?

— Nous allons embarquer cinquante personnes environ. Des hommes, des femmes et des enfants. Comment allez-vous les caser sur ce radeau ?

— Dans la cale en partie et le reste sur le pont, mais seulement si le temps se maintient calme. Nous avons de quoi former trois équipages, puisque les femmes sont prêtes à accompagner leur mari pour travailler aussi dur qu'eux sur nos radeaux. Trois radeaux, c'est déjà bien.

— J'aurais souhaité trouver encore deux équipages. Ces gens sont rudes, habitués à des travaux difficiles, mais ils n'y connaissent rien en navigation. Il faudra former des maîtres d'équipage qui devront savoir naviguer en plein océan et loin des côtes. J'espère qu'ils auront ce courage.

— De toute façon nous ne pouvions pas les laisser sous la domination de ces méprisables Lords. Même si ensuite ils se révèlent piètres marins, ils trouveront à s'employer à la scierie ou aux usines de transformation.

Elle eut un petit rire :

— Ne restez pas ainsi ployé en deux et asseyez-vous sur le lit. A-t-on idée d'être aussi grand et lourd ?

Il hésita et alla s'asseoir, un peu gêné, sur la couchette. Elle ferma la porte, s'appuya contre, le regardant entre ses paupières mi-fermées.

— Maintenant vous allez me répondre franchement. Vous n'êtes pas très à l'aise avec les femmes, n'est-ce pas ? Dites-moi que je ne me trompe pas.

Il donna l'impression d'un animal traqué qui s'est fourré dans un piège sans y réfléchir.

— Vous me répondez, oui ? fit-elle avec colère.

— C'est exact. J'avais une femme mais elle m'a quitté, et depuis je n'ose plus croire que je pourrais à nouveau vivre avec une autre. Je crois que je suis trop rude, trop peu civilisé.

— Une autre question. Vous vous souvenez de la fameuse tempête que nous avons subie en venant ici ? Le jour où tout bourlinguait dans la cambuse et où moi-même j'étais ballottée comme tout le reste ?

Il inclina la tête, l'air inquiet.

— Vous m'avez prise dans vos bras pour m'éviter de me cogner partout. Vous vous souvenez ?

— Je n'allais pas vous laisser vous assommer tout de même, dit-il.

— Vous n'étiez pas obligé de bander, dit-elle tranquillement.

Danglov rougit, n'osa pas la regarder.

— Vous savez, dit-elle, je trouve qu'un type capable de bander pour moi dans des circonstances aussi effroyables mérite qu'on s'intéresse à lui.

Il releva la tête et découvrit qu'elle se débarrassait de la couverture qui dissimulait son corps. Un corps de femme n'ayant pas l'habitude de s'attarder devant son miroir, mais tout de même un corps ferme et désirable.

CHAPITRE XVIII

Immobilisés sur le front nord, les Harponneurs reportaient tous leurs efforts sur la tête de pont du sud. Les dépêches annonçaient qu'ils s'étaient raccordés au réseau côtier par une voie construite en quelques jours, et qu'ils déchargeaient d'un cargo du matériel léger de guerre : de petites draisines rapides, des convois légers pour le transport des troupes. Yeuse estima qu'il y avait un ralentissement net dans l'arrivée de ces renforts, et que les difficultés de la Guilde avec le terminal de la terre de Graham devaient être plus importantes à résoudre qu'annoncé.

Liensun arriva à bord de l'*Indépendance* avec des bombes et des missiles, et lui apprit qu'ils avaient réussi à impressionner le Consortium qui, désormais, allait devoir tenir compte de leur démonstration de force.

— Les équipages des cargos sont terrorisés. Nous les avons bombardés avec de la peinture et ils ont découvert avec stupeur la vulnérabilité de leurs navires. Nos points d'impact étaient très précis et ils ont compris qu'avec de véritables bombes, nous les aurions tous envoyés par le fond en quelques minutes, sans même leur laisser le temps d'embarquer sur leurs canots de sauvetage. Il faut tenir compte de la psychologie des gens, dans cette guerre. Nous avons des marins néophytes. Nous sommes tous d'ailleurs des néophytes, aussi bien dans les airs que sur la mer, mais durant des siècles les humains ont toujours appréhendé de voyager sur la banquise, à plus forte raison d'y vivre. Or un cargo c'est comme un morceau de banquise, et les vieilles terreurs persistent. La plupart des gens ne savent pas nager. Il y a des piscines à China Voksal, cependant seuls de véritables sportifs les fréquentent. Les gens de la ville n'y ont

même jamais mis les pieds. L'eau est considérée comme un élément dangereux, hostile. Ces marins se sont donc mis en grève et le Consortium ne sait comment faire face.

— Dans ce cas, les marins du *Rewa*, du *Princess*, des *Iceberg-Ship* et de mon cargo *Espoir* pourraient, eux aussi, éprouver les mêmes appréhensions et refuser de naviguer tant qu'il y aura la guerre.

— C'est exact, et même j'irai plus loin. Il n'y a jamais eu encore de combats aériens mais ça peut arriver. Tharbin peut nous envoyer des dirigeables qui attaqueront nos dirigeables ou nos hydravions, et le vainqueur sera celui dont les équipages n'auront pas paniqué. L'école de pilotage d'Ann Suba à Lacustra est exemplaire, en ce sens que les pilotes qu'elle forme sont très expérimentés. Ils ont choisi cette profession et possèdent pas mal d'heures de vol. On leur a appris et fait endurer des épreuves proches de celles qu'ils pourraient rencontrer en temps de guerre. Depuis que la Guilde montre tant d'agressivité, notre amie a compris qu'il fallait prévoir le pire. Tharbin, lui, n'a songé qu'au profit immédiat. Il a fabriqué des cargos à la chaîne. Peut-être quarante ou cinquante, on ne le saura jamais. Des cargos en matériaux si légers et si peu adaptés aux tempêtes du Pacifique qu'ils ont dû connaître quantité de catastrophes que nous ignorons.

— Tout cela en quelques années et à notre insu, dit Yeuse. Comment avez-vous pu ignorer qu'il lançait autant de bateaux dans ses chantiers, et comment ceux-ci ont-ils pu échapper à votre surveillance ? Vous pensez qu'une vingtaine au moins sont au service du Caudillo Herandez. Ils ont traversé tout le Pacifique, du nord au sud, à votre nez et à votre barbe ? C'est inimaginable.

— Nous ne surveillions que la fabrication des dirigeables. C'était ce qui nous inquiétait le plus et nous pensions qu'après la catastrophe de leur port sur le Yang Tsé Kiang, ils n'oseraient plus se tourner vers la construction navale. Or celle-ci se poursuivait dans le nord, tout au fond d'un golfe peu fréquenté que nous n'aurions pas eu l'idée de visiter.

— Que va-t-il se passer avec le Consortium ? Les bonzes ne vont pas accepter de se soumettre et vont réagir.

— Pour l’instant ils ne reçoivent plus d’huile de baleine. À cause de la destruction accidentelle du terminal de la terre de Graham, dont nous ignorions l’importance. Mais là-bas dans l’Australasienne, à China Voksal, Markett Station surtout, on pense que nous sommes les maîtres de la situation, que nous combattons pour maintenir la suprématie du fuphoc sur l’huile de baleine. Ces gens, là-bas, financiers et trafiquants, ne comprennent pas les motivations sentimentales, d’amitié ou la simple logique. Ils voient tout en résultats économiques et pensent que le Consortium ne recevra plus d’huile de baleine, le baleinium surtout, et que nous restons les meilleurs fournisseurs avec notre fuphoc dont le cours ne cesse de grimper au fur et à mesure que la demande croît. Or tout ce que nous avons fait c’est une démonstration aérienne au-dessus de ces cargos. Ce sont eux qui nous ont tiré dessus les premiers, ce qui est un acte de belligérance, et nos films contrôlés par des huissiers peuvent le prouver, et l’ont d’ailleurs fait devant les journalistes.

— Tu as embarqué une meute de ces journalistes qui se répandent dans Chiloe et découvrent que nous sommes très pauvres, exsangues, et que notre potentiel de guerre est limité. Tu crois que c’est habile ?

— Ils découvrent aussi que tu as trois hydravions à ta disposition, sans parler d’un dirigeable qui est souvent disponible, que tu es ravitaillée en huile et que ta contre-offensive a immobilisé cinquante mille Harponneurs dans la région de Coquimbo, où les harcèlements se poursuivent, empêchant la Guilde de lancer la moindre attaque, si bien que le Caudillo Herandez se trouve ridiculisé par une femme.

— Espérons que les reportages seront aussi élogieux que tes paroles.

Elle se tut parce qu’il venait contre elle, lui caressait les seins à travers sa combinaison d’uniforme. Elle ne quittait plus celle-ci qui était à l’image de celles que portaient ses soldats. Le seul signe distinctif était, sur le côté gauche, les deux lettres entrelacées L.Y.

Liensun l’embrassait tout en essayant d’ouvrir la fermeture spéciale de sa combi et elle protestait faiblement :

— Pas maintenant, Reiner doit justement venir...

Mais il ne l'écoutait pas, la poussait dans le petit compartiment voisin où elle conservait des archives manuelles, la couchait sur des dossiers, la dépouillait de son uniforme comme, pensa-t-elle, il aurait dépouillé un animal de sa fourrure, se jetait sur son ventre qu'il dévorait goulûment. Elle ne put retenir un cri et Reiner, qui entraît au même moment dans le bureau-compartiment, l'entendit, parut paralysé de stupeur. Sur la table de travail il reconnut la serviette de Liensun et se retira, le visage décomposé par la douleur.

Le couple ne s'était rendu compte de rien et Yeuse ahanait de plaisir, oubliant qu'elle se trouvait dans son train présidentiel, que des tas de gens attendaient d'elle un signe, une réponse, un ordre. Reiner d'abord, et puis ce serait Benfield, puis le chef de l'aviation Kaling, et elle se laissait aimer comme une fille à sa première expérience, avec le même abandon, la même fraîcheur de ravissement. Chaque fois avec Liensun c'était la même hâte fébrile, le même rut irrésistible qui la laissait toujours éblouie mais inquiète.

CHAPITRE XIX

Ils avaient glané les cinquante personnes dans le petit matin. Les pêcheurs avaient gagné le large à bord de leurs embarcations hétéroclites, avec femmes et enfants, abandonnant leurs cabanes et une bonne partie de leurs biens, mais ils ne regrettaient rien. Ils attendaient sagement leur tour, échelonnés sur une double ligne qui s'étendait sur un bon kilomètre. Et puis les Lords durent se rendre compte qu'il se passait quelque chose d'étrange au beau milieu de la baie. Ils étaient descendus pour discuter avec les gens du radeau et ce dernier avait disparu. Ils l'apercevaient au loin, parmi les pêcheurs déjà au travail. Quelques Lords se lancèrent avec leur attelage en direction du village de huttes et découvrirent que les familles des pêcheurs avaient disparu, qu'il ne restait que quelques personnes qui n'avaient pas voulu partir aussi loin et qui ne savaient rien.

Les Lords tirèrent alors des salves nourries mais ils étaient trop loin pour faire mouche. Farnelle les vit s'agiter beaucoup, trépigner et lever le poing en direction de l'océan. Arrivèrent les voitures des Ladies et celles-ci se dressèrent avec colère, toutes vêtues de blanc, la tête coiffée de chapeaux très larges qui, sous l'effet de leur rage, n'en finissaient pas de trembler. Dans ses jumelles, Farnelle jouissait de ce spectacle, tandis que les pêcheurs continuaient d'embarquer.

On leur demanda d'aménager une partie de la cale pour qu'ils puissent dormir, mais on leur dit aussi qu'ils pourraient rester sur le pont à condition de ne pas gêner la manœuvre. Et très vite on les initia à celle-ci. Dans la même journée, ils tinrent la barre, assistèrent au fonctionnement de la chaudière, furent

surpris de découvrir que les deux hélices étaient entraînées par un système hydraulique. Des flexibles résistants recevaient de l'huile sous forte pression, laquelle entraînait une turbine qui elle-même transmettait sa rotation à une hélice. Pas d'arbres de transmission fragiles et difficiles à régler. Les flexibles pouvaient subir des torsions, être encastrés dans une rainure, l'huile sous pression continuait son circuit. Les fuites étaient rares et on avait à bord de quoi réparer rapidement quand les joints s'abîmaient. Cette technique venait de Titan, et les radeaux n'auraient jamais pu naviguer sans cela. Les arbres de transmission auraient été trop délicats à installer chaque fois.

On expliqua aux pêcheurs que les radeaux, après des milliers de kilomètres à travers l'océan, étaient livrés à un pays qui s'appelait Lacustra City. Là-bas on démontait la chaudière, les flexibles, les hélices, et on embarquait le tout à bord d'un cargo qui revenait au S.I.R.C. Pendant ce temps, le radeau était démonté et ses troncs usinés pour la construction de plates-formes et de routes.

Les pêcheurs étaient émerveillés, incrédules, découvraient qu'un monde complètement différent de celui qu'ils avaient connu du temps de la civilisation ferroviaire était en train de monter en puissance à l'ouest. Ils n'avaient pas toujours été pêcheurs, bien sûr, mais venaient tous de milieux modestes. Les uns travaillaient dans les chemins de fer, d'autres dans des petites stations où existaient de petites industries alimentaires.

Le radeau remontait donc vers le nord avec trois équipages virtuels. Farnelle n'avait aucune hâte de voir se terminer cette croisière qui, pour elle, devenait une croisière de charme. Danglov, bien que maladroit et pataud, devenait un amant appréciable sous sa direction pleine de tendresse. Elle aimait ce grand corps musclé, épais, lourd, qu'elle pouvait enfin caresser à profusion. Danglov lui paraissait inépuisable, après de longues années d'abstinence. Il lui rappelait ses amants Roux qui étaient aussi frustes et costauds et qu'elle avait initiés à des raffinements qu'ils ignoraient.

On approchait des îles de la Reine Charlotte dans un brouillard épais qui effrayait tout le monde. On lançait des coups de sirène, mais sans radar, impossible de repérer les blocs

de glace ou les icebergs si nombreux dans cette région. Le radeau évitait d'aller trop vite, conservait ses cinq nœuds à l'heure et, à cette allure, il pouvait se fracasser contre la glace flottante et se disloquer en quelques secondes.

À l'avant les hommes humaient l'air car il refroidissait à l'approche d'une de ces monstrueuses montagnes glacées.

La route était difficile à établir, mais bientôt les balises des Aléoutiennes furent perceptibles. Farnelle pensait qu'on ne devait pas trop s'y fier car les Djougien pouvaient un beau jour les saboter pour désorienter leurs concurrents.

Ils aperçurent quelques troncs qui descendaient vers le sud, ce qui était tout à fait normal. Ils s'échappaient de la masse coincée au fond du golfe, en face de la scierie, et iraient faire le bonheur de quelques communautés vers l'équateur.

— Nous devrions être à moins de deux heures du S.I.R.C. et capter sa radio, dit Danglov assez inquiet. Or il n'en est rien.

— Que crains-tu ? Une avarie ?

— Je ne sais pas.

— Avec la vedette que j'ai laissée là-bas, ils peuvent empêcher les Djougien de trop les ennuyer.

Puis la radio fut enfin perceptible et bientôt Vangarde parla :

— Nous avons eu un sabotage dans la centrale électrique. Nous sommes en train de faire une enquête et évidemment les soupçons se portent sur les Djougien qui travaillent pour nous. Toutefois nous ne pouvons pas les accuser tous ouvertement et sommes dans une situation très délicate. Nous avons réussi à réparer un des alternateurs, mais il faudra deux semaines pour que la centrale fonctionne à nouveau à plein régime.

Farnelle avait hâte d'arriver, cependant le brouillard persistait et le radeau n'aborda le quai surélevé que dans la nuit. Vangarde l'attendait et la conduisit aussitôt chez lui.

— Demain vous aurez le temps de visiter la centrale. Je pense que vous avez hâte de retrouver votre chambre ?

Farnelle n'avait pas l'intention de cacher sa liaison avec Danglov.

— Je suis attendue par mon ami Danglov, dit-elle. Voulez-vous me conduire jusqu'à son habitation ?

Le patron du S.I.R.C. parut surpris :

— Il habite le quartier des cabanes en rondins, peut-être pas très confortable ?

— Ne vous inquiétez pas, je n'ai rien d'un bibelot fragile et j'en ai vu d'autres.

Mais en deux heures, Danglov avait travaillé comme un fou pour transformer sa petite hutte en un lieu accueillant. Il avait mis de l'ordre, allumé le gros poêle en céramique, étendu des peaux d'ours et de bébés phoques, et déjà sur son feu mijotait un ragoût de renne. Il s'était rasé, douché, et portait une chemise brodée de sibérien et une culotte bouffante en cuir. Il était splendide, dans le genre grand nounours attendrissant.

CHAPITRE XX

Pour la troisième fois, Jdrien fut transféré dans un autre compartiment-cellule selon le même rituel, avec d'innombrables précautions, pour éviter qu'il n'essaye d'utiliser ses dons surnaturels pour paralyser l'équipe chargée de sa surveillance et de son transfert. Les Harponneurs ne savaient plus que faire pour lutter contre les Roux qui continuaient de saper leur capitale de Leadership Station par des tunnels profonds, à partir desquels ils creusaient des puits verticaux, sans qu'on puisse prévoir quel quartier serait la prochaine victime de cette guerre souterraine.

Jdrien n'avait aucune information récente et précise sur ces événements, mais il se doutait de ce qui se passait puisqu'on devait le changer régulièrement de prison quand celle-ci, un wagon certainement immobilisé sur une voie de garage discrète, basculait soudain à la suite d'un effondrement de la glace. Il supposait que dans la station les habitants devaient mal dormir, s'attendre à tout moment à être engloutis à des profondeurs effrayantes. Les Roux étaient assez habiles pour dissimuler les entrées et les sorties de leurs galeries et la Guilde, empêtrée dans son respect de la civilisation ferroviaire, ne pouvait découvrir ces orifices. Jdrien savait que ses frères étaient capables de creuser des jours et des jours en partant de très loin pour qu'on ne puisse découvrir leur base, de s'enfoncer à des niveaux tels qu'aucune détection n'était possible. De plus ils n'utilisaient aucun instrument en métal, leurs seuls outils étaient en os de phoque ou plus rarement de baleine, et sur eux ils ne portaient rien d'autre. Impossible d'utiliser les détecteurs à infrarouge puisqu'ils ne diffusaient pratiquement aucune

chaleur, étant donné leur métabolisme, et à cette profondeur les quelques traces de température n'étaient pas décelables.

On l'interrogeait toujours par écran de télévision interposé et ce n'était plus le Caudillo. Ce dernier était sur le front de libération de la Patagonie, comme le proclamait chaque communiqué plusieurs fois par jour.

Là-bas, affirmaient les commentateurs avec enthousiasme, le grand chef collectionnait les victoires, écrasait les armées patagoniennes et même celles qui venaient d'Australasienne, envoyées par des criminels qui avaient pour nom le Président Kid, Lien Rag, Liensun Rag et Ann Suba. Mais c'était surtout le Président Kid qui faisait l'objet de toutes les haines, de toutes les accusations. On rappelait que, du temps où il était le dictateur de la Compagnie de la Banquise, il maintenait la Guilde des Harponneurs dans un état de semi-servage, la privait de ses droits les plus élémentaires, pillait ses trésors sans vergogne. Plusieurs fois la Guilde s'était révoltée, mais chaque fois il s'alliait à des puissances diaboliques pour abattre ces justes rébellions et la répression avait toujours été impitoyable. Jdrien se demandait si ce type de discours pouvait influencer la population. Celle-ci n'était pas composée uniquement de chasseurs de baleines venus de la Banquise. Il y avait des réfugiés de cette Compagnie qui avaient vécu un âge d'or du temps où le Kid gouvernait et essayait, un peu trop précautionneusement peut-être, de démocratiser la vie publique.

Jdrien savait que pour certains les conditions de vie dans l'Antarctique, sous la domination de la Guilde, étaient tout simplement intolérables, mais pouvait-on espérer une réaction qui chasserait ces gens-là ? Le Caudillo, occupé par sa croisade contre Yeuse, se trouvait pour la première fois à l'extérieur de sa Concession, et il y avait là une chance unique de le renverser, d'autant plus que les miliciens qui restaient sur place étaient tous trop âgés ou trop jeunes pour aller combattre de l'autre côté du détroit de Drake.

Les visages qui apparaissaient sur l'écran pour l'interroger lui étaient inconnus, il notait cependant que le ton devenait de moins en moins brutal. Il en déduisait que le Caudillo devait se

heurter à une forte résistance en Patagonie. Il espérait que son père et Liensun faisaient le maximum pour Yeuse. Et comme ces noms-là étaient cités pour les livrer à l'exécution publique, il était assez rassuré de ce côté-là.

Il avait aussi déduit d'autres constatations de ces informations pourtant filtrées et censurées. Des complications dues à des catastrophes naturelles étaient en train de bouleverser l'effort de guerre de la Guilde. D'après ce qu'il en avait décanté, la banquise commençait à se détacher du continent en certains endroits et il lui était facile, en se mémorisant la carte de l'Antarctique, de conclure que du côté de la terre de Graham un événement très grave avait dû se produire. Pour embarquer des troupes et du matériel à destination de la Panaméricaine Sud, la distance la plus courte pour traverser l'océan se trouvait au bout de la terre de Graham, dans une zone difficile où l'on ne pouvait distinguer l'inlandsis de la banquise. Les Harponneurs avaient dû commettre la sottise d'installer un terminal ferroviaire et portuaire dans cet endroit précis.

L'écran s'illumina et un homme en uniforme, le visage lourd, le regard dur derrière de petites lunettes rondes, lui demanda de répondre à ses questions :

— Avez-vous vraiment une influence quelconque sur les hordes de ces Roux qui continuent à errer dans notre Concession ?

— Je ne sais pas, répondit Jdrien, mais je suis capable de me faire comprendre d'eux si c'est ce que vous souhaitez.

— Nous sommes décidés à faire quelque chose pour protéger leur espèce qui, comme les ovibos, les rennes, se trouve menacée à long terme. Nous sommes prêts à leur distribuer de la bonne nourriture, à la seule condition qu'ils s'installent en un endroit que nous leur assignerons.

— Une réserve ?

— Un territoire situé au centre de l'Antarctique.

— Là où ils ne pourront ni chasser le phoque, ni pêcher le poisson, ni capturer des bœufs musqués, je suppose.

— Ce sera inutile puisque nous leur fournirons le nécessaire.

— Savez-vous qu'ils consomment en temps normal jusqu'à

cinq mille calories par jour ? Serez-vous à même de fournir à des milliers d'êtres une telle quantité de nourriture ? Et je peux savoir en échange de quoi vous leur livrerez des tonnes d'aliments ?

— Dans un but humanitaire.

— L'humanité consisterait à les laisser approcher des côtes là où existent les colonies de phoques, les manchots, et aussi des falaises où les ovibos, c'est-à-dire les bœufs musqués, vont paître les lichens. C'est tout ce que demandent mes frères. La liberté d'aller et venir, sans qu'on les massacre ou qu'on essaye de les réduire en esclavage pour aller gratter le givre sur le toit transparent des villes.

— Des stations, rectifia l'inconnu avec hauteur, prouvant ainsi qu'il restait fidèle à l'idéal ferroviaire, au point que Jdrien se demanda si ce n'était pas un Aiguilleur qui s'était mis au service de la Guilde. Avec le réchauffement, la caste des Aiguilleurs se trouvait dans une situation difficile, n'ayant plus aucun trafic à réguler, et il se pouvait que certains se soient engagés dans la milice de la Guilde.

— Je ne puis que transmettre votre proposition, mais pour cela il faudrait que je sois libre de mes mouvements. Je ne servirai de parlementaire que si je ne suis pas retenu prisonnier.

L'écran s'éteignit aussitôt, mais Jdrien était certain que la Guilde essayait de négocier.

CHAPITRE XXI

Le Bulb mit quelque coquetterie avant d'expliquer comment certains enfants du satellite étaient devenus des surdoués disposant de fonctions surnaturelles.

— Ces enfants classés X avaient tous été élevés en couveuse. Comme tous les enfants qui naissaient à l'intérieur de moi-même ; les Ophiuchusiens craignaient tant les malformations physiques et mentales qu'ils attendaient deux semaines avant de remettre les nouveau-nés aux parents.

— Ils ne connaissaient pas les analyses d'avant la naissance ?

— Oh si, et elles étaient très approfondies, mais ils étaient tellement traumatisés par la pensée de laisser vivre un individu mal formé ou congénitalement idiot qu'ils prenaient d'innombrables précautions. Pendant ce séjour dans la couveuse, je me suis amusé à intervenir sur le cerveau vierge des nouveau-nés, du moins sur les plus réceptifs, et je communiquais mentalement avec eux, j'essayais de leur apprendre mon écriture mentale, pensant avec juste raison que c'est dans le premier âge qu'il faut impressionner la mémoire. Et ce n'est pas tout. J'avais décidé de prendre ma revanche sur ces gens qui m'avaient accouplé, à mon corps défendant, à tout un système électronique sophistiqué, et comme j'avais tout de même appris quelques secrets sur cette technique-là, je l'ai transmise aux nouveau-nés.

— Allons donc, fit Gus. Je ne vous crois pas.

— Sur vingt-quatre enfants en couveuse, il me suffisait d'un seul qui s'ouvre à mon enseignement. J'espérais qu'un jour, devenu adulte, il se révolterait contre les maîtres de cet univers et aurait à sa disposition une arme terrible, la possibilité de

bloquer tout le système compliqué de cet univers.

— Pourquoi ne le faisiez-vous pas vous-même ?

— Je prenais un plaisir malsain à pervertir les rejetons de ces gens que j'exécrais. Et en les pervertissant, j'espérais en faire mes amis, du moins mes complices, et ça a failli marcher quand les gens de Sugar se sont révoltés contre ceux de Salt.

— Tous les Ragus disposaient de pouvoirs exceptionnels ?

— Non. Un sur mille. Votre Lien Rag est-il lui-même à classer X ?

— Non.

— Les dons ont sauté une génération. Ou plusieurs.

— N'existait-il pas aussi un gène d'éveil ? Je vais vous expliquer ce que je veux dire. Pendant vingt-quatre ans mon cousin Lien Rag a vécu comme un brave glaciologue de troisième classe, sans ambition, sans états d'âme, et puis d'un coup il se révolte contre la société ferroviaire, veut en savoir plus sur les puissances occultes qui la manipulent, cherche à apprendre l'histoire réelle des Roux. Que s'est-il exactement passé ? Tous ceux qui le connaissent pensent qu'il était muni d'un gène d'éveil, qui se transmettait de père en fils, et qu'un beau jour ce gène sollicité par un élément extérieur a fonctionné. Mon cousin est sorti de sa léthargie sociale, a réalisé que la vie dans le monde du Chaud n'était qu'un enfer climatisé.

— J'avais effectivement bricolé quelque chose dans ce goût-là, mais ça n'a jamais marché. Vous êtes sûr de ce que vous me dites ?

— Bien sûr. Que voulez-vous dire par bricoler ?

— Les nouveau-nés traités par moi risquaient de passer leur vie sans même se rendre compte qu'ils pouvaient intervenir sur les techniques les plus compliquées, sans même les connaître, ou même sur le système nerveux, sur l'encéphale d'un être vivant pour les paralyser.

— Ils devaient forcément se rendre compte de leur télépathie.

— Oui, mais il y a d'autres sujets qui sont capables de lire la pensée des gens ou d'être influencés. Je n'étais pas sûr que les dons que j'intégrais dans ces nouveau-nés seraient forcément encouragés par une intelligence sinon supérieure, du moins

normale. Sans intelligence, mes manipulations ne servaient plus à rien, ne pourraient jamais être utilisées dans leur totalité. Mon cobaye aurait tout juste été bon à faire des tours de spectacle comme tant d'autres, avec quelques tricheries, sans plus. C'est alors que j'inventai un gène d'éveil qui, vers les dix-huit ans, devait intervenir pour lui dévoiler la réalité de son environnement, mais bah, ça n'a jamais marché.

— Qu'en savez-vous ?

— En trois cents ans de votre calendrier, je n'ai jamais obtenu un seul résultat, et j'avais même oublié cette histoire. Par contre nous avons eu énormément de magiciens de music-hall, des médiums, des liseurs d'avenir. Voilà à quoi servaient mes efforts. Ces crétins ne pensaient qu'à acquérir une gloire de clowns. Ils avaient du succès dans les différentes salles de spectacles qui existaient alors. Mais les X n'ont jamais rien entrepris de sérieux, aussi les Ophiuchusiens dans le secret ont fini par se rassurer.

— Comment influenciez-vous les cerveaux des nouveau-nés ?

— Par mon écriture mentale, en imprimant mes connaissances sur leur cerveau vierge.

— Allons donc ! fit Gus. Sans autre procédé, sans une technique intermédiaire ?

— Si. L'encéphalogramme qui pendant ces deux semaines de couveuse enregistrerait les évolutions mentales de l'enfant. Rien de plus, rien de moins. Je m'étais branché grâce à mon système nerveux.

Gus essayait de ne pas trahir son exaltation. Il n'aurait pu parler sans que sa voix n'explose d'impatience. Ses doigts sur le clavier devenant un peu trop fébriles, il préféra attendre quelques secondes d'être plus calme pour taper :

— Un tronc commun ou une branche spéciale ?

— Voyons, mon ami, lorsqu'on pense, lorsqu'on transmet une pensée, surtout une écriture mentale, on utilise tout le système nerveux, vous pensez bien.

Comme Gus ne pianotait rien, le Bulb s'impatientait, sur le point de se vexer :

— Vous ne me croyez pas ?

— Si, bien sûr, finit par pianoter Gus, mais avouez que c'est assez surprenant. Tous ces bébés X préparés pour le grand soir et qui ne deviennent que des charlatans de foire...

— C'est quoi, le grand soir ? C'est quoi une foire ?

— Ce sont des expressions terriennes qui ne veulent plus rien dire, en effet, sauf pour quelques passéistes comme moi. Vous êtes sûr qu'aucun bébé ne vous a par la suite, une fois adulte, donné satisfaction ?

Il brouillait volontairement les pistes, essayait de faire oublier au Bulb qu'il venait de lui donner la recette de la transcription de son écriture mentale sur un cerveau vierge. Alors il insistait sur les enfants surdoués classés X.

— Ils ne sont devenus que des tricheurs qui, en classe, profitaient de leur faculté pour lire dans le cerveau de leur professeur la réponse aux problèmes et aux questions trop difficiles. En fait j'ai fabriqué des cancre qui se sont laissés aller à une grande facilité et qui n'en ont tiré aucun bénéfice. Mais l'histoire de votre Lien Rag m'intéresse. Voulez-vous me la répéter ?

CHAPITRE XXII

Au cours d'une patrouille sur le front sud, une demi-douzaine de prisonniers furent capturés, et très vite ces soldats prétendirent qu'ils étaient d'anciens habitants de l'Antarctique panaméricain, enrôlés de force dans l'armée du Caudillo Herandez. Ils expliquèrent que la milice pure et dure de la Guilde les forçait à tenir les positions avancées et les surveillait étroitement.

On put vérifier leurs affirmations grâce à un fichier central qui répertoriait les anciens habitants de l'Antarctique. Sur six, cinq furent identifiés, et comme ils se portaient garants du dernier, on les expédia jusqu'à Chiloe Station pour qu'ils soient interrogés par le colonel Benfield. Ce dernier transmit ensuite son rapport à Yeuse. Il y expliquait que les soldats capturés appartenaient tous à la classe moyenne des colons panaméricains qui se livraient, avant l'arrivée de la Guilde, au commerce dans la principale station de l'Antarctique. Débarqués depuis peu en Patagonie, ils étaient manifestement heureux d'avoir été faits prisonniers, mais restaient très inquiets pour leur famille restée dans la nouvelle capitale de l'Antarctique, Leadership Station. Quand on leur avait demandé pourquoi, ils avaient répondu que toutes les familles des enrôlés de force étaient retenues en otages, mais qu'actuellement il se passait d'étranges événements dans cette station. La plupart des quais s'effondraient brutalement, que ce soit en plein jour ou en pleine nuit. Les quais surchargés par des wagons d'administration élevés ou des bureaux de la Guilde. Les Harponneurs avaient commencé à parler de réchauffement, mais les gens pouvaient constater, sur leur thermomètre, que la

température au centre de l'Antarctique n'avait varié que de quelques degrés et restait très basse. Certains avaient même enfoncé des sondes thermiques dans la profondeur de la glace et n'avaient relevé aucune élévation de la température. Et puis brusquement toutes les informations sur ces effondrements furent censurées et il fut même interdit d'en parler sur les quais, dans les établissements publics. Pourtant la population, de plus en plus effrayée, constatait que les affaissements continuaient et que des trains entiers disparaissaient dans des crevasses. L'un des prisonniers, un certain Aruel qui était arrivé un des derniers sur le front sud, affirmait qu'il ne s'agissait pas de crevasses naturelles :

— « Pour mon commerce de peaux je n'arrêtais pas, dans le temps, de parcourir tout l'Antarctique pour aller chez les chasseurs de phoques. Et des crevasses, j'en ai rencontré des dizaines dans ma vie, j'ai même failli à plusieurs reprises y être précipité avec mon lococar. À Leadership Station, ce ne sont pas des excavations naturelles, mais des puits, d'énormes puits qui s'ouvrent d'un coup. Sous le poids des installations les plus lourdes, et je suis certain qu'il existe d'autres puits qui, un jour ou l'autre, seront découverts, seulement à la suite d'un effondrement. C'est comme si toute la station était sapée en dessous par des dizaines, peut-être des centaines de puits. Et chose étrange, un de mes amis qui est allé travailler au sauvetage d'un wagon d'habitation qui avait disparu dans un trou, a fait des relevés de glace à moins d'un mètre de la surface. Il avait été intrigué de la trouver pâteuse. Il a eu l'idée de la goûter et l'a trouvée salée. Puis il est retourné dans le puits et a constaté que des veines de sel étaient prises en sandwiches entre deux épaisseurs de glace. Il a voulu le dire à un des dirigeants de la Guilde qui se trouvait sur place, et on l'a arrêté. Depuis je n'ai plus de nouvelles de lui. »

Yeuse, qui lisait ce rapport en compagnie de Liensun, restait perplexe.

— Il n'a jamais existé de filons de sel dans la couche épaisse de la glace antarctique, surtout à une telle distance de l'océan. Et lorsqu'on avait établi l'ancien Queen Maud Station, des études du sous-sol glaciaire ont été effectuées pour savoir quel

était le taux de résistance de l'ensemble et elles ont été favorables. Je me souviens d'avoir séjourné là-bas en compagnie de Farnelle, l'année où je devais me rendre incognito à Gravel Station pour déverrouiller la Locomotive pirate. Enfin, bref, dans Queen Maud Station régnait une très grande activité économique, et des convois extrêmement lourds stationnaient sur les quais. La VI^e flotte roulait tout autour avec ses centaines de milliers de tonnes, et jamais on n'a constaté le moindre affaissement de la banquise.

— Lis la suite du rapport, dit Liensun, c'est assez troublant.

À la suite de son compatriote Aruel, un autre prisonnier, Jansey, affirmait que dans l'esprit de la population était née la certitude que ces phénomènes étaient liés à la présence du Messie des Roux, le roi du Peuple du Froid, dans les prisons de la Guilde. Les vieux chasseurs de phoques qui avaient dans le temps parcouru de grandes distances, rencontré des tribus de primitifs Roux, laissaient entendre que le Messie disposait de pouvoirs paranormaux qui pouvaient représenter une menace pour tout le monde. Il était obéi sans discussion par son peuple qui, peut-être, était en train de creuser des galettes innombrables sous la station. Ces tribus appartenaient toutes à l'ethnie du sel. Elles adoraient le sel qui combat et fait fondre la glace, et pour elles il représentait une monnaie d'échange sacrée. Pour s'en procurer, ils pouvaient vendre des peaux de phoques alors que d'ordinaire ils ne se livraient à aucun commerce.

— C'est exact, dit Yeuse. Il y a surtout des tribus du sel en Antarctique.

— Et mon frère Jdrien est prisonnier de Hernandez.

— Mais pourrait-il faire effondrer une cité ?

— Non, dit Liensun. Nous partageons les mêmes pouvoirs. Nous pouvons verrouiller un ensemble électronique, le saturer jusqu'à ce qu'il dise n'importe quoi. Nous pouvons aussi paralyser un homme, bloquer sa respiration, son cœur et le tuer, mais nous ne pouvons pas creuser des galeries sous la glace, surtout des galeries aussi formidables. Toutefois les Roux doivent pouvoir le faire, même avec des instruments aussi primitifs que ceux qu'ils fabriquent avec des os d'animaux.

— Et ils utiliseraient du sel en phase finale, pour retarder l'effondrement du puits et leur laisser le temps de se retirer ?

— Oui, à l'aide de barres de sel. En général c'est sous forme de longues barres qu'ils achètent le sel à des trafiquants. Ils peuvent les loger dans la calotte du puits, juste en dessous de la station, et lui laisser faire le travail. La fonte de la glace peut demander quelques heures ou quelques jours, mais c'est imparable et impossible à détecter. Quand la calotte s'effondre, les Roux sont ailleurs. C'est très astucieux.

— Mais que comptent-ils faire ? Délivrer Jdrien ? Ils risquent de le condamner à mort, bien au contraire.

Le lendemain on apprit, mais sous toutes réserves, que le Caudillo Hernandez avait quitté le commandement du front nord dans la région de Coquimbo pour rentrer en Antarctique.

— Si nous pouvions repérer son cargo ! s'exclama Liensun qui décida de prendre l'air avec son dirigeable.

— L'information n'est pas officielle et il a très bien pu s'en aller voici plusieurs jours.

— J'ai tout de même envie d'aller patrouiller dans le sud de l'océan. Si je pouvais couler son cargo, ce serait déjà une bonne chose que de se débarrasser de ce type.

— Il y a la Guilde qui tient aussi le pouvoir. Hernandez serait vite remplacé. Le Kid, s'il était ici, t'expliquerait qu'il ne lui avait jamais servi à rien de s'en prendre au patron de la Guilde, car celle-ci pouvait très rapidement élire un autre chef.

Les super-draisines blindées qui s'enfoncèrent dans le nord de la Patagonie purent parcourir quelques dizaines de kilomètres sans rencontrer de résistance, et l'aviation signala que les activités des troupes ennemies se réduisaient à zéro. Elles construisaient des fortifications, ce qui était le signe que l'esprit offensif faiblissait.

Liensun devait repartir avec l'*Indépendance*, mais l'*Asia* venait d'arriver avec d'autres fournitures militaires, essentiellement des bombes pour les hydravions.

Au cours de son retour vers Lacustra City, le dirigeable de Liensun croisa la route de l'*Iceberg-Ship II* de son père, et comme la mer était d'huile, il put se faire treuiller à bord du tanker de glace.

— Tharbin ne se manifeste pas et ses cargos paraissent immobilisés dans le nord de sa Concession ; nous restons tout de même sur nos gardes. Le fuphoc ne cesse d'augmenter puisque le baleinium se fait rare, toutefois je ne pense pas que le Consortium accepte ce manque à gagner plus longtemps. Je préfère te savoir là-bas en compagnie du Kid qui a décidé en ton absence de ne pas quitter Lacustra City. Des batteries de D.C.A. ont été triplées sur les plates-formes. Le travail continue mais les radeaux de bois se sont raréfiés, et Zabel explique que les équipages, travaillés par les agents djougiens, ont refusé de prendre la mer. Farnelle, du coup, est partie recruter d'autres marins sur la côte occidentale de la Panaméricaine Nord. La production d'hydravions a été augmentée jusqu'à trois unités par mois, et Ann Suba t'attend pour le vol inaugural de son dirigeavion.

Plus tard l'*Indépendance* survola aussi le *Rewa* qui faisait route vers Lacustra City également, et Liensun salua le capitaine Manister qui répondit d'une voix mal assurée.

CHAPITRE XXIII

Soutenus par l'*Asia*, trois hydravions s'envolèrent pour bombarder le terminal de la terre de Graham provisoirement reconstruit par la Guilde. Au terme d'une longue discussion avec Benfield, le chef d'état-major et Kaling, le patron de l'aviation, Yeuse s'était laissé convaincre de l'opportunité d'une telle opération. Grâce au dirigeable, le ravitaillement des hydravions serait assuré pour le retour. Le Caudillo Hernandez ne s'attendait certainement pas à une telle menace, estimant que la distance à parcourir ne permettait pas l'envoi d'appareils volants.

Les hydravions partirent dans la nuit en direction du sud. Lorsque le jour approcha, ils étaient déjà au-dessus du cap Horn et n'avaient qu'à poursuivre en direction du sud-est. Les renseignements fournis par les prisonniers de guerre allaient servir, s'ils étaient authentiques, à localiser le terminal ferroviaire du fameux Réseau de la Reconquête et le port taillé dans la glace où venaient s'alimenter les cargos du Consortium, mais aussi les cargos ravitaillant les troupes du corps expéditionnaire.

Malheureusement un brouillard épais régnait sur le détroit de Drake. La formation tombait sur les rares jours d'accalmie où faute de vent les brumes devenaient épaisses au-dessus de l'eau. Après avoir réfléchi quelques minutes, Kaling décida de poursuivre la mission. Ils avaient pris de l'avance sur le dirigeable qui n'avait pu quitter Chiloe comme il était prévu. Du coup les liaisons radio restaient inutiles.

Et d'un coup le brouillard se déchira à quelques milles de l'objectif, et les pilotes aperçurent le terminal ferroviaire. Des

dizaines de voies y conduisaient, toutes encombrées de convois de toute nature. Trains de marchandises, trains de wagons-citernes, mais trains de voyageurs également transportant des troupes.

L'alerte fut rapidement donnée et ce fut l'affolement car avant même toute attaque des hydravions, plusieurs trains entrèrent en collision, se heurtant par l'arrière. Un convoi de wagons-citernes se renversa et prit feu, ce qui intrigua Kaling qui ne comprenait pas comment de l'huile de baleine pouvait s'enflammer aussi vite. Il fallait croire que ces wagons-là contenaient d'autres produits.

L'attaque dura une vingtaine de minutes et fut désastreuse pour la Guilde. Malgré les tirs de D.C.A. et de missiles, les hydravions plongeaient sur les voies ferrées et sur le port. Deux cargos brûlaient déjà et plusieurs trains étaient détruits. C'est alors que le dirigeable l'*Asia* arriva sur les lieux et put expédier des leurres pour attirer les missiles vers d'autres rayonnements d'infrarouges.

— Nous rentrons, déclara Kaling après un dernier survol. Nos caméras sont remplies de preuves de notre bon travail.

Le ravitaillement eut lieu en pleine mer, dans la même brume épaisse, si bien que l'*Asia* dut s'y reprendre à plusieurs reprises avant de trouver l'endroit où les appareils avaient amerri. Toutefois les pleins purent s'effectuer.

L'*Asia* s'écarta du continent pour rentrer à Chiloe et signala, une heure plus tard, qu'il venait de repérer trois cargos se rapprochant des côtes sud, certainement pour approvisionner le corps expéditionnaire du front que la Guilde entretenait dans cette région.

Kaling, qui disposait encore de toutes les munitions de ses canons-mitrailleuses d'ailerons, décida d'aller voir. Il ordonna aux deux autres appareils de rentrer à la base et vola vers l'*Asia* qui plafonnait au-dessus des cargos.

— Ils commencent à canarder, annonça Illong dans la radio. Méfiez-vous.

Kaling arriva presque en rase-mottes et ouvrit le feu sur un des navires en train de tirer sur le dirigeable, et surprit l'équipage qui n'eut pas le temps de faire pivoter ses tourelles.

Les petits obus extrêmement destructeurs firent un ravage sanglant sur le pont et à l'intérieur de la passerelle. Ayant épuisé ses munitions, Kaling allait remonter après un large virage sur l'aile droite, lorsque le missile l'atteignit en pleine carlingue, et depuis ses huit mille mètres, Illong, consterné, vit exploser l'hydravion. Les morceaux qui tombèrent à la mer brûlaient toujours et aucun des membres de l'équipage ne put s'en sortir. Ils n'aperçurent aucun corps flottant sur l'océan.

Yeuse se trouvait dans son bureau lorsque la nouvelle lui parvint, apportée par Reiner.

— Kaling a été abattu au-dessus de l'océan, juste en face du front sud.

— Mais ce n'était pas son objectif.

— Les deux autres appareils sont rentrés directement alors que lui, prévenu par l'*Asia*, a voulu tirer sur les cargos qui ravitaillent ce front. Il n'y a pas de survivants.

— C'était un excellent chef d'aviation. Notre premier appareil détruit. Jusqu'ici les hydravions Kurts avaient une réputation d'invincibilité qui devenait même une légende, et voilà que le premier vient d'être touché. Cela va donner du moral à la Guilde.

— Peut-être, mais son terminal de la terre de Graham est à nouveau détruit et l'offensive généralisée retardée de plusieurs semaines.

Benfield arriva, le visage tiré :

— C'est grave, pour la suite. Il faut qu'Ann Suba nous livre d'autres appareils. Nous ne pourrons pas voler tant qu'il n'y en aura que deux. La Guilde en tirerait des arguments pour dire que nous sommes exsangues. Lorsque les vols reprendront, il faut aligner au moins quatre, sinon six appareils.

Reiner approuva. C'était la seule réponse possible, mais Yeuse savait que les appareils n'arriveraient pas avant trois ou quatre semaines.

— Alors il faut faire venir ceux d'Isthmus Station.

— Lien Rag va bientôt arriver à l'île aux Phoques. Il faut que j'aille le convaincre de nous envoyer cette escadrille.

Elle s'embarqua le lendemain, arriva alors que l'*Iceberg-Ship II* s'annonçait sous quarante-huit heures. Elle en profita

pour passer en revue les troupes de la Manu massées dans l'île avec un matériel important. Désormais toute attaque de la Guilde pourrait être repoussée et le désastre précédent ne se reproduirait plus.

Son cargo de glace était en voie de finition et le tanker de cinq cent mille tonnes prenait forme. Pour l'instant ce n'était qu'une énorme silhouette de capillaires qui formaient une gigantesque sculpture surréaliste. Une dentelle qui s'élevait dans le ciel et attirait le regard, une toile d'araignée harmonieuse. Lorsque cette partie des travaux serait terminée, on enverrait un fluide glacial dans les capillaires et des lances d'eau entreraient en action. En se congelant, l'eau réaliserait la forme définitive du monstrueux bateau qui n'était pour l'instant qu'une esquisse légère. Une œuvre d'art. Yeuse ne pouvait en détacher le regard. Cinq cent mille tonnes, la plus formidable construction effectuée par l'homme depuis des siècles.

— Vous devriez vous rendre à Isthmus Station, lui conseilla Reiner, discuter avec les équipages des hydravions, voir s'ils seraient motivés pour poursuivre leur tâche dans le sud. Ici c'est calme désormais, mais là-bas c'est plus dur et nous avons besoin d'équipages courageux.

Yeuse traversa le chenal entre l'île aux Phoques et la côte ouest du Mexique. En arrivant au-dessus de l'île, la veille, elle avait pu se rendre compte combien celle-ci rétrécissait avec l'augmentation en température de l'océan qui l'entourait. Bientôt elle ne serait plus que la moitié de ce qu'elle était au début de sa découverte, et les troupeaux d'éléphants de mer s'en iraient, certainement vers le sud. Les poissons dont ils se nourrissaient habituellement, des harengs surtout, venaient des mers froides, et devenaient gras par nécessité de lutter contre la basse température. Ils désertaient d'ailleurs par grands bancs et la production d'huile allait en souffrir.

Elle fut très satisfaite de l'escadrille d'Isthmus et remarqua un garçon nommé Jikano, qui pourrait éventuellement devenir un excellent patron de l'escadrille patagonienne. Reiner se chargea de faire une enquête sur lui, mais comme il avait été formé à l'école des pilotes de Lacustra City, on ne savait pas grand-chose le concernant. Bien sûr, Ann Suba avait fourni des

dossiers aussi complets que possible, cependant on ne pouvait nommer n'importe qui chef de l'aviation. Il fallait avoir la certitude que l'homme désigné s'intégrerait à l'idéal patagonien et ne se considérerait pas comme un allié, ou pire, comme un mercenaire.

Dans la discussion qu'elle eut avec lui, Yeuse parut comprendre que Jikano détestait Tharbin et le Consortium, et que c'était là sa grande motivation pour entrer en lutte contre les alliés du bonze. Il aurait bien entendu préféré rester à Lacustra City où se construisait le monde de l'avenir.

— Je pensais créer une compagnie de transports aériens, toutefois je n'ai pas hésité à me lancer dans cette guerre. J'espère en tirer une grande expérience de pilotage dans les conditions les plus difficiles. Kaling était un excellent pilote et déjà un chef lorsque nous étions à l'école d'aviation.

— Nous allons lui rendre prochainement hommage à Chiloe Station. Malheureusement nous n'avons pu repêcher son cadavre ni ceux de ses compagnons. C'est une grande perte humaine et aussi pour notre escadrille.

Pas un instant elle ne lui laissa entendre qu'elle le choisirait éventuellement comme remplaçant. Elle dut abrégé son séjour en apprenant que l'*Iceberg-Ship II* venait d'accoster dans l'île aux Phoques, avec quelques heures d'avance sur l'horaire prévu.

Du ciel elle aperçut le tanker qui était déjà aux mains des techniciens pour une révision méticuleuse, ce qui n'empêcherait pas le remplissage de ses réservoirs.

Lien Rag parut heureux de la voir et l'invita dans son wagon particulier, lui parla de la situation difficile où se trouvait le Consortium.

— Nous craignons que Tharbin ne réagisse violemment de crainte de perdre la face. Il produit des dirigeables plus légers, plus rapides et puissamment armés, et serait bien capable d'attaquer Lacustra sous le premier prétexte venu. Nous lui fournissons cependant de l'huile de phoque à un bon prix, pour qu'il puisse compenser ses pertes sur le baleinium. Mais nous sommes sur nos gardes. Lacustra City a dépassé les deux cent mille mètres carrés, et la route du sud progresse à raison d'un kilomètre par jour. Les eaux des fleuves sont de plus en plus

envahissantes, sans parler des torrents et des rivières dans les montagnes. Nous devons bientôt nous tourner de plus en plus vers la mer.

Yeuse lui annonça la perte d'un appareil, et surtout celle de son chef de l'aviation. Sans tergiverser, elle lui demanda l'autorisation de prélever deux appareils et un des pilotes nommé Jikano pour renforcer sa propre aviation.

— C'est une question de propagande. Nous devons présenter quatre appareils maintenant que nous en avons perdu un. Le Caudillo Hernandez sera pris pour un menteur, après avoir annoncé que ses bateaux avaient détruit un de nos hydravions.

— Tu me prives d'une assistance aérienne dont je ne puis me passer. Je veux bien te prêter un appareil, mais pas plus.

— Je t'assure qu'il m'en faut deux, même pour un temps limité, en attendant que la Manufacture Kurts nous en livre d'autres.

CHAPITRE XXIV

Danglov était très satisfait de ses apprentis marins qu'il entraînait avec efficacité, et non sans coups de gueule retentissants. Il leur avait appris à fabriquer des radeaux de troncs d'arbres, à installer la chaudière, à faire fonctionner celle-ci, et ensuite il avait attaqué le deuxième programme de la navigation à travers les nombreuses îles, ce qui constituait le parcours idéal pour affronter toutes les difficultés d'un véritable voyage au long cours.

Farnelle, à bord de la vedette *Titan II*, patrouillait elle aussi dans les îles, se rendait dans les Aléoutiennes pour discuter avec les habitants de ces terres isolées. Elle était bien reçue en général, finissait par comprendre que les Esquimaux n'avaient jamais songé à revendiquer les îles de la scierie ni le golfe où s'entassaient les arbres descendus des montagnes. Elle découvrit que les Djougiens couvraient ces tribus de cadeaux, principalement d'alcool, et elle se trouvait devant un très grave problème moral. Elle pouvait elle aussi leur apporter de l'alcool en grande quantité, et meilleur que celui des Djougiens, mais la pensée de transformer ce peuple en épaves alcooliques lui répugnait. Alors elle leur parla de Lacustra City, des voyages à bord des radeaux, et leur demanda s'il n'y aurait pas parmi eux des volontaires pour descendre les radeaux de bois des milliers de kilomètres plus bas, pour remonter ensuite à bord des vapeurs.

— Vous gagnerez beaucoup d'argent et vous trouverez sur place plus de marchandises à emporter que vous ne le pourrez. À côté des magasins de Lacustra, ceux de Djougrad sont à moitié vides. Nous payons très cher. Nous savons que vous avez

depuis la nuit des temps un sens marin exceptionnel, et avec vous nous serions sûrs de voir arriver toutes les quantités de bois dont nous avons besoin.

Au début, personne ne croyait à l'efficacité d'un tel discours. Vangarde, le chef de la scierie des îles, n'était pas convaincu de sa réussite.

— Ils ne rêvent que d'alcool et de rester chez eux à s'envoyer en l'air avec leurs femmes. Pour eux la grande aventure est terminée depuis longtemps, cette grande aventure qui les lançait dans les directions les plus dangereuses sur des mers terribles. Ils sont en train de dégénérer.

Danglov lui-même était réticent :

— Ce sont d'excellents marins, mais jamais nous n'avons pu les embaucher pour ce genre de travail. Ils sont à la fois fiers et indépendants, mais soumis à l'alcool.

Pourtant un jour, alors qu'elle venait de débarquer, plusieurs jeunes gens et jeunes filles l'invitèrent à partager un repas dans un endroit isolé où ils avaient construit une hutte pour se rencontrer.

— Nous sommes douze décidés à aller construire un radeau pour descendre vers ce pays merveilleux de Lacustra City. Nous ne voulons plus rester ici à boire du méchant alcool et à travailler stupidement, à chasser des phoques ou des rennes. Nous voulons aller sur l'océan, aussi bien les filles que les garçons. Il suffira de nous montrer comment fabriquer un radeau et faire marcher la chaudière. Pour la navigation, nous ne craignons personne si nous savons où aller.

Danglov, bien que très réticent, n'avait rien à refuser à Farnelle, et d'ailleurs ne s'y serait pas risqué. Il avait eu l'occasion de découvrir qu'elle était prête à faire le coup de poing, le jour où rentrant soûl d'une virée entre copains, il avait voulu l'entreprendre, alors qu'elle était furieuse de le voir dans cet état. Elle l'avait allongé pour le compte, profitant bien sûr de sa faiblesse passagère d'ivrogne, puis l'avait traîné sur son lit, l'avait déshabillé, dorloté. Le lendemain elle lui avait montré par toute une série de câlins qu'elle n'était pas rancunière mais qu'il ne fallait pas la brusquer.

L'équipage des jeunes Esquimaux s'attira bien des

remarques désobligeantes dans les îles où l'on pensa que Farnelle introduisait des agents du pays de Djoug, qui ne se priveraient pas de saboter ce qui se faisait dans la scierie. Très vite les douze surent construire un radeau de deux mille tonnes, apprirent à faire marcher une chaudière et commencèrent à naviguer avec une maîtrise stupéfiante. Les malheureux pêcheurs qui avaient échappé à la tyrannie des Lords de Salt Shop Station n'en revenaient pas des progrès des Esquimaux, et Danglov lui-même en devenait presque jaloux.

— Il faut dire, confia-t-il à son amie, que j'ai du mal avec ces pauvres types qui ne s'éloignent jamais du rivage quand ils pêchaient pour les Lords. Ils savent construire un radeau, mais il leur a fallu du temps. Ils savent faire fonctionner une machine à vapeur, cependant la transmission par fluide hydraulique reste un mystère pour eux. Quant à la navigation, dès que nous perdons la terre de vue, qu'il y a du brouillard ou du vent, ils sont complètement perdus et le compas, les gonios ne servent plus à rien. Ils s'embrouillent et ne parviennent pas à trouver assez de calme pour naviguer correctement. Je me demande si notre choix était le bon. Tes Esquimaux me paraissent plus aptes à ce genre de boulot, mais seront-ils loyaux envers nous ? C'est autre chose. Je crains aussi qu'une fois à Lacustra City ils ne se laissent tenter par la vie plus facile de ces régions plus chaudes.

L'entraînement se poursuivait et Danglov préférait embarquer avec les jeunes plutôt qu'avec les anciens pêcheurs, laissant ces derniers se dépêtrer comme ils le pouvaient avec leurs connaissances toutes fraîches. La centrale électrique fonctionnait à nouveau comme auparavant, toutefois on n'avait pas réussi à mettre la main sur les saboteurs qui faisaient certainement partie du personnel.

— Il faudrait faire une enquête au pays de Djoug, mais qui pourra nous aider là-bas ?

— L'ingénieur Pavakov qui nous vend la plupart des glisseurs. Je peux aller le trouver sous prétexte de conclure un arrangement avec lui.

Le *Princess* accosta aux quais de bois et Gdami, suivi de Kurty, se précipita dans les bras de sa mère. Farnelle embrassa

Zabel avec moins de froideur que d'habitude. Sa liaison avec Danglov la rendait plus attentive à celle que Zabel entretenait avec son adolescent de fils, malgré leur différence d'âge.

— Il deviendra très vite un excellent second, annonça-t-elle à sa mère éblouie par l'intelligence de son fils. Il se débrouille très bien avec les instruments et sait faire un point exact. Kurty lui aussi est très doué, mais je pense qu'il préférera un jour les avions ou les dirigeables. Il ne cesse d'en parler et il faudra l'embarquer pour lui faire toucher de près la réalité des vols. Il regrettera son ami Gdami, je crois, et finira quand même par s'habituer.

— Parles-en à Liensun.

— Liensun m'intimide, dit Zabel sans essayer de biaiser ; j'ai été son amie et je connais ses qualités et ses faiblesses. Je sais de quoi il est capable, cependant sa réussite avec Lacustra City me laisse désorientée. Et puis son amour pour Yeuse. Liensun était autrefois incapable de se fixer et se conduisait avec les femmes de façon assez désagréable, parfois. Il y avait quelque chose de pervers en lui, et je me demande si c'est complètement disparu. Il m'attirait par ses audaces en amour et en même temps, quand je sortais de sa couchette, j'étais un peu honteuse d'avoir satisfait tous ses caprices. Je ne sais pas si tu me comprends.

— Je pense que oui, dit Farnelle.

— Je crains que si je lui demande de prendre Kurty à bord d'un dirigeable ou de m'aider à le faire embarquer sur un hydravion, il n'exige de moi un paiement.

— En nature ?

— Oui, rien que pour m'humilier, et cela encore ne me contrarierait pas trop, mais surtout pour que l'on sache qu'il garde un certain pouvoir sur toutes les femmes qu'il a connues.

— Crois-tu qu'il poursuive avec Ann Suba ses relations, alors qu'il est amoureux de Yeuse ?

— Ann ne pense plus qu'à Kurts et à sa manufacture. La mort du pirate a été pour elle la pire épreuve de sa vie. Ils étaient véritablement unis par une grande passion et elle ne se consolera jamais de sa perte. Alors elle reporte tout son amour sur la fabrication de ses hydravions. Tu sais que le dirigeavion a

volé pour la première fois. Ça ne s'est pas trop mal passé, toutefois lorsqu'on a voulu gonfler les ballonnets d'hélium, on a eu des ennuis, si bien qu'il faut retravailler le projet. C'est dommage, car ce sera un appareil exceptionnel.

— Rien de neuf de la part des bonzes ?

— Lacustra City est dans l'attente d'une attaque qui peut-être ne viendra jamais. Moi je me demande si ce ne sera pas la Nemicie qui sera visée, ou alors Titan. Mais il n'est pas certain que le Consortium soit d'accord pour une guerre. L'alliance avec la Guilde paraît ne plus être aussi solide que voici quelques mois, et la vente du fuphoc ne cesse de progresser, les prix aussi. Néanmoins grâce à Songe, on fait des faveurs à Tharbin pour lui permettre de surmonter cette mauvaise passe, et surtout pour que son amour-propre ne souffre pas trop. Les communiqués de victoire venant de Patagonie ne sont plus publiés avec autant d'ostentation.

— Tu penses que ça s'arrangera ?

— Très certainement. Où en êtes-vous pour les radeaux ? Je ramène trois équipages, mais ils veulent attendre un autre voyage pour se lancer.

— Il n'y aura donc personne de prêt, dit Farnelle.

— Tu n'as pas trouvé des marins ?

Seuls les jeunes Esquimaux seraient disposés à entreprendre la grande traversée d'ici un mois. Si les balises radio fonctionnaient bien, ils pourraient affronter l'océan et rejoindre Lacustra City sans mal. Donc à part ces douze-là, la campagne de recrutement de Farnelle n'avait pas donné d'autres résultats.

— Les futurs candidats doivent attendre que ce premier équipage soit revenu pour voir si toutes les promesses ont été tenues.

Les chantiers de Lacustra City allaient encore souffrir du manque de bois. Déjà la guerre de Patagonie les privait souvent de dirigeables et aussi du *Rewa*. Le chargement du *Princess* ne permettait d'alimenter les travaux que pour une petite semaine.

— Liensun commence à désespérer, d'autant plus qu'il est obligé de rester à Lacustra City pour tout diriger, organiser, ce qui le prive d'aller rejoindre Yeuse là-bas à Chiloe Station. Tu

crois que Yeuse l'aime ?

— Non, dit Farnelle, mais je sais qu'elle a de brusques besoins d'homme et que Liensun bénéficie de l'aura de Lien Rag et de Jdrien.

— Elle les a eus les trois comme amants, n'est-ce pas étrange ?

— Certainement que si.

Le chargement du *Princess* fut rapide et bientôt le cargo repartit pour le sud. Farnelle, très agacée par le retard des livraisons de bois, finit par se disputer avec Danglov parce qu'il se montrait incapable de tirer quelque chose de bon de ses équipages de pêcheurs.

— J'aimerais t'y voir, gronda-t-il. En tout cas je ne prendrai pas la responsabilité de les laisser partir seuls sur le Pacifique.

— Et si les jeunes Esquimaux restent proches d'eux ?

— La manœuvre est toujours absorbante et on n'a jamais le temps de veiller sur le radeau voisin. C'est chacun pour soi, dans ces cas-là.

CHAPITRE XXV

Lorsqu'il faisait le bilan du retard des travaux, Liensun pensait devenir fou. Il avait tout sacrifié à la poursuite de la guerre pour soutenir Yeuse. Cette Yeuse avec qui il couchait, certes, quand il le voulait, mais qui ne lui manifestait aucun attachement ni affection. Elle aimait faire l'amour avec lui, prenait même des initiatives hardies qui auraient pu en scandaliser plus d'un, cependant, une fois apaisée, se montrait distante, toute à son rôle de présidente d'une Compagnie pourtant bien réduite. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait se détacher de la fascination qu'elle exerçait sur lui. Elle était Yeuse, la maîtresse de son père et de son demi-frère, l'ex-danseuse nue, l'ancienne comédienne d'un cabaret érotique, c'est-à-dire plutôt pornographique où elle avait connu le Kid et certainement couché avec lui. Elle avait été putain à Kaménépolis, mais ensuite elle avait fait de cette station le centre culturel de la planète. On accourait de partout assister à ses spectacles de théâtre, d'opéra, de danse, ses concerts, visiter ses bibliothèques, ses musées, acheter les tableaux qui s'y peignaient. Et puis elle était devenue P.-D.G. de la plus puissante Compagnie ferroviaire au monde : la Panaméricaine. Il n'en revenait pas de jouir de cette femme, de la tenir nue, consentante, prête à tout dans ses bras. Pour ces quelques heures de folie amoureuse, de passion exacerbée des sens, il était prêt à tout, mais les retours à Lacustra City étaient de plus en plus frustrants pour lui.

On le harcelait. Des gens, des sociétés parmi les plus importantes attendaient des bureaux, des immeubles qu'il leur avait promis. Ils en avaient payé le quart, la moitié pour

l'obliger à les servir en premier, et il n'avait plus un mètre carré disponible et regrettait d'avoir limité la hauteur des immeubles.

Il devait fuir ses bureaux, s'envoler pour aller surveiller la construction de la route sud, toutefois le chantier était en panne faute de bois et de dirigeable. Il téléphonait à Songe qui n'y pouvait rien. Le fuphoc heureusement se vendait bien, mais la menace que le Consortium laissait sournoisement planer sur l'Omnium du Pacifique commençait à traumatiser tout le monde. On s'attendait à une guerre entre les deux puissances économiques et on ne savait sur qui parier. Les dirigeables de Tharbin devenaient nombreux, rapides, bien armés, cependant les hydravions qui sortaient à presque trois exemplaires par mois de la Manufacture Kurts faisaient aussi réfléchir. Jamais il n'y avait eu autant de candidats pour l'école de pilotage d'Ann Suba, alors que les places destinées aux élèves appelés à la conduite des dirigeables étaient quelque peu délaissées. Pour un dirigeable, il fallait au moins dix hommes, et on appliquait un coefficient trois pour obtenir des équipages de relève, alors que trois hommes seulement suffisaient pour un hydravion. D'un côté trente hommes devaient être formés pour un dirigeable, de l'autre neuf pour un hydravion.

Liensun décida de partir pour les îles de la Reine Charlotte puisque Farnelle, pourtant installée sur place, ne parvenait pas à trouver des équipages pour les radeaux. Il embarqua du matériel dans l'*Indépendance*, des moteurs, et alla trouver Ann Suba qui se relevait à peine de son demi-échec avec son dirigeavion.

— Je suis certaine que c'est l'appareil de l'avenir, mais les turbopropulseurs ne valent rien pour permettre à l'enveloppe de gonfler. Il faudrait les couper le temps où l'hélium est injecté, hélas c'est impossible.

— Change de moteurs : tu étudiais avec les ateliers du Kid des turboréacteurs.

— L'air qui en sort est brûlant. Il faudrait des réacteurs qui soufflent le froid, pour ne pas enflammer l'enveloppe.

Les ingénieurs finiraient par trouver la solution, mais quand ? Il fallait sortir cet appareil pour briser la suprématie des dirigeables sur l'hydravion.

Il s'envola pour le pays de Djoug pour commencer, et fut assez surpris de rencontrer Farnelle chez l'ingénieur Pavakov. Elle faisait faire une enquête secrète sur les Djougien installés dans les îles de la Reine Charlotte à la suite du sabotage d'une centrale. Pavakov lui avait signalé plusieurs suspects.

— J'envisage de m'installer dans Lacustra City, toutefois il me faudra de la place. Au moins mille mètres carrés de plancher pour commencer. Mais gardez le secret, sinon ici on me retiendrait de force, car je fais rentrer des devises dans ce pays. Les ingénieurs de mon usine me suivraient, bien sûr. Cette société un peu archaïque qui s'obstine à rester agraire ne les séduit pas tellement. Notre président Kayata s'appuie sur ces paysans et ces éleveurs, mais sait aussi garder des relations avec les bûcherons et les menuisiers.

— Savez-vous où va le bois acheté par le Consortium des bonzes ?

— Pas à China Voksal.

— En Antarctique ?

— Non. Plutôt dans le sud de l'Australasienne. Je pense que le Consortium fait construire une autre cité lacustre, peut-être dans le très grand sud. Savez-vous ce qu'était la Malaisie autrefois ? Alors je pense que le Consortium a dû racheter de petites Compagnies qui végétaient sur ces terres dépourvues désormais de glace et détrempées par les inondations. Vous devriez aller voir de ce côté-là. Les cargos déchargent du bois, là-bas.

— Ils nous copient donc, mais ce ne serait pas dangereux... s'il n'y avait cette situation géographique qui les approche de l'Antarctique. Ils pourraient aussi s'installer sur l'ancien continent australien, à moins qu'ils n'aient décidé d'un partage avec la Guilde et ne puissent descendre plus au sud.

Il se rendit ensuite dans les îles de la Reine Charlotte et fut satisfait d'apprendre que quatre radeaux allaient enfin descendre près de dix mille tonnes de bois vers Lacustra City. Mais Danglov ne lui cacha pas qu'il était inquiet pour trois de ces radeaux où se trouveraient des pêcheurs venus de la Panaméricaine.

— À la moindre tempête ils s'affoleront et tout le bois sera

perdu et eux avec.

Il fut décidé avec Vangarde, le patron de la scierie, qu'on surveillerait les suspects signalés par l'ingénieur Pavakov et qu'on ne les arrêterait que pris sur le fait, afin de garantir la sécurité de leur ami djougien. Ceci dit, Vangarde l'informa que tout allait bien dans la scierie, et qu'il était dommage que le transport du bois ne puisse suivre le rythme de la production :

— Les stocks s'accumulent un peu partout et bientôt je devrai mettre mes menuisiers et mes débiteurs au chômage pour ne pas être submergé par la production.

— Voilà qui me fait enrager, dit Liensun visiblement furieux, et je ne vois pas comment évacuer plus vite tout ce bois et ces éléments préfabriqués qui nous permettent de monter en quelques jours des immeubles d'habitation, de bureaux, des boutiques et même des ateliers. J'ai une demande considérable qui pourrait déverser sur notre Lacustra City une véritable pluie d'or.

Depuis que la Panaméricaine avait cessé d'être une grande Compagnie, le dollar n'était plus aussi recherché. En attendant de créer une monnaie, le lacustra bien entendu, les échanges se faisaient en or. Et aussi en papiers bancaires sur les plus grosses sociétés financières de Markett Station et de China Voksal. Tharbin garantissait le cours de ces dollars panaméricains, mais avec les ennuis du baleinium, il avait dû y renoncer car les cours s'effondraient.

— Où recruter des équipages déjà aguerris pour les lancer sur le Pacifique ? Il faudrait dix radeaux de trois mille tonnes chaque mois pour effectuer un travail efficace.

— Je compte sur mon équipage esquimau, mais rien n'est moins certain. S'ils réussissent, d'autres viendront se proposer.

— Il nous faudrait un peuple qui vit depuis assez longtemps près des océans. Il n'y a environ que quatre ans que ceux-ci ont réapparu, et en si peu de temps comment peut-on vaincre la peur de l'eau et apprendre les techniques de navigation ?

Dans la nuit, une série de messages radio transitèrent par tous les relais qu'en son temps Liensun avait fait installer sur les sommets les plus appropriés, et qui permettaient à Lacustra City de rester en communication avec la scierie des îles de la

Reine Charlotte. On réveilla Liensun pour lui apporter le premier message :

« Huit dirigeables s'approchent de Lacustra City en provenance de China Voksal. »

Il s'habilla en vitesse, fit prévenir Farnelle qui arriva en compagnie de son ami Danglov tandis que Vangarde accourait lui aussi.

« Ce seraient dix dirigeables qui se trouveraient à moins de vingt minutes de Lacustra City, précisait-on dans un deuxième texte. Attendons les ordres. Le Kid partisan d'attendre éventuellement attaque. Ann Suba a fait décoller tous ses hydravions disponibles, aussi bien ceux qui étaient armés que les autres récemment terminés. »

— Une bonne mesure, dit Liensun, Quand le chef de cette armada de dirigeables apercevra sur son écran une douzaine de spots, peut-être réfléchira-t-il avant de lancer ses premières bombes.

— Que vas-tu faire ?

— Attendre, répondit Liensun.

CHAPITRE XXVI

Il ne fut presque pas surpris de voir apparaître le visage lourd du Caudillo Hernandez sur l'écran télé de sa nouvelle cellule. Pour la septième fois on l'avait déménagé ailleurs sans qu'il puisse découvrir l'itinéraire emprunté. Son transport s'effectuait dans une draisine certainement doublée de plomb car il ne percevait aucune pensée, ni cette cacophonie que représentaient des centaines de cerveaux en train de réfléchir et dont les propriétaires se trouvaient sur les quais par exemple.

Hernandez ne portait pas d'uniforme mais une simple combinaison isothermique noire avec juste une brochette de décorations sur la poitrine.

— Nous allons vous donner la faculté de communiquer avec vos amis qui errent en tribus sur la glace de notre Concession. Vous devrez les informer que s'ils poursuivent leur travail de sape, vous serez jugé et condamné sévèrement, certainement à la peine capitale.

— Je ne comprends pas, répondit Jdrien. Vous parlez de travaux de sape, que voulez-vous dire ?

— Ceci.

L'image du dictateur disparut, remplacée par un film sur les dégâts occasionnés à Leadership Station. Jdrien resta interdit en découvrant que plus de la moitié de la ville était détruite, que des installations importantes penchaient dans tous les sens, que des quais avaient disparu, qu'on apercevait à ras du sol les parties hautes de locomotives qui devaient faire cinq, six mètres de haut. Des quartiers de wagons d'habitations étaient enfoncés dans la glace, d'autres menaçaient de s'effondrer.

L'image incrustée du Caudillo réapparut dans le coin haut à

droite de l'écran :

— Maintenant vous savez. Ce n'est pas tout. Notre grand réseau, celui de la Reconquête, a été sérieusement endommagé en plusieurs points. Je veux que cela cesse. Et très rapidement.

Jdrien ne répondit pas. Il continuait à visionner les images qui défilaient toutes pareilles, montrant l'ampleur des dégâts. En moins de deux semaines, les Roux avaient effectué un travail extraordinaire. Ils étaient des milliers, dix mille peut-être, pour parvenir à un tel résultat avec simplement des outils d'os et du sel.

— Je n'ai aucun pouvoir sur eux, répondit Jdrien. Cependant je peux effectivement aller les trouver et leur dire que vous acceptez leur condition de partition de l'Antarctique.

— Nous n'acceptons aucune condition, répondit le Caudillo sèchement. Nous échangeons votre vie contre l'arrêt de ces sabotages. Dites-leur que nous allons entreprendre une grande chasse contre eux et que nous les écorcherons vifs si nous les capturons.

— Vous ne pouvez être sur tous les fronts à la fois, répondit Jdrien, et ceux de Patagonie vous privent de toutes vos disponibilités en hommes. Vous ne capturerez jamais mes frères car ils se déplacent dans des zones où vous n'allez jamais. Je ne puis les convaincre d'abandonner, mais je peux essayer.

— Il n'est pas question que nous vous libérions. Vous serez placé dans une situation qui vous permettra d'entrer en contact avec eux sans quitter votre cellule. Vous comprenez très bien ce que je veux dire par là.

— Pas du tout.

— Vous entrerez en contact mental... Vous leur ordonnerez de cesser toute action de ce type.

Jdrien secoua la tête :

— Je suis désolé, mais ce n'est pas ainsi que je parviendrai à les convaincre. Il faudra que je leur parle réellement.

— Il n'en est pas question. Vous allez être transféré dans un autre lieu à l'extérieur de la station. Des gens équipés spécialement pour ne pas subir l'effet de vos ondes mentales maléfiques vous surveilleront. Vous contacterez les vôtres en leur disant que si dans quarante-huit heures ils n'ont pas

abandonné leur travail de sape, nous vous condamnerons.

— Comment saurez-vous s'ils renoncent, par quel procédé ?

— Nous avons les moyens.

— Donc vous auriez déjà pu intervenir.

Herandez disparut de l'écran et peu après apparut le visage du gardien-chef, qui le pria d'enfiler la combinaison qu'il trouverait dans le compartiment voisin et d'attendre.

Des gardiens spécialement équipés d'une étrange tenue vinrent le chercher. Il les testa, essayant d'atteindre l'esprit de ces quatre hommes qui pointaient leurs armes sur lui, mais en vain. Leur cagoule devait être doublée d'une matière spéciale qui interdisait le passage des ondes mentales.

On le fit monter dans une draisine d'où il put contempler la ville, tandis qu'elle roulait vers le sud, et il constata que les démolitions étaient véritablement énormes. Les coupoles elles-mêmes avaient basculé, s'étaient ouvertes et en hâte on avait dû tendre des sortes de bâches opaques pour colmater les brèches, si bien que dans certains quartiers c'était une nuit perpétuelle que des éclairages publics ne parvenaient pas à rendre moins lugubre.

La draisine traversa l'écluse sud avec lenteur et des gens regardaient avec curiosité le Messie des Roux que l'on entraînait à l'extérieur, ils paraissaient soulagés de le voir partir, établissant une relation entre les cataclysmes quotidiens qui endeuillaient la station et la présence de ce demi-dieu. Cependant il n'y eut ni gestes de menaces ni imprécations.

La draisine roula sans grande vitesse durant une heure et s'immobilisa en pleine campagne, auprès d'une toute petite station automatique composée d'un wagon arrêté sur une voie de garage où l'on pouvait attendre le train au chaud, prendre son billet à un distributeur.

— Descendez et allez dans le wagon.

Il obéit, heureux de fouler la glace. Il pénétra dans le wagon et le téléphone accroché à la cloison sonna. Une voix inconnue lui dit qu'il avait deux heures pour lancer son message télépathique, mais qu'il n'essaye pas de s'enfuir car les gardes disposés autour de la station automatique avaient ordre de lui tirer dessus.

Jdrien s'assit sur un banc, essaya de se concentrer. Il n'avait nullement le désir de demander aux Roux d'interrompre leur guerre, mais il cherchait à communiquer avec eux pour les informer qu'il était l'otage des Harponneurs de la Guilde.

Au bout d'une heure il sortit et agita les bras. Le chef des gardes approcha, le menaçant de son arme automatique :

— Qu'y a-t-il ?

— Il n'y a pas de Roux dans cet endroit et je ne puis communiquer sur de longues distances. Il faut me transporter ailleurs si vous voulez que j'entre vraiment en communication avec eux.

L'homme le regarda avec l'air de ne pas le croire :

— Attendez.

Il se dirigea vers la draisine et Jdrien entra dans la station automatique. Peu après le téléphone sonnait et la même voix inconnue lui ordonnait de remonter dans la draisine.

CHAPITRE XXVII

Le cerveau du bébé garou enregistrait depuis la veille toutes les conversations télépathiques que l'animal de l'espace entretenait avec ses frères qui se laissaient flotter autour de lui. Un enregistrement presque en continu, que Gus pouvait ensuite repiquer sur l'imprimante d'un ordinateur. Mais qu'il ne pouvait traduire pour l'instant.

— Que de papiers ! s'exclama le docteur Isaie en pénétrant dans la salle des contrôles en compagnie de Grathe. Que se passe-t-il donc ? Pourquoi ces rouleaux imprimés de diagrammes sur des kilomètres ?

— Écriture mentale, grogna Gus ; écriture mentale du Bulb.

Grathe se penchait sur le grand bocal qui contenait, dans une solution régénératrice, le cerveau de l'enfant garou et se rejetait vivement en arrière avec un pouah ! de dégoût.

— J'enregistre les échanges télépathiques, expliqua Gus radouci, mais je n'arrive pas à les traduire. L'important c'est que je surprenne le moment où le Bulb dira à ses compagnons qu'il est prêt à quitter cette orbite géostationnaire pour les accompagner. Alors pendant quelques instants il pourra basculer dans l'espace... Si nous lui donnons une poussée.

— Mais quelle poussée ? Un animal qui doit faire des millions de tonnes...

— Il sera dans un total déséquilibre, trop affaibli pour se maintenir en apesanteur, et les autres lui porteront secours. Si nous obtenons une poussée même faible, il leur échappera. La poussée, je pense la demander à ces fusées booster qui sont en stock dans les magasins des niveaux inférieurs.

Grathe se penchait sur tous les cadrans, tous les écrans, et

Gus surveillait ses mains de crainte qu'elles ne s'égarent sur une commande.

— Vous ne pensez qu'à ça ? Nous faire revenir sur Terre à bord du Bulb ?

— Chacun son idée fixe, répondit joyeusement Gus. Vous, vous ne pensez aussi qu'à ça, précisa-t-il en désignant le garçon.

— C'est trop compliqué, vous n'y parviendrez pas.

— Qui sait ?

Il passa toute la nuit à charger les différents terminaux avec ces imprimantes qui n'en finissaient plus, faisait analyser ces hiéroglyphes, ces idéogrammes et ces iconogrammes, mais si les appareils ronronnaient fort, ils ne débitaient guère de réponse. C'est le moment que choisit Grathe pour entrer dans la salle, vêtu d'un fabuleux peignoir de bain en soie rouge dans lequel il se drapait étroitement. Il lui apportait une cafetière fumante.

— Je vais vous servir, ne vous dérangez pas.

— Isaïe dort ?

— Il boit trop, vous savez, et ensuite je me retrouve seul, si seul. Vous voulez bien que je reste un moment ?

Il lui tendit une tasse chaude, s'arrangea pour lui caresser les doigts. Gus but tranquillement puis lui tapota l'épaule :

— Va te coucher, mon petit. Ici c'est trop compliqué pour que j'aie le temps de m'occuper de toi. Et puis Isaïe ne serait pas content. Tu es gentil de m'apporter ta cafetière, mais maintenant il faut que je réfléchisse.

Seul il faillit s'endormir mais n'en continua pas moins à nourrir la mémoire centrale, espérant que les éléments de comparaisons finiraient par apparaître, néanmoins le travail pourrait demander plusieurs jours. Il se coucha dans un coin sur une couverture, se réveilla deux heures plus tard : il n'y avait toujours rien à signaler ; le Bulb devait également dormir car l'encéphalogramme du cerveau était plat.

Un instant il rêva de la Terre, se demandant ce qu'était la planète sans glaces, plongée dans l'eau, la boue, les brumes, une certaine tiédeur humide. Il pouvait revenir là-bas avec des jambes toutes neuves, vivre normalement avec ses amis Kurts le pirate et Lien Rag... Il se souvenait de la fabuleuse locomotive de Kurts, aurait aimé se retrouver dans son ventre hospitalier et

luxueux, où la vie pouvait être insouciant grâce aux perfectionnements les plus inattendus dont elle était dotée.

Il rejoignit sa cabine et fit des rêves érotiques divers. Il regrettait Thresa, la fille qui au début vivait avec eux, et il rêva d'elle avec précision. Jusqu'à ce que dans son rêve il découvre qu'elle avait la tête de Grathe. Il se réveilla mal à l'aise et rejoignit la cuisine pour préparer son déjeuner qu'il emporta dans la salle de contrôle.

L'écran du Bulb se mit alors à clignoter malgré l'heure matinale et Gus décida d'abord de ne pas répondre. Il mangeait et buvait du café en regardant cette demande de communication qui se traduisait par des clignotements de lumière. Le Bulb paraissait bien pressé d'engager la conversation et il craignait qu'il n'ait découvert ce qu'il avait entrepris. Il finit par répondre :

— Bonjour. Vous ne dormez plus ?

— Je suis bien heureux que vous soyez réveillé et devant l'écran. J'éprouve quelques douleurs et je voudrais une injection d'hormonomorphine, si c'est possible. Du K₂O.

— Rien de plus facile, fit Gus, soulagé.

— C'est toujours mon axe principal qui me fait mal. Nous autres Bulbs avons toujours des ennuis de ce côté-là, et quand nous sommes attaqués nos ennemis nous scindent en deux à cet endroit extrêmement fragile qui n'a qu'une faible épaisseur.

— Vos ennemis ? fit Gus, interloqué. Vous avez des ennemis ?

— Oui, bien sûr, les Roarks. Imaginez une mâchoire longue de plusieurs kilomètres qui se balade dans l'espace, et qui soudain vient vous couper en deux et commence à fouir dans la plaie jusqu'à s'enfoncer dans une de vos deux parties. Il se goinfre tandis que vous agonisez et parfois reste des années de votre calendrier dans notre moitié de corps en décomposition. C'est une bête infâme.

— Mais comment vous défendez-vous ?

— Par un produit variqueux que nous pouvons produire et qui a le pouvoir de bloquer sa mâchoire en un trismus définitif. Ne pouvant plus rien manger, le Roark finit par crever tandis que nous nous moquons de lui en lui jetant des morceaux de

saus ou des pearls. C'est un spectacle très drôle, que son agonie.

Gus envoyait du K2O dont il existait de grandes réserves, et peu à peu le Bulb paraissait éprouver un soulagement qu'il traduisait en imprimant plus rapidement ses paroles :

— Merci, sans vous je désespérerais. Comment se fait-il que vous ne dormiez pas dans votre cabine ?

— Je préfère venir ici faire des recherches...

— Vous découvrez les secrets des Ragus et des Aiguilleurs, n'est-ce pas ? Vous devez en savoir long sur eux désormais, comme sur les pouvoirs exceptionnels de certains Ragus. Avouez que je vous ai fait un beau cadeau et que vous avez été gâté. Je ne l'aurais fait pour personne, avant de mourir.

— J'en suis très reconnaissant, répondit Gus.

— Si vous avez besoin de détails supplémentaires, n'hésitez pas à me contacter, maintenant je vais me reposer, la douleur s'apaise.

Gus se retrouva devant l'écran vide et l'éteignit. Pas une seule allusion à l'encéphalogramme branché sur tout le système nerveux de l'animal. Il l'avait échappé belle.

CHAPITRE XXVIII

La transmission radio depuis Lacustra City n'était pas régulière, parfois le son de la voix du commentateur s'éloignait, s'effaçait puis revenait en force. Parallèlement, Vangarde enregistrait une émission en graphie qui elle traversait sans peine l'océan Pacifique.

D'après les derniers renseignements, depuis maintenant deux heures les huit dirigeables du Consortium plafonnaient dans le ciel de la cité nouvelle. En face, les douze hydravions de la Manufacture Kurts effectuaient des vols circulaires, à moins de deux kilomètres des forces du Consortium. Par radio on avait demandé aux dirigeables étrangers de préciser la raison de leur présence, mais pour l'instant aucun ultimatum n'avait été lancé et Liensun en était assez satisfait.

— Tout repose sur les épaules d'Ann Suba puisque aucun des quatre associés n'est là-bas. Farnelle et moi sommes ici, Lien Rag à l'île aux Phoques et le Kid sur Titan. Mais je sais qu'Ann ne s'affolera pas et trouvera le moyen de faire face à cette situation.

— Démonstration de force de la part de Tharbin ? demanda Farnelle. Ou bien menace réelle d'une attaque ?

— Je ne sais pas. Pourvu que les jeunes pilotes gardent leur sang-froid. Il est si facile d'appuyer sur le bouton qui expédie les missiles ou déclenche les canons-mitrailleuses. Je pense que le Consortium ne pensait pas se trouver en présence de douze hydravions à la fois, hélas ceux-ci devront se poser pour se ravitailler en fuphoc. Les dirigeables en vol stationnaire peuvent attendre indéfiniment, tant que le vent ne se lève pas. Je vais retourner là-bas en toute hâte.

— Je viens aussi, dit Farnelle. C'est mon devoir d'associé.

L'*Indépendance* quittait le S.I.R.C. deux heures plus tard. Très allégé, il pouvait soutenir une vitesse de deux cent cinquante kilomètres heure, mais ils n'atteindraient Lacustra City que dans une trentaine d'heures environ. Toutefois depuis six à sept mille mètres de hauteur, la réception des émissions radio serait meilleure.

— Nous survolerons China Voksal, décida Liensun. Notre présence, même modeste au-dessus de leur tête, leur prouvera que nous pouvons aussi devenir inquiétants.

Radio Lacustra annonça que six des hydravions de la flotte aérienne venaient de rejoindre leur base.

— Ils se ravitaillent, dit Liensun. Je me demande si Tharbin n'est pas en train de jouer avec nos nerfs. Il a retenu la leçon précédente quand nous avons survolé ses cargos remplis de baleinium. Les marins ont tiré les premiers et nous avons pu le prouver. Il attend peut-être que nos hydravions commettent la même sottise. Ils peuvent rester ainsi des jours, des semaines, si les conditions météo le permettent.

— Qu'attend Ann Suba pour entrer en communication avec nous ? s'inquiéta Farnelle. Pourvu qu'elle soit là-bas.

Et cinq minutes plus tard la physicienne les contactait, utilisant un appareil de transmissions codées dont ils possédaient la réplique.

— Pour l'instant, les huit dirigeables ne manifestent aucun signe d'hostilité. Je viens de faire atterrir six hydravions pour ravitaillement, mais je ne vais pas tout de suite les réexpédier dans les airs. Notre D.C.A. est pointée sur les dirigeables.

— Avez-vous réussi à parler avec le chef de cette escadre ?

— Non. Impossible. Nous captons Radio China Voksal, mais apparemment elle a reçu l'ordre de ne pas mentionner cette affaire. J'ai prévenu Songe qui affrète son dirigeable l'*Orient*. Ses amis Rénovateurs qui habitent la petite colonie de Sumba mettent à notre disposition le *Julius Ker*.

— Songe est donc réconciliée avec eux ?

— Elle les a beaucoup aidés, leur trouvant cette petite Compagnie, les ravitaillant pendant des mois. L'*Omnium*, qui se trouve au sud sur le chantier de la route en construction, peut

aussi rallier très vite Lacustra et il est puissamment armé malgré son travail de grutage, et enfin l'*Asia* va rentrer de Patagonie. Nous alignerons donc dans moins de quarante-huit heures cinq dirigeables puissants. Ceux du Consortium sont plus légers et plus rapides mais aussi plus fragiles. Dans leur enveloppe il y a moitié moins de ballonnets d'hélium, si bien qu'ils peuvent très vite être abattus. Nous, nous pouvons encore tenir l'air avec les deux tiers de nos ballonnets éclatés.

Tout au long de ces trente heures, la situation n'évolua pas. Le ravitaillement des hydravions s'effectuait sur un rythme régulier et les pilotes se remplaçaient pour éviter la fatigue. Une chance qu'Ann Suba, dans son école, ait toujours formé trois pilotes, trois aides pilotes et trois mécaniciens pour chaque appareil qui sortait de sa manufacture.

Vingt-cinq heures après l'apparition de la flotte aérienne des bonzes dans le ciel de Lacustra, l'*Orient* de Songe, le *Julius Ker* des Rénovateurs et l'*Omnium* de Lacustra City étaient face aux autres appareils de même type. Entre eux patrouillaient six hydravions.

— Ou Tharbin était mal renseigné ou bien il a commis une erreur en pensant que nous serions surpris.

— L'*Asia* est de retour, vint leur dire un radio qui opérait sur d'autres fréquences dans un local différent. Il annonce que dans moins de douze heures il sera sur place.

Puis ce fut le Kid qui parla depuis Lacustra City où il venait d'arriver à bord de son hydravion. Tout de suite son appareil avait repris l'air pour rejoindre la flotte des six.

— Nous approchons de China Voksal, dit le navigateur à Liensun.

— Trois mille mètres suffiront, répondit le garçon.

C'était le petit jour et sous les verrières, coupoles et dômes de l'immense station, les gens commençaient d'aller et venir, et soudain levèrent la tête, avertis de la présence de ce dirigeable inconnu.

— Vol stationnaire, ordonna Liensun.

Subitement on signala que les toits des ateliers du Consortium s'ouvraient lentement et bientôt un dirigeable, puis un autre, s'élevèrent dans le ciel, un chapelet de six en tout.

— Nous aussi, nous étions mal renseignés, constata Liensun. Nous ne pensions pas que Tharbin puisse aligner en tout quatorze dirigeables de ce type. En vitesse pure ils nous battent aisément. Et dans un combat, nous aurions quelques difficultés à faire face.

L'*Asia* les rejoignit peu après. C'était un appareil plus rapide que l'*Indépendance*. Ann Suba proposait de détacher trois hydravions pour assister les deux dirigeables, mais Liensun refusa. Les hydravions ne pourraient intervenir que pour une véritable attaque. Ils ne pouvaient se permettre de rester des heures en tournant en rond, puisque leur ravitaillement devait se faire au bout d'une quinzaine d'heures au maximum.

— C'est une étrange situation, fit Liensun. Je pense que c'est une lutte des nerfs. Le premier qui craquera déclenchera l'enfer dont il portera l'entière responsabilité. Combien de temps résisterons-nous à la tentation d'envoyer une giclée d'obus dans l'un de ces appareils ?

— Il faudra bien que ces dirigeables fassent le plein eux aussi. Les moteurs tournent au ralenti mais ils tournent. Dans vingt heures ils devront rebrousser chemin et nous aussi.

CHAPITRE XXIX

Quatre hydravions apparurent dans le ciel de Patagonie moins de quarante-huit heures après la disparition du chef d'escadrille Kaling avec son appareil, et l'effet fut considérable sur la population qui les acclama malgré la présence des Harponneurs. L'état-major de la Guilde devint si furieux que les tirs de leur D.C.A. se déchaînèrent tous azimuts, en pure perte. Les quatre appareils attaquèrent différentes positions aux bombes incendiaires et lorsqu'ils s'éloignèrent, une douzaine de colonnes de fumée s'élevaient dans le ciel.

Yeuse était heureuse d'avoir convaincu son ami Lien Rag de lui prêter deux appareils, heureuse que le jeune Jikano se soit aussi bien comporté, et elle était sur le terrain d'atterrissage lorsqu'il se posa. Devant toute la foule qui applaudissait, elle le serra dans ses bras et la fermeté de ce corps jeune l'émut beaucoup. Elle préféra abréger et rentra songeuse dans son train présidentiel, se demandant si elle n'était pas atteinte de nymphomanie. Ou bien si elle ne courait pas comme une folle désespérée après sa jeunesse enfuie. Le moindre garçon en combinaison moulante la troublait beaucoup. Et tous ces pilotes d'hydravion n'avaient pas vingt-cinq ans pour la plupart.

Reiner toujours présent, toujours fidèle, paraissait, malgré son silence habituel, suivre avec beaucoup de compassion les errements de sa présidente dont il était éperdument amoureux. Depuis toujours. Il l'avait surprise gémissante entre les bras de ce Liensun et de beaucoup d'autres, essayant d'oublier la jalousie qui le mordait cruellement.

— La Guilde éprouverait de graves ennuis dans sa capitale, mais aussi dans une partie de l'Antarctique.

— Vous ne cessez de me le répéter, Reiner, toutefois où sont vos preuves ? Nous avons certes détruit le terminal de la terre de Graham, en contrepartie je déplore la mort de Kaling et la perte d'un appareil. Nous le payons très cher. Que sont ces troubles ? Ces ennuis ?

— Les radios clandestines sont très difficiles à capter et nous devons installer des réémetteurs dans des endroits difficiles d'accès du cap Horn. D'ici quelques jours nous aurons de meilleures réceptions. Il semble qu'un ennemi intérieur s'en prenne aux installations de la Guilde et la capitale serait en partie détruite.

— Par des explosions ?

— Je l'ignore. On dit que certaines verrières se sont effondrées, que les coupoles basculent et que les quais sont déformés. Le trafic est pratiquement interrompu et la cité n'est plus aussi bien approvisionnée. Nous attendons également des informations venant de la Patagonie Orientale. Notre réseau d'espionnage commence enfin à se manifester. Sur les quais de Magellan Station où le matériel, l'huile et les vivres sont d'ordinaire déversés à profusion, il n'y a presque plus d'arrivées. Les cargos restent à quai ou naviguent dans d'autres directions sans que l'on sache exactement où ils se trouvent.

— Nous allons bientôt manquer de bombes et de missiles et le *Rewa* ne reviendra pas cette fois, car Liensun le réserve pour le transport du bois de leur scierie nordique. Nous allons à nouveau connaître une sale période. Je me demande pourquoi un dirigeable ne nous a pas été envoyé lorsque l'*Asia* nous a quittés.

Mais seule, elle oubliait la guerre, les difficultés d'approvisionnement, pour rêver à nouveau de ce jeune corps d'athlète qu'elle avait serré dans ses bras. Jikano était beau avec ses cheveux très noirs, son teint mat, son regard vif, et elle l'avait certainement choisi en fonction de son apparence physique. Cependant il ne l'avait pas déçue, et la dernière démonstration était un franc succès.

Lorsqu'elle y réfléchissait longuement, elle se rendait compte que son désir d'un partenaire sexuel aussi affirmé n'était qu'une révolte contre l'asservissement que lui imposait,

volontairement ou non, Liensun. Quand il était devant elle, près d'elle, elle dérapait dans une sorte de veulerie qui la scandalisait une fois qu'elle s'estimait assouvie. Elle trouvait anormal de se soumettre ainsi sur un simple regard appuyé, de se laisser uniquement guider par des désirs irrésistibles. Une prostituée, voilà ce qu'elle était. En face d'un garçon à l'âme de proxénète. Autrefois elle avait gagné sa vie de la sorte, en arrivant dans cette ville de Kaménépolis où l'ambiance générale s'alimentait de vices de toute nature, de débauches, de malhonnêteté et de crimes.

— Une putain, une simple putain. Putain même au point d'accepter l'héritage d'une autre putain de haute volée, Lady Diana. Comment ai-je pu me soumettre à la volonté de cette abominable femme ?

Elle essayait de rêver de Jdrien, de son innocence angélique. Certes, il l'avait toujours plus adorée en tant que femme que mère de substitution, devenant jaloux de son propre père au point d'intervenir par télépathie dans leurs ébats amoureux. Au début révoltée, scandalisée, elle avait fini par laisser s'interposer ce visage enfantin. Plus tard ils s'étaient retrouvés lorsque Jdrien avait atteint un âge plus adulte, et avaient connu des joies sensuelles profondes, mais avec ce fils de Lien Rag elle n'avait jamais eu l'impression de perdre son indépendance comme avec le cadet.

— Lady Yeuse, le colonel Benfield.

Il était sanglé dans sa combinaison d'uniforme et paraissait très excité :

— Les Harponneurs du Nord seraient en train de réembarquer. Il nous faudrait des documents photographiques. Ils le font de nuit à bord de cargos qui restent éloignés pendant le jour et se rapprochent dès que l'obscurité est suffisante.

— Si nous envoyons des hydravions ils se méfieront, feront mine au contraire de débarquer.

— Je sais. Nous pourrions demain matin par exemple arraisonner les cargos. Nous les faisons survoler, nous lâchons quelques bombes ou quelques rafales et nous nous posons à proximité pour envoyer des gens à bord. Je sais que c'est risqué, mais ils savent que nous n'hésiterons pas à les couler.

— Et si nous nous trouvons en présence de soldats et d'un armement supérieur ?

— Il nous faut une certitude pour que notre offensive soit efficace. Nous pouvons les laminer jusqu'au dernier si une bonne partie de leur corps expéditionnaire a déjà rembarqué. Dommage qu'il n'y ait pas de dirigeable pour prendre ces photographies de nuit.

— On peut demander à Jikano d'essayer de prendre ces vues aux infrarouges en vol plané depuis de hautes altitudes. Je pense que ce garçon ne pourra pas nous refuser ça.

Elle n'attendit pas la réponse de Benfield pour convoquer le nouveau patron de la flotte aérienne dans son bureau. Lorsqu'elle forma le numéro de la base ses doigts tremblaient d'impatience, et Benfield mit cela sur le compte de l'émotion légitime que lui causaient les dernières nouvelles.

CHAPITRE XXX

Au bout de soixante heures, l'ordinateur central trouva enfin les équivalences qu'espérait Gus et commença de les débiter. Il ne s'agissait pas d'une traduction de l'écriture mentale du Bulb, mais d'une similitude dont il était impossible de découvrir l'origine. Gus pensa qu'autrefois, des siècles et des siècles avant, quelqu'un avait dû se douter que le Bulb pouvait communiquer télépathiquement avec les siens. La capture de cet animal de l'espace pour le transformer en satellite hybride ne s'était pas effectuée sans longues préparations. Le Bulb avait raconté que durant des années les humains l'avaient observé avec attention. Au départ, il y avait eu un cadavre de Bulb qui avait été retrouvé en état de décomposition sur la planète d'Ophiuchus, celle qu'on baptisait du chiffre IV. Les scientifiques terriens avaient eu tout loisir d'étudier alors la physiologie de l'animal et de concevoir l'incroyable projet. Puis il avait fallu approcher le troupeau de Bulbs dans un recoin de l'espace où il broutait les pearls et dévorait les saus. Cette expédition n'avait pas été unique et s'était répétée un certain nombre de fois.

« — Pourquoi avez-vous été choisi ? avait un jour demandé Gus au Bulb. En fonction de quoi ? »

« — Peut-être de ma jeunesse ou de ma propension à m'écarter du troupeau pour satisfaire différentes curiosités. Un jour les humains en scaphandre ont osé débarquer sur moi et cela m'a amusé. Je veux dire que je les ai laissé s'installer sans manifester de révolte. Ils avaient essayé avec d'autres animaux et cela s'était toujours mal terminé. »

Les humains avaient établi un campement durant des

semaines pour explorer l'énorme créature qui flottait dans l'espace. Le Bulb riait encore de leur audace.

« — Quels impudents, vos compatriotes les Terriens ! Ils se sont introduits dans mon corps pour une exploration interne. Non mais vous vous rendez compte ? Avec un matériel considérable, de quoi respirer, manger, etc. Ils connaissaient très bien l'anatomie des Bulbs puisqu'ils avaient eu tout loisir d'en étudier une et ont facilement eu accès à mon organisme. »

« — Par le cloaque ? »

« — Non, parce que mon cloaque c'était à la fois ma bouche et mon anus et que ça devait les dégoûter. Il faut dire que du temps où je disposais de toutes mes fonctions naturelles, mes déjections atteignaient pour ces gens-là des proportions énormes. C'est pourquoi lorsqu'ils m'ont asservi, ils ont eu grande hâte de supprimer mes fonctions les plus nécessaires à mon existence, pour les remplacer par d'autres, artificielles. »

C'était certainement à cette époque qu'un savant avait enregistré l'écriture mentale du Bulb en train de communiquer avec ses semblables, et en avait obtenu une traduction approximative, celle que désormais l'ordinateur central restituait.

— Quel travail, murmura Gus. J'en ai pour des jours avant de comprendre ces idéogrammes. Mais aurai-je le temps d'en terminer et de pouvoir comprendre le moment fatidique quand le Bulb décidera de suivre ses compagnons ?

Il s'y attela donc mais sans grande conviction, ne disposant somme toute que de quelques centaines de données. Il lui fallut quatre jours pour comprendre le sens d'une douzaine d'idéogrammes et le résultat était bien décevant. Le Bulb expliquait aux autres qu'il dormait très mal et qu'il souffrait souvent de son axe central.

D'ailleurs c'était la vérité, et à la demande du Bulb Gus n'en finissait pas de lui injecter des doses de plus en plus massives de K₂O. Ce fut à ce moment-là que le petit docteur Isaïe vint le trouver en grand mystère. D'habitude il s'abstenait, préférant passer ses journées avec son protégé Grathe, mais il était agité par une idée fantastique qui lui était venue subitement.

— Gus, la seule solution c'est que le Bulb meure ici sur

place. C'est ensuite qu'il finira par basculer de son orbite et tombera sur Terre. Ses amis, lorsqu'il sera mort, l'abandonneront pour retourner dans leur paradis de chasse.

Gus y avait songé, mais à la réflexion il pensait que les Bulbs n'abandonneraient pas le cadavre et se feraient un devoir de l'emporter pour le précipiter dans un trou noir.

— Ils ne sont venus que pour ça, expliqua-t-il à Isaie.

— C'est pourtant une solution. On le fait mourir sur-le-champ et ensuite on utilise les boosters pour le renvoyer sur Terre.

— Sans tenir compte de l'atmosphère ? Nous brûlerions très vite dans ce cas, et si nous en réchappons, nous nous écraserons sur le sol. Il n'y a pas une chance sur trois pour que nous tombions dans un océan. Mais là aussi le contact avec l'eau serait horrible. Nous plongerions à une telle profondeur que sous la pression le Bulb exploserait, et de toute façon nous serions condamnés. Non. Il me faut la spirale d'approche, il me faut le jour et l'heure où le Bulb quittera son orbite. Le reste...

— J'aimerais travailler avec vous, fit Isaie sur un ton qui n'exprimait pas réellement sa pensée.

— Non, je ne vous crois pas, dit Gus. Vous avez besoin de rester à proximité de ce garçon. Vous en êtes terriblement jaloux. Vous avez peur qu'il nous quitte, qu'il rejoigne le père Faro. Ce dernier exerce une attraction fantastique sur ses ouailles. Thresa après des mois, des années passées avec nous, a fini par craquer et par le rejoindre. Et vous pensez que Grathe finira par en faire autant lui aussi, et cela vous ne pouvez l'admettre.

— Si seulement je savais comment procède Faro pour les soumettre ainsi entièrement à sa volonté. Je préfère savoir Grathe mort que de ne plus le revoir.

— Rejoignez-le et refermez la porte, j'ai besoin de réfléchir sur cette écriture mentale.

Il trouva d'autres traductions mais toujours pour des propos insignifiants. Comme les humains, les Bulbs pouvaient dépenser beaucoup d'énergie pour des bêtises sans importance. Ils papotaient comme n'importe quel radoteur terrien, disaient des imbécillités comme tous les habitants d'une station se

rencontrant dans un bar et commentant le froid, les événements politiques ou la vie du voisin.

— C'est tout de même impensable, enrageait Gus, que des animaux aussi fantastiques ressemblent à des piliers de bar. Je m'attendais à plus d'épique chez eux, à une hauteur de vue éblouissante, et je trouve des sortes de ratés même pas drôles qui ne savent que se dire.

Il abandonnait l'écriture mentale pour étudier la meilleure façon de pénétrer dans l'atmosphère, essayait de calculer l'angle le mieux adapté, mais d'autres questions surgissaient. Il dormait de plus en plus mal, avec la crainte que le cerveau électronique ne le moucharde au cerveau naturel de l'animal, comme ça pour lui faire une bonne blague, pour se réconcilier avec le Bulb.

— Après tout Isaie a peut-être raison. On le zigouille et on verra bien. Il est possible qu'aussitôt sa dépouille abandonne l'orbite géostationnaire pour tomber en direction de la Terre.

CHAPITRE XXXI

Les huit dirigeables du Consortium quittèrent le ciel de Lacustra City après soixante-quatorze heures de vol stationnaire, prouvant leur capacité d'autonomie. Les hydravions d'Ann Suba n'avaient pas failli à leur mission, ne cessant de voler que pour des ravitaillements brefs. Deux appareils avaient dû être interdits de vol à la suite de quelques ratés des moteurs, mais dans l'ensemble l'escadre aurait été à même de supporter le choc d'une bataille aérienne.

Dès qu'il apprit que Tharbin renonçait à menacer Lacustra, Liensun abandonna aussi le ciel de China Voksal en compagnie de l'*Asia*. Ils n'auraient pas pu faire grand-chose face à la meute des dirigeables modernes du Consortium défendant leur ville, toutefois il avait prévu un bombardement de celle-ci et non une attaque et, dans une discussion radio avec le Kid, il l'avait clairement laissé entendre, oubliant d'utiliser le système de code habituel.

« — Je n'attaquerai pas les dirigeables, avait-il dit, certain que Tharbin écoutait, je larguerai d'un coup les cinquante tonnes de bombes que j'ai dans mes soutes. Je serai aussitôt abattu, mais China Voksal sera en partie détruite et incendiée puisque sur ces cinquante tonnes vingt sont au napalm. »

Évidemment c'était du bluff. Il n'avait que douze tonnes de bombes et pas une seule au napalm. Toutefois quelques heures plus tard l'escadre du Consortium libérait le ciel de Lacustra. Mais l'alerte se poursuivait et lorsqu'il fut en face de ses deux autres associés, Liensun prôna le déclenchement des hostilités :

— Si nous attendons, nous sommes foutus. Leurs dirigeables leur donnent une supériorité certaine car ils peuvent

grimper plus haut que nous et bombarder de vingt mille mètres. Ils ne se ravitaillent pas aussi souvent que nous et disposent d'un plus gros armement.

Le Kid, lui, ne voyait pas l'affrontement en termes militaires. Il ne reconnaissait pas la supériorité des bonzes, affirmait qu'ils n'avaient pas suffisamment de réserves de fuphoc ou de baleinium pour supporter les dépenses en énergie d'une guerre, et que Tharbin avait voulu montrer qu'il était prêt à tout pour survivre, et que cela ressemblait plus à un besoin de dialogue qu'à une volonté de destruction :

— Il aurait pu anéantir Lacustra City avant que nous puissions intervenir. On aurait abattu trois, quatre dirigeables, et puis à quoi bon si la ville avait été détruite, les plates-formes à jamais perdues. Non, il a fait une démonstration et maintenant c'est à nous de le contacter. Je pense que Songe pourrait une fois de plus servir d'ambassadrice.

— Elle nous a fourni un dirigeable et aussi celui des Rénovateurs. À propos, dit Ann Suba, il faudra leur fournir quelques wagons-citernes de fuphoc car ils en ont grand besoin, m'a-t-on dit.

— Jael s'en chargera, dit Liensun. Je n'ai plus envie de discuter ni avec Tharbin, ni avec le Caudillo de mes deux. Ces gens-là ne sont pas dignes d'une tentative de médiation et il n'y a plus qu'à les abattre. Ils ne s'y attendent pas, croient que nous sommes trop soulagés pour envoyer une formation sur China Voksal. On peut cette nuit faire sauter toutes leurs usines. J'ai déjà dans mes archives des logiciels qui peuvent nous fournir les positions des différentes installations vitales, depuis les ateliers des dirigeables, ceux où se fabriquent les armes, les stocks d'huile, les fabriques d'agro-alimentaire. Les hydravions auront chacun une mission bien précise. En trois heures tout est liquidé sans que la population ait trop à en souffrir.

Le Kid secouait la tête alors qu'Ann Suba paraissait réfléchir à cette proposition.

— Écoutez, dit le Kid, nous n'en sortirons pas si nous attaquons. Nous ne savons pas si la Guilde n'est pas dans le coin prête à nous sauter dessus en débarquant sur nos plates-formes. Au point de vue armée au sol, nous n'avons qu'une poignée

d'hommes qui jamais ne pourront résister.

— Mais où se cacheraient les soldats d'Herandez ? s'étonna Liensun. Vous rêvez, président. Il n'y a aucune menace de la Guilde et je suis à peu près certain qu'ils sont même en train d'échouer en Patagonie Orientale.

— Si nous allions survoler China Voksal, mais sans attaquer ni bombarder ? Juste une autre démonstration de force mais avec des hydravions qui pourraient durant une heure passer à basse altitude, descendre en piqué vers la cité, et si jamais les bonzes font donner la D.C.A., nous bombarderons.

Liensun parut satisfait de cette solution et le Kid finit par y souscrire. Dès lors ce fut le branle-bas de combat et en moins de quatre heures dix hydravions prenaient la direction du nord, suivis par l'*Asia*, l'*Indépendance* et l'*Omnium* chargés de ravitailler les appareils au besoin et de bombarder les usines.

Alors que Tharbin fêtait en compagnie des autres bonzes la réussite de son opération de défi, les radars signalèrent trop tard l'arrivée des hydravions volants très bas et dès lors ce fut l'affolement le plus énorme que connut la grande station. Les dix hydravions passaient à hauteur des dômes et des coupoles, faisaient vibrer les vieilles verrières dont les éléments vitrés s'effondraient par dizaines. Puis les appareils revenaient en piqué et on s'attendait à ce que tout explose.

Tharbin, sollicité par les siens de donner l'ordre de tirer, essaya de garder son sang-froid, mais un bonze nommé Lienchi ordonna aux batteries de missiles d'ouvrir le feu.

Depuis les dirigeables, Liensun fit lancer les leurres et n'hésita plus. Dès lors son objectif qu'il s'était réservé, les ateliers où se fabriquaient les dirigeables furent impitoyablement bombardés. Toute la flotte des bonzes ne s'y trouvait pas. Les dirigeables, au nombre de six, avaient été envoyés à quelque distance et revenaient très vite vers China Voksal, dans la plus extrême confusion et en volant trop bas, si bien que deux hydravions gardés en réserve sur les dix pour servir à un soutien de la mission purent les attaquer aussitôt qu'ils parurent sur les écrans radar. Deux explosèrent en vol, un autre put atterrir, cependant que l'un d'eux abattait un hydravion puis un autre, alors que Liensun ordonnait le retour

sur Lacustra City.

Lui prit de l'altitude, fit couper les moteurs et demanda qu'on évite la propagation d'infrarouges. Il voulait attendre le jour pour photographier les résultats de ce bombardement, qui avait duré une heure dix minutes à partir du moment où la D.C.A. s'était déchaînée.

— Trois hydravions abattus, lui dit-on. On a eu la précision de Lacustra City.

— C'est cher payé, reconnut Liensun. Toutefois attendons de voir l'état dans lequel se trouve China Voksal.

China Voksal n'existait pratiquement plus car verrières, dômes et coupoles avaient été détruits à quatre-vingts pour cent et le froid régnait en maître. On apercevait des grands rideaux d'eau gelée, des quais complètement envahis par la glace, des draisines et des tramways immobilisés. Personne en vue mais d'innombrables élévations de fumée ; l'usine de dirigeables anéantie, celle d'explosifs aussi, et les stocks d'huile en flammes. Le vent chassait les fumées vers l'est, sinon il aurait été impossible de prendre des photographies.

CHAPITRE XXXII

Liensun débarqua de son *Indépendance* en se faisant treuiller sous les yeux de Lien Rag debout au centre d'une plateforme de glace. Du ciel le garçon avait constaté que les rivages de l'île aux Phoques avaient été rognés de plusieurs mètres, et que les troupeaux de phoques à trompe paraissaient moins nombreux. Le froid perdait de son acuité et il n'y avait plus besoin de cagoule pour sortir à l'air libre.

— Les Harponneurs ont donc évacué la Patagonie du Nord et du Sud et ne conservent que la Patagonie Orientale ?

— J'ai rendu visite à Yeuse et j'ai pu survoler les différents fronts. Herandez a fait réembarquer ses troupes de nuit mais l'aviation de notre amie a coulé deux de leurs cargos. Comment avez-vous eu la folie de bombarder China Voksal ?

— Il fallait le faire, dit Liensun. Tharbin nous avait provoqués durant soixante-quatorze heures en restant dans notre ciel et était rentré triomphant à China Voksal où il se trouvait en train de fêter son coup de force avec de nombreux amis lorsque nous sommes arrivés. Il allait en tirer un grand prestige et j'ai pensé qu'attaquer, alors qu'ils croyaient tous nous avoir effrayés, était la seule solution. Il avait été décidé que nous ne tirerions pas les premiers, mais les bonzes se sont affolés et un certain Lienchi, qui était chargé de la défense de la cité, a donné l'ordre à la D.C.A. de tirer. Dès lors nous avons toutes les raisons de répliquer et dans la presse australasienne nous sommes approuvés à soixante-quatre pour cent, ce qui n'est pas si mal.

— Voksal est vraiment détruite ?

— La ville n'est plus habitable et la population a dû se

réfugier dans les petites stations voisines. Le potentiel économique est à cinquante-cinq pour cent anéanti. L'usine de dirigeables et celle des explosifs n'existent plus. Cependant un certain nombre de dirigeables, la moitié des effectifs, ont échappé à la destruction.

— Vous avez perdu trois hydravions.

— C'est regrettable et notre victoire n'est pas aussi complète que nous l'espérions mais c'est ainsi. Nous ne prolongeons pas les hostilités et nous l'avons déclaré, donnant quarante-huit heures à Tharbin pour nous répondre. Il n'a rien tenté. Il paraît qu'il a même quitté China Voksal pour son nouveau port d'attache dans le fin fond de la mer de Chine, une station sans nom que l'on appelle communément Tsing Voksal.

— Il a répondu au bout de quarante-huit heures ?

— Il a répondu seulement quand nous avons survolé un convoi de quatre cargos en route vers le port lointain. Nous sommes restés au-dessus des navires jusqu'à ce qu'il déclare que la destruction de China Voksal était un crime difficile à oublier, mais que dans les circonstances actuelles il n'était pas disposé à poursuivre les hostilités.

— Répercussions ?

— Le prix du fuphoc ne cesse de grimper et nous enregistrons des demandes de plus en plus nombreuses pour Lacustra City, et aussi pour l'école de pilotage d'Ann Suba. De ce fait il semble que dans le S.I.R.C. la situation s'améliore aussi. Kayata, le président du pays de Djoug, échaudé par le bombardement de China Voksal, a cessé de nous ennuyer. Du coup nous avons retrouvé quelques équipages de radeaux de bois et la livraison va reprendre rapidement. Tu sais que Tharbin fait réaliser aussi une ville lacustre, précisément du côté de Tsing Voksal. Il a compris que c'était la seule façon d'affronter le réchauffement général.

Dans la draisine de son père, Liensun put admirer la silhouette de l'ice-tanker de cinq cent mille tonnes. On était en train de pulvériser de l'eau sur les capillaires producteurs de froid. C'était un travail délicat qui devait s'effectuer couche après couche pour obtenir une coque dure, que la présence de bulles d'air allégerait au maximum. Si bien que sur les cinq cent

vingt mille tonnes prévues, neuf dixièmes pourraient être réservés à l'huile. Et déjà on envisageait d'autres terrains de chasse dans le sud de la Patagonie où les éléphants de mer se regroupaient un peu plus nombreux chaque mois.

— Yeuse songe à la reconquête de la Patagonie Orientale, mais mon avis est défavorable. Je pense que la population a fini par s'habituer à la Guilde et ne tient pas à redevenir panaméricaine. La situation économique du côté occidental n'est pas mauvaise. Et si les éléphants de mer s'installent sur les rivages austraux, nous devons renégocier nos traités, ce qui est normal. Nous nous transporterons là-bas d'ici deux ans et laisserons l'île aux Phoques fondre lentement comme un glaçon dans un verre de vodka.

— La Guilde ?

— Pas de nouvelles sûres. On dit que les Roux ont déclaré la guerre aux Harponneurs et qu'ils auraient causé des dommages importants, mais je n'y crois pas. Comment auraient-ils pu agir ainsi ? Avec quels moyens techniques ? Jdrien est toujours prisonnier de Hernandez et j'essaye d'engager des négociations avec le Caudillo. Grâce à un Africain que je connais et qui se trouve à Magellan Station.

— On ne peut rien tenter pour le délivrer ? Je voudrais bien étudier cette possibilité, et c'est pourquoi je suis venu dans cette partie du monde.

CHAPITRE XXXIII

— Mon cher Gus, permettez que je me montre aussi familier avec vous car je vous aime bien. Je pourrais vous appeler Lienty Ragus, mais ce diminutif me convient mieux. Donc mon cher Gus, je crois que je ne vais pas faire de vieux os ici. C'est drôle, n'est-ce pas, cette façon de parler. En fait je pense que mon grand et dernier voyage se rapproche. Je sais que ce n'est guère agréable pour vous d'en entendre parler, mais je tiens à me montrer loyal envers vous et je ne cherche pas à vous peindre l'avenir sous de belles couleurs. Décidément je suis très influencé par vos façons de dire, alors que je ne sais même pas ce que sont ces couleurs de l'avenir, enfin passons.

Gus resta interdit. Il avait traduit des quantités d'idéogrammes et n'avait relevé aucune indication, pas le moindre signe annonçant l'imminence de ce départ.

— Vous vous sentez assez bien pour une si longue traversée ?

— Nous en avons discuté avec mes amis les autres Bulbs, et en fait je crois que nous ne pouvons envisager ce voyage comme nous l'avions fait au début. C'est très dur à admettre, mais je suis trop faible pour me lancer dans l'hyperespace. Je sais que je n'atteindrai jamais vivant les rives de mon ancien paradis. Alors à quoi bon ?

— Vous ne partez plus ?

— Si, je partirai. Car je veux que l'on jette ma dépouille dans le trou noir, comme c'est notre tradition, afin que je revive dans le monde qui se trouve au-delà.

— Je ne comprends pas, dit Gus.

— C'est assez simple, cependant. Je vais mourir. Il sera plus

facile de transporter mon cadavre que de me faire voyager malade avec toutes les précautions d'usage en pareil cas. Mes pauvres amis devraient m'assister constamment et perdraient beaucoup de temps pour m'épargner les fatigues et les souffrances d'une pareille traversée. Or les voyages dans l'hyperespace sont soumis à des règles très strictes, et il est dangereux de les transgresser et de rester trop longtemps dans cette dimension. Mon cadavre, lui, pourra subir toutes les vicissitudes possibles, il restera à peu près intact pour la dernière cérémonie funèbre. Cette pensée me console à l'avance de ne plus revoir mes chères prairies de chasse où les saus gambadaient joyeusement parmi les pearls en fleur. Je suis confus d'user de telles images qui ne correspondent à aucune réalité, c'est uniquement pour vous décrire combien cet univers me manque.

— Vous savez, dans le mien, il n'y avait ni prairies ni petites fleurs.

— Tiens, c'est exact, mais je me réfère à de très vieux ouvrages enregistrés dans les mémoires électroniques et que j'ai lus avec un infini plaisir. Je regrette pour vous que tout cela ait disparu. Donc je vais préparer ma mort qui sera en fait un suicide, et il faut que j'envisage la meilleure solution qui s'offrira à moi parmi quelques dizaines.

— Que se passera-t-il exactement ? Si vous mourez vous allez quitter cette orbite stationnaire et basculer dans une direction ou une autre.

— Mes amis veilleront sur moi pour m'empêcher de tomber en direction de cette planète que vous appelez Terre, votre planète, en fait. Et quand je mourrai, les dernières poussières lunaires se regrouperont en énormes tas qui graviteront autour de la Terre, et qui peu à peu se réduiront au fil des années et des siècles.

— Vous voulez dire que le Soleil réapparaîtra ?

— Bien entendu, dans tout son éclat et avec une brutalité éblouissante qui sera très difficile à supporter pour les quelques survivants qui se trouvent encore en bas.

— Quelques survivants alors qu'ils sont des dizaines de millions ? s'offusqua Gus.

— Bah, vous croyez ? Qu'importe, après tout. Je ne puis continuer à vivre pour le bonheur d'une humanité qui m'a asservi aussi longtemps. Je dois penser à ma propre survie dans un monde meilleur au-delà du trou noir.

— Les humains seront les victimes directes de votre suicide. Ils vont griller en quelques heures. Mais comment se fait-il que votre mort puisse entraîner la floculation des poussières lunaires ?

— Parce que les Ophiuchusiens l'ont voulu ainsi quand des dissidents menaçaient de faire sauter ma propre personne et de s'enfuir sur Terre. Ils furent prévenus que cela suffirait à faire briller dans toute sa splendeur le soleil, et que toute la population de la Terre, Hommes du Chaud ou du Froid en subiraient les conséquences.

Gus se demanda combien de temps il faudrait aux hommes et aux Roux pour s'habituer à un tel éclat et à une telle chaleur. Plus que quelques années, certainement deux ou trois générations. Leur organisme, privé depuis si longtemps de l'action des ultraviolets, devrait être peu à peu adapté.

— Je pensais qu'une terrible dose de K₂O pourrait m'endormir pour toujours. Qu'en dites-vous ? Pouvez-vous demander au petit docteur Isaïe ce qu'il en pense lui-même ? Les stocks que nous possédons seront-ils suffisants pour me faire mourir ?

CHAPITRE XXXIV

C'était un tribunal tout à fait classique, avec des magistrats en robe rouge ou noire, des avocats, des jurés et même une foule de curieux, certainement triés sur le volet et composée surtout de militaires. L'accusé se trouvait dans une sorte de cabine blindée dont les vitres, de fabrication spéciale, empêchaient le passage des ondes mentales. Il pouvait suivre les débats et entendre et répondre aux questions que lui posait le président. Ce dernier était assis juste en dessous d'un portrait géant du Caudillo Hernandez.

— Le prévenu, n'ayant montré aucune bonne volonté pour mettre un terme aux agissements irresponsables et meurtriers de ce qu'il appelle « son peuple », ne peut être considéré comme innocent. De notoriété publique il est connu pour disposer de pouvoirs occultes qui lui permettent d'influencer un être humain normalement constitué, et à plus forte raison un Roux dont on connaît l'infériorité psychique. Jdrien Rag, considéré comme le Messie de ces tribus nomades, a été prévenu depuis longtemps que s'il n'intervenait pas pour mettre un terme à ces actions de sabotage qui se multiplient en Antarctique, il serait considéré comme le seul responsable et promoteur de ces délits et crimes.

Le président interrompt sa lecture pour reprendre son souffle. C'était un homme assez gros, dont le visage pouvait passer du blanc sale au rouge cramoisi en quelques secondes.

— À plusieurs reprises nous l'avons conduit dans des solitudes à proximité de ces tribus de primitifs, pour qu'il les encourage à redevenir des êtres paisibles aux activités non violentes, mais visiblement il n'a pas accepté de collaborer avec

nous. En foi de quoi nous sommes en droit de demander contre lui l'application de la peine prévue par le texte de loi proclamé par notre bien-aimé chef, le Caudillo Hernandez, et qui dans ce cas-là ne laisse de place que pour la peine capitale. Nous avons une dernière fois demandé à l'accusé d'intervenir pour empêcher que cette cité ne disparaisse toute dans les puits profonds que creusent ses amis. Il nous a répondu qu'il ne pouvait agir sur la volonté de ces gens-là pourtant connus pour leur manque total d'intelligence. Et en guise de réponse à notre demande, le plus célèbre pont de fer qui enjambe une partie de nos réseaux centraux vient de s'effondrer à son tour. Devant une telle provocation nous sommes donc au regret d'exclure toute circonstance atténuante, et de déclarer que l'accusé sera sous une semaine conduit sur la place principale de Leadership Station, et pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive. La séance est levée.

Fin du tome 59